

BULLETIN

DE LA

Société d'Histoire Vaudoise

N° 38



SEPTEMBRE 1917



Torre Pellice

Imprimerie Alpine - Auguste Coisson.

BULLETIN

Société d'Histoire Vendéenne

N. 38

SEPTEMBRE 1914



BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

pour l'année 1916-1917

Chev. Dr D. JAHIER, professeur . . .	-	<i>Président</i>
Chev. B. LÉGER, pasteur	-	<i>Vice-Président</i>
Dr J. JALLA, professeur	-	<i>Archiviste</i>
J. COÏSSON, professeur	-	<i>Secrétaire</i>
Chev. Dr J. MAGGIORE, professeur . .	-	<i>Caissier</i>

La salle des séances de la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE
est dans la *Maison Vaudoise*.

Les Auteurs des Articles insérés dans ce Bulletin sont seuls
responsables de leurs opinions.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

JOSUÉ JANAVEL

1617-1690



Le peuple vaudois célèbre cette année le troisième centenaire de la naissance de **Janavel**, qui est sans contredit, avec Arnaud, le héros le plus populaire de l'histoire vaudoise, au point de vue tant religieux que militaire.

Aussi me suis-je efforcé de recueillir tous les documents le concernant, ou qui peuvent nous aider à nous rendre compte de l'époque dans laquelle il a vécu, et que l'on a appelée, avec raison, le siècle de fer.

Ces documents se trouvent surtout aux archives communales de Luserne-St-Jean, aux archives des notaires de Pignerol, à Genève et dans les pièces imprimées du temps.

* * *

La famille Janavel n'est autre qu'une branche de la famille Gignous. C'est là un exemple, tout autre que rare aux Vallées, d'un surnom finissant par faire disparaître le nom même.

On trouve de nombreux Gignoux, Gignoso, Ginosius, Engignosus, tant en Italie qu'en France. La forme Engignosus (ingénieux) nous explique probablement l'origine du nom, en même temps que sa diffusion. Aux Vallées mêmes, nous en avons signalé à Ristolas, au Val S. Martin, à Pinache et dans toutes les communes de la Vallée de Luserne, de Bobi jusqu'à Campillon.

A Bobi même, il y en avait, au 17.^e siècle, à la Sarsenà, aux Pausettes, enfin à Gignous. En effet, ce nom est porté, encore aujourd'hui, par une maison isolée, située à l'envers de Bobi, entre les Payant et le Laus. Au reste les Gignous, qui se sont répandus dans la partie inférieure de la vallée, portaient, dès le 16.^e siècle, différents surnoms, tels que les Grant, restés à Bobi, les Barolin et les Gay, passés au Villar, les Melli, les Janavel.

Cette famille a fourni à l'Eglise Vaudoise, à plusieurs époques, de courageux confesseurs de la vérité. *Bartholomeus Ginosius*, probablement de Bobi, est un des *suspecti de fide* dont Jacques d'Achaïe ordonna l'arrestation en 1354 (1).

En 1507, l'Inquisition arrête et emprisonne à Pignerol le barbe vaudois *Jean François Gignosio*, dont le procès finit probablement par le supplice (2).

Dans la liste de barbes, par laquelle Miolo termine sa *Breve historia*, on trouve *Paulo Gignoso di Bobio* (3). Quoiqu'il soit le cinquième de la série, nous n'avons aucune donnée qui nous permette d'établir s'il a exercé son ministère au 14.^e, au 15.^e ou au 16.^e siècle, vu que l'auteur accumule ces noms sans aucun souci de l'ordre chronologique.

Vers la fin du 16.^e siècle vivaient à Bobi plusieurs *Gignous*, qui moururent la plupart avant 1612, déjà avancés en âge. Ce sont *Jacques Gignous*, créancier de la Commune de Luserne en 1593, envoyé à Cavour pour les travaux du siège, *François Gignous Gay*,

(1) Bull. d. Soc. d'Hist. Vaud., N° 7, p. 40.

(2) MARX, *L'Inquisition en Dauphiné*, p. 193.

(3) Bull. d. Soc. d'Hist. Vaud., N° 17, p. 110.

François Gignous Barolin, *François Gignous Grant*, *Guglielmino Melij Gignoso* aussi créancier de Luserne, enfin *Gignous Gignous* (*Gignoso* de *Gignosi*) qui testa en 1617 et mourut probablement la même année.

Sauf cette dernière famille, qu'on retrouve plus tard aux Pausettes, et les *Grant* que l'on voit habiter la Tour et plus tard la Sarsenà, leurs enfants s'établirent tous dans le bas de la vallée, dans les communes du Villar, la Tour, Angrogne, Luserne, Bubiane, Fenil, Campillon. C'était l'époque où Charles-Emmanuel I, après avoir essayé, par son édit du 2 mars 1602, de réduire les limites fixées aux Vaudois par le traité de Cavour, s'était vu obligé de renoncer à inquiéter ses sujets, dont la valeur lui était précieuse pour la garde de ses frontières et pour ses guerres incessantes. Au reste, tous les territoires que j'ai énumérés faisaient partie du comté de Luserne, qui constituait comme un petit État à part, où les sujets de ces puissants seigneurs avaient partout les mêmes droits.

Dans les régions montagneuses, où les persécutions séculaires avaient refoulé la population, les familles se trouvaient à l'étroit pour maintenir et élever la nouvelle génération. Aussi y eut-il une forte poussée, à laquelle les Gignous participèrent largement (1). Nous trouvons parmi ceux-ci deux *Gignoso Gianavello*, l'un et l'autre fils, apparemment, de *Jacques Gignous*, nommé plus haut.

Le nom de Janavel n'est autre que celui que l'on donne dans le patois des Vallées au grand-duc. À vrai dire, à Bobi on l'appelle Javel, de même qu'au Val S. Martin, tandis que la forme Janavel est en usage, par exemple, à Prarustin.

On sait que cet oiseau nocturne, assez rare dans nos Vallées, porte sur le devant de la tête deux houppes très marquées, ce que nos paysans appellent une *giavanna*. Peut-être l'accoutrement des cheveux sur le front valut-il ce surnom à un des Gignous. On donne encore à Bobi le nom de *giavanella* à une femme ou fille ébouriffée (2).

Il indique peut-être aussi le cri sinistre de cet oiseau, qui a pu être employé comme signal, tout comme celui du chat-huant a servi de ralliement aux insurgés de la Bretagne, et a donné le nom aux *chouans*. D'ailleurs, une autre branche des Gignous, les *Gay*, doivent aussi leur surnom à un oiseau, le *geai*, dont le cri est bien connu.

Les mêmes personnes sont parfois appelées Janavel Gay, ou viceversa. Pour distinguer les nombreuses branches d'autres familles

(1) *Francesco Gignoso Alias Degla* était propriétaire sur territoire de Luserne au moins dès 1597; *Giacobo Gignoso* et son fils *Jean* dès avant 1608.

(2) Il est curieux de voir la forme *Javel* reparaitre dans le testament et dans l'acte de décès de notre héros.

des Vallées, on leur a aussi appliqué des noms d'oiseaux tels que la Berta, la Griva, le Pic, le Merle.

Jacques Gignous vivait encore en 1608, mais il était déjà mort en novembre 1610 — la plus ancienne date à laquelle l'état actuel des archives des notaires nous permette de remonter — lorsque nous voyons son fils Joseph, natif de Bobi, indiqué comme habitant sur les confins de Luserne. C'est en 1611 que nous trouvons pour la première fois le surnom de Janavel.

Jean Gignous Janavel, selon toute apparence frère de Joseph, apparaît avec son père en 1608 comme habitant sur le territoire de Luserne, mais ils y étaient probablement depuis quelques années. Il s'établit à *Liorato*, localité portant le nom d'une famille aujourd'hui éteinte, et qui prit plus tard le nom de Gianavella. Cette maison, qui a sans doute vu naître Josué Janavel, est bâtie sur le coteau qui du Bric Talapa (rocher de la crête divisoire entre les Vignes de Luserne et l'Envers de la Tour) descend par une pente douce et arrondie, formant une série de petits plateaux : à 750 m. d'altitude celui qui porte le hameau de *Monfort*, puis celui de la *Ca Brusà*, dont le nom rappelle les incendies allumés par les guerres, plus bas encore, celui de la Gianavella. La vieille maison comprend deux corps de bâtiments, dont un est appuyé à la montagne de telle manière qu'une pièce est même aménagée dans la roche. Détruite, sans doute, au cours des guerres de 1655 et 1663, cette maison doit néanmoins être sensiblement la même que celle où vit le jour le héros que nous commémorons. Elle est entourée de châtaigniers séculaires à l'ombre desquels il a peut-être pris ses ébats dans sa jeunesse et où il est revenu plus tard méditer sur les événements tragiques, *quorum pars magna fuit*, pendant que son regard d'aigle parcourait le vallon, témoin de ses exploits.

Un peu plus bas, sur la gauche, tournant vers la Combe de *Cacciania*, s'élève une grande maison, depuis longtemps abandonnée, les Mouïasse, et s'étend le beau plateau du *Peui* et des *Gay*, où étaient établis les *Gignous Gay*, les *Garnier* et d'autres parents et compagnons d'armes de notre capitaine.

Au bas de la pente coule la Luserne, qui sépare les Vignes de la région boisée de Lusernette. Tandis qu'au levant la vue est bornée par le coteau de S. Bernard, l'œil explore, en remontant la crête, le Mountous, le vallon sauvage du Traversier, la Rumella aux parois vertigineuses et le Col du Vallon qui conduit dans la haute vallée du Pô. À droite et plus près, au delà du vallon, profond et étroit, de la Gianavella, les *Bandi*, région sauvage, dont Janavel connais-

sait tous les sentiers et que couronnent la menaçante *Rocca Boudet* et les hautes et noires falaises de *Rocca Bèra*.

Jean Gignous Janavel réussit, par un travail assidu, à élargir ses tentes par de nouvelles acquisitions de terrains en 1618, en 1620, en 1629. Le 22 mars 1634, il faisait encore un contrat d'achat; mais le 2 juin de la même année, on ne sait depuis combien de jours, sa femme *Catherine* était déjà veuve et ses enfants orphelins. Leur père, qui, contre l'usage presque universel de son temps, n'a pas laissé de testament, avait peut-être succombé à un des accidents si fréquents dans l'existence des bûcherons.

Je ne connais pas le nom de famille de la femme de Jean Gignous Janavel, la mère du héros vaudois. La date ci-dessus est aussi la dernière où elle soit mentionnée. Elle ne figure plus à l'occasion des importants évènements de famille de l'année 1639.

Elle avait donné à son mari au moins trois fils et une fille. La trempe héroïque, dont tous les quatre donnèrent maintes preuves, est un indice de la vaillance et de la fermeté de leur père et de leur mère et de l'éducation à la fois forte et pieuse qu'ils avaient su donner à leurs enfants.

La fille, *Marguerite*, épousa *Joseph Garnier*, possessionné non loin de la Gianavella, au *Peui* et vers le *Coulet de Rabi* où, sur le versant nord du col, une fontaine, excellente et copieuse, est encore appelée *la Garnira*. Je ne connais pas la date de son mariage; elle reçut sa dot le 18 mai 1639, le jour où ses deux frères aînés firent le partage de leurs biens.

Les trois frères, Jacques, Josué et Joseph, méritent une place d'honneur dans le livre d'or de l'histoire vaudoise et, si le second a acquis le premier rang par ses capacités de capitaine, les deux autres l'ont noblement et courageusement secondé dans ses exploits merveilleux.

Jacques a dû naître vers 1609 ou 1610 puisque, en 1629, lors de l'invasion française commandée par Louis XIII et Richelieu, il fut un des soldats de la commune de Luserne « che han servito colle armi della Comunità in Val Perosa per impedir l'ingresso all'Inimico alle baricade, col sergente Matteo Mahetto dal 15 marzo in poi ». Ils reçurent chacun 8 livres, une livre par jour, probablement, car les forces prépondérantes de la France ne tardèrent pas à vaincre toute résistance, une partie débouchant de la vallée de Pragela pendant que le gros débordait de la Combe de Suse vers Pignerol et menaçait par derrière les défenseurs de la vallée de Pérouse. Jacques Janavel fut donc appelé bien jeune à faire l'apprentissage des armes,

qui devaient lui servir plus tard à défendre son foyer, son peuple et sa foi.

Il n'y a rien autre de remarquable à dire de lui, pas plus que de Joseph, avant la date sanglante de 1655.

* * *

Josué naquit en 1617. La seule preuve que nous en ayons est son acte de décès, dressé à Genève, qui nous apprend qu'il mourut le 5 mars 1690, à l'âge de 73 ans.

Il fut probablement baptisé par le vénérable pasteur Daniel Monin, qui était sur la fin de son long et périlleux ministère.

Il venait au monde dans un moment critique pour ses parents. Le duc, engagé dans une lutte inégale avec l'Espagne, imposait à ses sujets des taxes de plus en plus écrasantes, pour les fournitures du fort de Mirabouc, ainsi que pour le logement ou l'entretien des troupes; cette même année la commune de Luserne dut verser, en plus des impôts habituels et d'autres contributions extraordinaires, 3200 Ducatons pour la cavalerie, et 94 écus, soit 752 livres pour la C.^{ie} du capitaine Salvay.

En 1620, le duc imposa aux Vaudois 6000 Ducatons à l'occasion de l'ouverture du temple de S. Jean et d'un ensevelissement à Campillon, actes considérés comme des cas graves de rébellion. Les vallées de Pérouse et de S. Martin ayant refusé d'y contribuer, celle de Luserne en fut surchargée d'autant, ce qui obligea plusieurs familles à vendre leurs biens pour payer leur quote-part.

En 1621 nouveaux logements ruineux de troupes.

En 1624 des troubles très graves éclatèrent au sujet des temples de S. Jean et du Val Pérouse.

De 1625 à 1627, le sénateur Barberi, secrètement d'accord avec le prince héritier, suscita mille chicanes aux Vaudois pour en extorquer de l'argent, ce qui pensa provoquer une prise d'armes.

En 1628, le duc ordonna l'abjuration générale de tous les Vaudois, ce qui occasionna des recours coûteux ayant pour but d'obtenir la révocation de l'édit cruel et injuste.

Et nous ne parlons pas des mille difficultés créées par les moines missionnaires soufflant sans cesse sur le feu pour amener S. A. à chasser les Vaudois par les armes, ou à les massacrer.

Dans une atmosphère aussi chargée d'électricité, avec ses parents qui se roidissaient contre les soucis, les difficultés et les dangers sans cesse renaissants, le caractère du petit Josué dut mûrir avant l'âge.

Pendant ce temps, il recevait l'instruction que pouvait lui procurer

la situation de sa famille dans une région excentrique. Il y avait peut-être une petite école de quartier tenue dans une écurie; au sortir de là, lorsqu'il fut un peu plus grand, il dut se rendre à l'école de Rora, les Vignes, quartier de Luserne, étant rattachées à la paroisse de Rora sous le rapport ecclésiastique.

Avec les compagnons de son âge, il passait à Franchin et Bontemps, puis aux Fusines, montait à la Ruà et de là, au lieu de faire le tour sur l'arête rocheuse des Roû, hantée par les souvenirs des fées, il gravissait sans doute, de préférence, le raidillon de Coulaou.

Mais ses parents avaient besoin de lui; aussi ne poursuivit-il pas son instruction. On lui enseigna sans doute à lire et à compter; mais ce ne fut que bien plus tard qu'il apprit à écrire. Cette distinction peut nous étonner, tant ces divers enseignements sont devenus inséparables de nos jours, et marchent de front pour les plus petits de nos écoliers. Il n'en était pas ainsi au temps de Janavel.

Ce à quoi tenaient les Vaudois c'était que chaque enfant apprit à lire couramment sa Bible; le reste importait moins. Voici ce que Léger dit des écoles:

« Toutes les Eglises sont obligées à avoir un nombre suffisant d'Ecoles, bien réglées, où l'on enseigne les fondements de la Religion. Comme il n'y a presque point de négoce, on ne se soucie pas beaucoup que les Enfants apprennent à écrire, et il y en a fort peu qu'encore qu'ils sachent bien lire, et soient fort exercés ès SS. Ecritures, sachent cependant écrire leur nom.

Il y a même plusieurs Collecteurs de Tailles qui tiennent tous leurs comptes sur un bâton carré, par le moyen de certaines marques domestiques... Mais il y a une Ecole générale entretenue par toutes les Vallées, où l'on envoie les plus beaux Esprits, et dont on choisit ensuite ceux qu'on destine au S. Ministère, où ils sont poussés jusqu'en Philosophie » (1).

Ce ne fut pas le cas pour le petit Josué, qui ne dépassa pas les classes de l'école paroissiale de Rora, occupant le reste de son temps à aider ses parents à la culture de leurs terres, à la garde du bétail et à l'exploitation du Bois des Bandi. Trois fois par semaine, ils se rendaient à Rora pour le culte public.

Mais des fléaux multipliés allaient fondre tous ensemble sur les Vallées, ainsi que sur la plus grande partie de l'Europe ensanglantée par l'affreuse guerre de Trente ans (1618-1648).

Le duc Charles-Emmanuel avait repris les armes contre l'Espagne

(1) LÉGER, *Histoire des Eglises Vaudoises*, I, 208.

en 1621, à l'occasion du massacre de la Valteline. La guerre traîna jusqu'en 1626 et recommença en 1627, cette fois contre la France, pour la question du Montferrat. L'invasion du Piémont par le col l'Agnel n'ayant pas réussi, Richelieu franchit le Mont Genève à la tête d'une puissante armée, en 1629. Nous avons vu la tentative inutile qui fut faite de l'arrêter en Val Pérouse, et à laquelle participa Jacques, frère aîné de Josué.

Les Français, ayant occupé Pignerol et Saluces, envahirent toutes les vallées qui débouchent entre ces deux villes, reléguant le duc dans le midi du Piémont.

A la guerre et à l'invasion étrangère ne tarda pas à s'ajouter une disette extrême aggravée par des inondations ruineuses. Mais le fléau par excellence qui dévasta alors l'Europe fut la peste, qui balaya une grande partie de ses habitants. Qui ne connaît la description qu'en fait Manzoni dans ses *Promessi Sposi* ? Le Piémont en eut sa large part, et les Vallées n'y échappèrent pas, surtout à cause du passage des troupes françaises et parce que les gens de la plaine, fuyant l'épidémie, l'apportaient avec eux dans nos régions alpestres, où ils venaient chercher un air pur. Elle se manifesta d'abord, en mai 1630, aux Portes, sur la grande route de communication entre l'Italie et la France, mais en juillet elle commença aussi à exercer ses ravages au Val Luserne, et ne tarda pas à y arrêter toute activité civile et religieuse, voire même la culture des champs et la cueillette des fruits qui pendaient aux arbres. Sauf quelque relâche pendant l'hiver, le terrible fléau dura jusqu'en juillet 1631. Dans le cours de ces douze mois, seulement dans la vallée de Luserne, elle enleva 6000 Vandois. A ce chiffre, il faut ajouter les catholiques, ainsi que les militaires de passage et les nombreux étrangers qui y avaient cherché un refuge.

Nous ne possédons pas de statistique concernant la paroisse de Rora, ni le quartier des Vignes ; mais ils ne furent pas plus épargnés que le reste de la vallée, puisque le prieur de Luserne vit périr plus des deux tiers de ses paroissiens. Le pasteur de Rora, Jean Brunerol, succomba dès le 5 août 1630 et depuis lors, jusqu'à la fin du siècle, cette paroisse n'eut plus que des pasteurs de langue française.

Nous ne savons pas non plus dans quelle proportion le mal contagieux décima la famille Janavel.

A peine sorti de la tempête qui lui avait enlevé la plus grande partie de ses sujets, outre la ville de Pignerol et la vallée de Pérouse, le nouveau duc, Victor Amédée I, recommença à persécuter les Vandois par mille tracasseries injustes, quoique appuyées par des édits et des lois ; ainsi l'ordre qu'il envoya en 1633 aux autorités de Luserne

d'empêcher que les Vaudois achetassent des biens des catholiques. Déjà même on parlait de considérer comme établis hors des limites permises les Vaudois de Luserne et des Vignes.

Nous avons vu que le père de Josué mourut au printemps de 1634. Sa veuve le suivit de près dans la tombe, avant la date du partage entre ses deux fils aînés. Josué ayant atteint sa majorité et pensant à fonder un foyer, le 18 mai 1639, eut lieu l'acte de division entre son frère Jacques et lui, Joseph étant encore mineur. Le même jour fut assignée la dot à leur sœur Marguerite, femme de Joseph Garnier.

Jacques, en qualité d'aîné, garda la maison paternelle, la Giana-vella d'en haut actuelle, tandis que Josué s'aménagea, cent mètres plus bas, une maisonnette placée sur une terrasse soutenue par une muraille. C'est là qu'il ne tarda pas à conduire son épouse, dont l'acte de dot est du 5 octobre 1639. Il avait fixé son choix sur la personne de Catherine, fille de Barthélemi Durand, de Rora, l'aide semblable à lui, dont le courage, la fermeté et la sagesse ne se démentirent dans aucune des terribles conjonctures qu'elle fut appelée à traverser.

La femme de Josué Janavel semble lui avoir apporté le droit de propriété sur une grande partie du Bois des Bandi; aussi, par acte du 24 décembre 1648, vendait-il à son frère cadet, Joseph, la part qui lui était échue d'un grand pré sur la rive droite de la Luserne, dépendant de la commune de Bubiane. Cette part mesurait 133 tables. En revanche, le 15 juin suivant, Josué achetait un pré à Renoardo, sur la droite du Pélis, territoire de Luserne confinant avec la Tour, non loin du *laghetto* actuel. C'est cet acte qui nous apprend que, à cette date, il ne savait pas écrire et était même incapable de faire son nom.

Bien qu'âgé de trente-deux ans, il regretta son ignorance et se mit à l'œuvre pour y remédier. Sa persévérance fut couronnée de succès et lorsque, trois ans plus tard, il dut passer un autre contrat, il put y tracer sa signature au lieu de la marque des illettrés.

Néanmoins Janavel ne fut jamais un calligraphe. Les instructions militaires qu'il rédigea pour les Vaudois en 1685 et en 1689 sont écrites par un secrétaire. Les onze lignes tracées de sa main au bas des premières sont d'une écriture haute comme celle d'un enfant, lente, incertaine, tremblante et difficile.

Le Jubilé romain de 1650 provoqua un renouveau de fanatisme. La *Congregatio de propaganda fide* ajouta à son titre *et extirpandis hereticis*, et sa filiale de Turin obtint, à la date du 15 mai, un ordre à l'Auditeur Gastaldo de réduire les Vaudois dans leurs limites. On feignait de s'appuyer sur le traité de Cavour de 1561, tandis que



La Gianavella.

l'article en question fixait les limites de la prédication publique, et non celles de l'habitation. Ils auraient donc dû abandonner, non seulement tout ce qu'ils possédaient dans la plaine, mais encore S. Jean, Luserne, les Vignes et la Tour jusqu'au Billon.

Le droit des Vaudois était si évident qu'il leur fut possible, cette fois encore, de parer l'orage, après bien des démarches et des frais. Janavel en profita pour acheter, au prix de 400 livres, une propriété de trois journaux de terrain, sur le plateau du Peni, consistant en maison, jardin et vigne et attenant à ses propres biens, à ceux de son beau-frère Joseph Garnier et à ceux de son parent, Etienne Gignoso Gay. Ces biens avaient appartenu à la famille Massa. Dans cet acte, le premier où on trouve son nom écrit de sa main, il est appelé *il Commendabile Giosuè Gignoso ossia Gianavello*. Le titre de l'acte porte *Gianavello ossia Gignoso*, ce qui montre que, dans l'usage courant, le surnom commençait à prévaloir sur le nom de famille.

D'après un récit dû à un jésuite du temps, et qui est conservé à la Bibliothèque Royale, à Turin, Janavel était producteur de miel et de cire. En outre, il exploitait sans doute avec profit les grands bois de hêtre qui dominent la Gianavella. Aussi, avec son activité et celle de sa vaillante compagne, obtint-il une certaine aisance et une considération toujours plus grande dans son quartier (1). En même temps, son zèle pour son église le mettait en vue vis-à-vis des ennemis de la foi, ce qui, dans des temps pareils, n'était pas sans inconvénients ni sans dangers.

A la suite de l'incendie du couvent du Villar, allumé le soir du 28 mars 1653 par quelques jeunes gens, conseillés perfidement, la Cour de Turin, heureuse d'avoir enfin trouvé un prétexte plausible pour une Saint-Barthélemi des Vallées, prépara une petite armée composée de soldats et de milices de la plaine, qu'elle rua dans la vallée sous les ordres du colonel Tedesco, des comtes de Luserne et d'Envie et de Mario de Bagnol, devenu, ensuite tristement célèbre. On les répartit dans les familles vaudoises, et le 25 avril, la veille de l'attaque, Josué Janavel dut fournir logement et nourriture à six hommes de Cavour, ce qui l'empêcha probablement d'intervenir à l'assemblée du Pellegrin, réunie pour faire face à une situation si alarmante.

Grâce à la résolution des Villarencs, à la prudence du modérateur Léger et à une pluie providentielle, qui mouilla les poudres des assaillants, les choses s'arrangèrent: les coupables furent expulsés, une

(1) Le même jésuite affecte cependant de l'appeler « un chétif vendeur de menues denrées, qui avait peine à vivre de son gain journalier ». Au reste, même si cela eût été exact, ce n'eût été nullement déshonorant.

maison fut assignée aux moines en échange du couvent brûlé et la messe y fut chantée le 1.1. mai.

La Cour, marrie de cet accord, ne s'empressa nullement de rappeler les troupes, qui pesaient sur les Vaudois; aussi Janavel dut-il encore loger chez lui, du 24 au 30 juin, deux soldats de Tedesco.

Au mois de février suivant, des troupes françaises furent envoyées abusivement en quartiers d'hiver dans la vallée, dans l'espoir de provoquer des conflits entre ces étrangers et les habitants. Mais ce plan infernal de la Propagande échoua à son tour.

La Cour alors, levant le masque, déchaîna l'effroyable tempête de 1655, qui fit comparer par Milton le duc et sa mère à Achab et à Jézabel.

Ce n'est pas le lieu de refaire le récit des événements de cette année sanglante. Qu'il suffise de rappeler que, le 25 janvier, au cœur de l'hiver le plus rude qu'on eût vu depuis longtemps, l'Auditeur Gastaldo, reprenant l'édit de 1650 comme s'il n'eût pas été démontré illégal, et retiré par le souverain, intima aux Vaudois, de tout âge et sexe, d'abjurer ou de quitter, dans trois jours, tous leurs biens situés dans la zone que j'ai indiquée plus haut. Les Vaudois obéirent tous, sans une seule exception, plutôt que de renoncer à leur foi, et l'on put voir des vieillards, des infirmes, des femmes enceintes, de tout petits enfants, fendre les neiges pour chercher un refuge à Angrogne, à Bobi, à Rora, pendant que les catholiques de la plaine pillaient ouvertement leurs maisons. Une députation envoyée à Turin fut entretenue par de vaines promesses, pour donner le temps de préparer l'armée des massacreurs.

Les Vignes de Luserne étaient aussi comprises dans l'édit d'expulsion. Les familles qui y habitaient se retirèrent à Rora, mais non sans laisser quelques hommes en vedette pour éloigner les pillards. C'est du moins ce que reproche à Janavel le jésuite cité plus haut.

La nuit du 16 au 17 avril, le marquis de Pianesse envahissait la vallée à la tête de 700 hommes, que suivaient de près des troupes françaises, bavaïoises, piémontaises, irlandaises, faisant en tout plus de 15.000 hommes. Ils entrèrent à la Tour aux cris de « Viva la santa chiesa romana ! viva la santa fede ! Guai ai Barbetti ! ».

Ces soldats, fanatisés par les moines, ne tardèrent pas à provoquer mainte escarmouche. Mais Pianesse, pour désarmer les Vaudois en les endormant dans une fausse sécurité, entra en pourparlers avec eux et obtint que les communes supérieures acceptassent, en signe de dévotion à la maison de Savoie, de loger une partie des soldats. Ceux-ci devaient être les égorgeurs de leurs hôtes. C'est ce qu'ils

furent au signal donné le matin du 24 avril, le jour de la Résurrection du Prince de la Paix. C'est ce qui a valu à ce massacre infâme le nom de Pâques Piémontaises.

Couvrons d'un voile les horreurs sans nom commises par la soldatesque effrénée et venons à Rora. Cette petite église, bien réduite par la peste, comptait, au dire de L'éger, tout au plus trente familles, y compris celles des Vignes. Aussi ne leur fut-il pas demandé, comme à Angrogne, Villar et Bobi, de loger un régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Le seigneur de cette petite commune, Christophe Rorengo, leur avait persuadé que cette exception était faite par égard pour lui et qu'ils n'auraient rien à craindre si, de leur côté, ils ne donnaient lieu à aucune plainte.

C'était une fourbe. Lorsque, le matin de Pâques, à 4 heures, le signal convenu fut allumé sur le Castelus de la Tour, le comte Christophe, en vrai Judas, envoya contre ses vassaux 300 soldats (1), qui, par un chemin très peu fréquenté, gravirent l'envers du Villar jusqu'à la Sea de Goudran ou de Valansa, d'où ils descendirent sur Rumer à la faveur des bois, comptant atteindre, par une pente facile, le riant plateau de Cio' la Vacia et fondre à l'improviste sur Rora, désarmée et endormie.

Mais Janavel veillait et ce fut alors que cet homme, qui avait toujours vécu paisiblement dans son quartier reculé, révéla tout à coup l'énergie, le courage et les qualités stratégiques qui sommeillaient au fond de son âme. Sachant que Christophe, affilié à la Propagande, était de ceux qui croient qu'il est permis de manquer de foi aux hérétiques, il avait en vain supplié les Rorencs de ne pas se fier à ses paroles; décidé à veiller quand même à la sûreté des siens, il n'avait pu grouper autour de lui que six hommes. C'étaient ses frères, Jacques et Joseph, leur voisin, Etienne Revel, qui reçut plus tard le grade de lieutenant du capitaine Janavel, probablement Joseph Garnier, leur beau-frère, et Joseph Pelenc, aussi des Vignes. Le dernier pourrait être Paul Vachero, de Luserne, dont la tête eut l'honneur d'être mise à prix au même taux que celle des frères Janavel.

Bien que les documents, ni la tradition locale, n'indiquent d'une façon exacte les localités où se passèrent les faits que je vais rappeler, l'étude des lieux permet de le dire avec assez d'approximation. Le silence des auteurs vaudois peut être dû au désir de ne pas faire connaître des positions, qui devaient encore leur servir plus tard.

(1) C'est le chiffre donné par MORLAND. L'ÉGER parle de quatre ou cinq cents.

Entre Cio' la Vacia et la *ville* de Rora, l'ennemi devait — pour contourner le coteau qui s'efface au pied de la Rocca Roussa, gigantesque et sombre sentinelle — défiler le long de la région tourmentée des fournaises à chaux, où la montagne excavée et de gros rochers, bizarrement entassés, ménagent de bonnes positions défensives.



Panorama de Rora.

C'est peut-être là que les sept Vaudois se placèrent, à quelque distance les uns des autres, afin de donner l'illusion du nombre.

L'ennemi avançait, sûr de son fait, lorsque une décharge soudaine abattit les six premiers qui parurent sur le sentier. Le reste de la troupe, qui n'était prête que pour le pillage et le massacre, demeura abasourdie. Ne sachant d'où les coups étaient partis et supposant la présence de nombreux défenseurs cachés derrière les rochers, ils commencèrent à reculer en désordre, puis à se débander, toujours poursuivis, à coups de fusil, par Janavel et les siens, qui réussirent à se tenir constamment au-dessus d'eux, en se dissimulant dans la forêt des Sounsè. Cinquante-trois autres cadavres purent ainsi être comptés, jalonnant le chemin suivi par les fuyards. Il y eut en outre des blessés, quelques-uns mortellement (1).

(1) A cette date, les registres de décès du prieur de Luserne parlent d'un ou deux individus, morts en combattant contre les Vaudois, et ensevelis à Luserne.

Les Rorencs envoyèrent porter plainte au marquis de Pianesse, qui répondit que cette attaque avait été faite, contre son intention, par une bande de pillards, qu'il aurait voulu voir tous taillés en pièces, et il publia un ordre défendant, au nom du duc, de faire le moindre dommage aux habitants de Rora. Ceux-ci se rendormirent alors dans leur dangereuse sécurité.

Cependant, onze d'entre eux, à l'ouïe des trahisons et des horreurs qui se commettaient dans le reste de la vallée, allèrent rejoindre Janavel. Il put ainsi compter sur douze hommes armés de fusils ou mousquets, de pistolets et de coutelas, et sur six autres qui n'avaient que des frondes.

Ils n'eurent pas le loisir de demeurer inactifs. En effet, dès le lendemain, cinq cents hommes (1), partis eux aussi du Villar, parurent sur la Collette de Cassuler (1305 m.). Mais Janavel, qui les attendait, avait dissimulé ses hommes dans les bois, les uns à gauche, vers la roche de Brouard, d'autres à droite, dans le Bouscas qui revêt les flancs d'Arfin, le reste en face, sur le sentier que comptaient suivre les envahisseurs.

C'est peut-être à cette occasion qu'il aurait eu recours à un stratagème, que rappelle une tradition locale. Au sud-est de la Collette, le chemin qui monte de la ville de Rora à Cassuler passe, au-dessus de Rocca Roussa, non loin d'un petit plateau appelé le *Pian de la Svirotta*. La *svirotta* n'est autre qu'une alangeoire horizontale fixée, au moyen d'un pivot, sur un tronc gisant par terre, sur lequel elle tourne. Janavel y plaça quatre hommes, trop jeunes pour se battre, ou qui manquaient d'armes, leur prescrivant de courir sans cesse et très vite autour de la *svirotta*. Ils avaient aussi pris la précaution d'avoir un bas rouge et un bas blanc pour donner l'illusion qu'il s'agissait toujours de nouveaux arrivants. Les ennemis, s'imaginant que tous les hommes valides de Rora allaient fondre sur eux, furent d'autant plus effrayés quand les dix-sept combattants firent, tous à la fois, une décharge sur leur front et sur leurs flancs, et, comme la veille, ils se débandèrent. Vivement poursuivis l'espace d'une lieue (4 kilomètres), ils laissèrent une cinquantaine de morts sur leur passage (2).

Trente ans plus tard, Janavel, dans ses Instructions pour la guerre de 1686, rappelait cet exploit en ces mots : « ...les capitaines ne feront pas mal de faire avoir des frondes à ceux qu'ils trouveront capables, parce que, lorsque vous vous battrez à la descente, les pierres des frondes

(1) D'après MORLAND. LÉGER, dit six cents.

(2) Cinquante ou soixante, dit LÉGER.

avec 10 fusilliers font plus d'effet que vous en pourriez croire. J'en ai fait moi-même l'expérience en 1655: avec un peu de fusilliers et 6 à 7 hommes armés de fronde, qui ne pouvaient encore se servir de fusils, nous battîmes l'ennemi, et sans cela nous étions tous perdus ».

Ces mots semblent indiquer que ces frondeurs étaient de tout jeunes gens. Après cette nouvelle défaite, le comte Christophe monta lui-même à Rora et, respecté par ses vassaux trop confiants, il leur dit que ces deux attaques étaient dues à un malentendu, à la suite de faux rapports qui avaient été faits contre eux, les assurant que, à son intercession, ils seraient désormais laissés en repos. Mais le vrai but de sa venue était probablement de connaître le nombre des héroïques défenseurs de ce vallon.

Tant de fois trompés, les Rorencs semblent avoir alors décidé d'abandonner leur village pour se retirer à Rumer ou se cacher dans des cavernes. Le lendemain, Pianesse chargea sept cents hommes (1) de mettre à feu et à sang toute cette commune. Ces troupes en occupèrent en effet tous les abords et, détruisant tout sur leur passage, convergèrent avec toutes leurs bandes, chargées de butin, sur Ramasser. Réservant peut-être au lendemain le pillage du vallon sauvage et abrupt de Peiret, où s'étaient réfugiés les Rorencs, ils se reposaient, après avoir placé un corps de garde sur le Bric Baridô (1310 m.), d'où la vue s'étend librement en tous sens.

Janavel avait dû assister de loin, impuissant, à tous ces ravages. Néanmoins, résolu à tout tenter pour sauver les siens, il se jeta à genoux avec ses seize héros pour une prière, courte mais ardente; puis il marcha à leur tête vers l'ennemi, s'approcha, à couvert des bois, de la sentinelle et du corps de garde, qu'il surprit et emmena prisonniers, sans rencontrer aucune résistance.

Ce hardi coup de main remplit de stupeur les pillards. Renonçant à prolonger leur séjour dans une région si riche en surprises, et voulant amener leur butin au Villar ou à la Tour, ils descendirent sur Cio' la Vacia pour prendre le chemin de Pian Pra. Mais Janavel, qui les y avait prévenus, par une décharge à bout portant les jeta dans une panique telle qu'ils ne pensèrent plus qu'à s'enfuir, abandonnant tout le bétail qu'ils emmenaient, ainsi que les dépouilles dont ils étaient chargés.

Fou de dépit et de rage, le marquis de Pianesse décida d'envoyer à Rora une forte armée, en y joignant les milices qu'il pourrait réunir. Dans ce but, il appela aux armes les hommes valides de Luserne,

(1) D'après MORLAND. LÉGER dit huit ou neuf cents.

Bubiane, Famoulasc, Bagnol, Barge, Cavour et autres communes avoisinantes, et prépara une attaque générale, qui devait fondre sur Rora, en même temps, par Luserne, par les hauteurs du Villar et par les alpages de Bagnol, afin de massacrer cette population en sorte qu'il ne restât même personne pour en porter la nouvelle.

Une heure avait été fixée à laquelle, chaque corps ayant occupé les positions qui lui avaient été assignées, tous devaient marcher concentriquement contre les pauvres familles, réfugiées à Rumer; mais les bandes, parties de Luserne et du Villar, eurent environ deux heures de retard. Celle de Bagnol était commandée par le capitaine Mario Albertengo, des seigneurs de Bagnol, qui s'était déjà signalé, dans le reste de la vallée, par un zèle impitoyablement cruel. Il avait grossi sa troupe d'un ramassis de gens sans aveu et de nombreux Irlandais, que Cromwell avait expulsés de leur île, à la suite de l'affreux massacre, dont les protestants avaient été les victimes en 1649.

Sûr de la victoire, Mario pensa de s'en assurer tout l'honneur et le profit en commençant l'attaque, sans attendre le signal. Pendant qu'une partie de ses troupes montait depuis la Luserne, qui coule au bas du vallon de Peiret, le reste, qui avait gravi le coteau du Cournoû (1477 m.), descendait sur ce même hameau par le Ciot et Sparoun. Menacé d'être enveloppé, Janavel se porta rapidement sur le Bric Baridô, de manière à dominer tous les ennemis et à leur offrir un seul front. Là il réussit à faire une défense énergique, prolongée, jusqu'à ce que, les soldats donnant des signes de lassitude, un effort décisif des dix-sept braves fit tourner le dos à ces centaines de bandits. Leur fuite, dans un dédale de sentiers rapides, de parois glissantes et de rochers à pic, fut désastreuse. Sans compter les nombreux blessés, ils avaient laissé 65 morts sur la place; mais bien plus grand fut le nombre de ceux qui, ne voulant pas renoncer au butin qu'ils portaient, tombèrent tête première dans les précipices, au bas desquels la Luserne coulait tumultueusement ses eaux, grossies par la fonte des neiges.

D'autres, avec leur chef, plus agiles ou moins pesamment chargés, réussirent à atteindre sains et saufs l'énorme Roccia ou Peira de Ciapel, qui surplombe sur le vide d'une hauteur de plus de quatre-vingts mètres. Mais, tandis qu'ils tâchaient de remettre un peu d'ordre dans leurs rangs, ils virent arriver les poursuivants qui les bloquèrent étroitement, tirant à coup sûr dans la masse. Enfin ils n'eurent d'autre issue que de se faufiler dans des couloirs rapides. Plusieurs même, déliant leurs paquets de butin, en joignirent les cordes bout

à bout, les fixèrent aux buissons qui croissaient dans les anfractuosités et commencèrent à se dévaler. Leur frayeur était telle qu'ils voulaient tous s'y glisser à la fois, si bien que, d'après le récit qui en fut fait à Morland, ils se trouvèrent plusieurs en même temps à la corde, dont l'extrémité se balançait à trois mètres environ au-dessus de la pente inférieure, où ils tombaient les uns sur les autres dans une horrible confusion. Aveuglés par la peur, ils se précipitèrent vers le torrent, pour le passer à gué, mais le sombre et profond *Toumpi Gratin* en engloutit la plupart; d'autres furent enlevés par la violence du courant. Ceux qui ne savaient pas nager s'accrochaient, dans leur désespoir, à ceux qui auraient pu se sauver et les entraînaient dans leur perte. Mario lui-même y aurait péri si plusieurs de ses soldats, excellents nageurs, ne l'avaient à grand' peine arraché à la mort. Ce ne fut pas pour longtemps. Conduit à Luserne en chemise, sans chapeau ni chaussures, plus mort que vif, il contracta une maladie violente qui le porta rapidement au tombeau. Sur son lit de souffrance il ne cessait de crier qu'il se sentait consumer par un feu intérieur, à cause des maisons et des temples qu'il avait brûlés avec les personnes innocentes qui s'y trouvaient.

Il fut sans doute transporté à Bagnol pour y être inhumé, car son nom ne figure pas au livre des décès du prieur de Luserne. Par contre, un homme de Bagnol y est mentionné comme tué le 1.1 mai à la guerre, ce qui nous permet de fixer, avec assez de certitude, la date de ce combat.

Comme les Vaudois, après une lutte aussi chaude, se disposaient à prendre quelque nourriture, ils virent arriver ceux qui descendaient des hauteurs du Villar. Ils allèrent rapidement se poster en embuscade. Les ennemis les aperçurent, mais, croyant qu'ils fussent des leurs, dont ils ignoraient la déroute, ils leur demandèrent le mot du guet. Sans leur répondre, Janavel et les siens leur firent signe de la main d'approcher. Venant alors à eux sans défiance, ils reçurent à bout portant une décharge mortelle qui mit dans le désarroi le reste de la bande. Et, cette fois encore, pris de panique, ils se précipitèrent sur les chemins de la Tour et du Villar, vivement poursuivis et parsemant de morts les lieux qu'ils traversaient.

La bande partie de Luserne, qui s'était attardée peut-être à piller, ne parut pas même à Rora, ayant probablement été retenue par le spectacle des fuyards de Bagnol.

Janavel put enfin monter avec ses hommes sur une éminence et là, en vue de l'ennemi qui se retirait en désordre, rendre grâce au Dieu des armées pour cette nouvelle délivrance.

Le 4 mai, ayant tout préparé pour en finir avec cette poignée d'hommes, qui osait ainsi le braver, Pianesse envoya un billet, par exprès, aux Rorencs, leur intimant de changer de religion dans 24 heures, sous peine de mort et d'avoir leurs maisons détruites de fond en comble, leurs arbres coupés au ras du sol. Il lui fut répondu : *« Nous aimons mille fois mieux la mort que la messe, puisqu'on ne nous a jamais pu montrer que Jésus-Christ, ni ses apôtres, l'aient célébrée. Que si, après l'incendie de nos maisons, on en vient jusqu'à couper nos arbres, notre Père céleste est un bon pourvoyeur »*.

Au reçu de ces mots, Pianesse ordonna aux troupes de marcher. On vit alors 8000 soldats, aidés de 2000 miliciens, partir pour vaincre dix-sept montagnards mal armés.

Reprenant le plan que l'impatience du capitaine Mario avait fait faillir, les troupes partirent de Bagnol, du Villar et de Luserne, détruisant chaque maison, fouillant les recoins les plus cachés, massacrant hommes, femmes et enfants de la manière la plus inhumaine, après les derniers outrages et d'effroyables tortures.

On montre encore à la Barma de Përnis, étroit rebord de la haute paroi qui sépare la Combe de Granet de celle de l'Euidou, la place où une pauvre mère, qui fuyait avec deux petits enfants, dont un au sein, fut atteinte par les massacreurs et égorgée avec eux.

Esaïe Mondon, découvert dans le creux d'un rocher près du Pont Vieux, fut assommé à coups de pistolets et de coutelas.

Jean Gignous Barolin, des Vignes, et sa femme, furent plusieurs fois plongés dans la rivière et retirés de là, avec des fourches et des tridents, jusqu'à ce qu'on finit par les y assommer avec des pierres.

Jean Gignous Gay, ancien du quartier des Vignes, s'était retiré dans une caverne très reculée avec deux de ses enfants, Daniel Garnier et son fils, une fille de Jean Mourglia, Barthélemi Mourglia, Jean Ferrier, Jean Mirot et Jean Salvageot. Se voyant découverts, ces dix infortunés se jetèrent à genoux devant les soldats de la foi, parmi lesquels ils reconnurent des hommes de Luserne, Bubiane, Bagnol, Barge et Cavour, avec qui ils avaient toujours eu des relations d'amitié. On répondit à leurs demandes de pitié en brandissant sabres, fusils et pistolets. Voyant qu'ils n'avaient rien à espérer de ces tigres à face humaine, ils s'agenouillèrent en rond, et, pour ne pas assister à l'agonie les uns des autres, plongèrent leur tête dans les fougères et les feuilles sèches qui leur avaient servi de couche. C'est dans cette posture qu'ils furent percés de coups et leurs corps mis en pièces.

Dans cette journée de sang, Janavel et ses hommes avaient com-

battu tout aussi héroïquement que lors des premières attaques (1). Mais, pendant qu'ils retardaient la marche de la première bande qui avait paru, les autres avançaient et pénétraient jusqu'à Rumer, où eut lieu une vraie hécatombe de gens sans défense.

Notre siècle ne permet plus de décrire les horreurs qui furent commises sur ces pauvres victimes du fanatisme, avant de leur donner le coup de grâce, bien qu'il permette que de semblables atrocités soient perpétrées en Arménie et ailleurs encore. Rappelons cependant Marie Revel, tuée pendant qu'elle priait à genoux, Louis Pellenc et sa femme, Paul Richard, Louis Tourn et sa mère, Marie Durand, plus qu'octogénaire, et Michel Salvageot, tous horriblement massacrés. La femme de Joseph Pellenc, celle d'Etienne Revel, lieutenant de Janavel, et Marguerite, sœur de notre héros et femme de Joseph Garnier, furent tuées à coups de fusil. La vaillante Marguerite, frappée au sein pendant qu'elle allaitait son nouveau-né, entendant son mari parler d'abjurer pour sauver leur vie, eut encore la force de l'exhorter à endurer la croix avec patience et à persévérer jusqu'à la fin. Atteinte par les massacreurs, elle leur recommanda son enfant et reçut le coup mortel, pendant que son mari réussissait à s'échapper.

Trois jours après, quand les assassins eurent fini de piller et de brûler, le pauvre mari et père étant revenu sur le lieu de cette tragédie, trouva encore l'enfant en vie, serré dans les bras de sa mère, et put l'élever dans la crainte du Dieu de celle qui lui avait donné le jour.

Plus de deux cents personnes furent ainsi égorgées, quelques-unes blessées ou emmenées prisonnières; parmi celles-ci, la femme et les trois filles de Janavel.

Le capitaine, qui assistait de loin à la boucherie pendant qu'il défendait un des accès du vallon, se trouva seul, de toute la population de Rora et des Vignes, avec une vingtaine d'hommes, quelques vieillards des deux sexes et quelques enfants.

Voulant se prévaloir de sa capture, Pianesse écrivit une lettre à Janavel lui promettant richesse et faveurs s'il abjurait, mais le menaçant, en cas contraire, de brûler vives sa femme et ses filles, et de mettre sa tête à un tel prix que, quand il aurait le diable au corps, il ne manquerait pas de lui être apporté mort ou vif; dans ce cas, il n'y aurait point de torture qui lui serait épargnée.

Le vaillant et pieux capitaine répondit: *« Il n'y a point de tourment si violent, ni de mort si cruelle, que je ne préfère de beaucoup à l'abju-*

(1) Les registres du prieur de Luserne accusent l'ensevelissement d'un soldat, tué le 4 mai.

ration de ma religion; et toutes les promesses et les menaces du marquis ne font qu'accroître et fortifier ma foi. Enfin, bien que ledit marquis ait ma femme et mes enfants en son pouvoir et en sa garde, il ne pourra leur faire pis que de tuer leurs corps; quant à leurs âmes, je les recommande entre les mains de Dieu, ainsi que la mienne propre, si jamais je viens à tomber au pouvoir dudit marquis ».

Cependant, comme il n'avait plus personne à défendre dans son vallon dévasté, et qu'il avait épuisé ses vivres, sa poudre et son plomb, il se retira en France avec sa petite troupe, portant sur son cou son petit garçon de 7 à 8 ans, tout ce qui lui restait de sa famille, naguère si heureuse.

La route du Col de la Croix était fermée par le fort de Mirabouc. Nos fuyards durent donc chercher un autre passage à travers les neiges, qui couvraient encore probablement les montagnes de Bobi.

C'est ainsi que nous le voyons assister, depuis l'Oïssa de Cruel, au supplice de Michel Gonnet, de Lusernette, vieillard plus que nonagénaire, qui fut brûlé vif à la Sarsenà.

De là, il suivit sans doute le sentier dangereux qui atteint l'alp de Julien par l'Ervou, passe au Coulet de la Faure et à Banciet, puis gravit successivement la sauvage Reissiassa et le Col Boucie, plus pénible encore à atteindre. Là ils se sentaient enfin à l'abri des meurtriers, quoique non encore au bout de leurs peines. Se dévalant sur les neiges du Valpreveyre, ils trouvèrent un refuge auprès de leurs frères en la foi, dans le Queyras. Les Vandois étaient alors nombreux dans tous les villages de cette vallée alpestre, où ils comptaient trois grandes églises. Ces montagnards offrirent une large hospitalité à leurs frères qui avaient échappé à grand'peine aux assassins et aux avalanches. Les *Transitons* de Molines, manuscrits du temps, parlent de 400 femmes réfugiées dans ce vallon seulement.

Léger dit que Janavel se rendit *au lieu de Queyras*, c'est à dire au Château-Queyras, formant commune avec Villevieille. Au reste, le vaillant capitaine ne s'avouait pas vaincu. Et comment aurait-il pu s'adapter à cet exil, pendant que sa vallée était en proie aux incendiaires et aux massacreurs, et que sa femme et ses filles étaient au pouvoir de ses ennemis acharnés ? Aussi ne s'arrêta-t-il que quelques jours en Queyras. Un petit nombre d'autres réfugiés se joignit à sa troupe qui, fournie de tout le nécessaire, repassa les Alpes, prête à tout tenter pour reconquérir son pays et y rétablir le culte évangélique. Ils allèrent se poster sur le flanc droit de la Combe de Lioussa, à la *Pêlà des Geymets*, excellente position de l'envers du Villar, d'où son regard d'aigle planait sur toute la vallée, de Bobi à Briqueras

et jusqu'à Angrogne, tandis qu'une sentinelle, placée sur la Sea de la Pèlà (1720 m.), pouvait veiller sur ce qui se passait dans le vallon de Rorà.

Le 4 mai, le jour même où le suprême effort de Pianesse avait rendu vaine la dernière résistance de Janavel, le capitaine Jahier avait entrepris la rescousse, par une rapide incursion au Val S. Martin. Il y avait reparu le 11, avait reconquis cette vallée et celle de Pérouse, et, le 15 ou 16, était venu se placer au Verné, au centre d'Angrogne, avec 500 hommes, pour reprendre la vallée de Luserne.

Le 23 mai la Cour de Turin mettait sa tête à prix, dans une liste de bannis, vraie légion d'honneur de ceux qui eurent le courage de s'armer pour arrêter l'assassinat de tout un peuple.

La prime mise sur la tête de Jahier et de ses frères était de 600 ducats. Pianesse, en exécution de ses menaces, en fixa pour Josué Janavel et ses frères, une de 300 ducats (1).

Ces deux hommes avaient agi à l'insu l'un de l'autre, ils ne se connaissaient peut-être pas même. Associés sur le catalogue des bannis, ils ne tardèrent pas à l'être aussi en s'entendant pour une action commune.

Le 21 mai, au moment où l'on se préparait à publier cette condamnation, Janavel, à peine arrivé de France, partit de la Pèlà sur le soir, dans l'espoir de surprendre Bubiane, de s'y fournir de vivres et de faire quelques prisonniers qu'il pût ensuite échanger pour ravoïr sa famille. Ayant appris qu'il s'y trouvait une grosse garnison, il replia sur Lusernette. Mais l'alarme avait été donnée et la garnison de Luserne accourait pour lui couper la retraite. Un soldat s'approcha de lui à la faveur d'un arbre et lui lâcha un coup de fusil dans une jambe; mais le blessé, l'ayant découvert, réussit à le tuer. Cette blessure fut le seul dommage que les Vaudois reçurent; la balle n'ayant pas pu être extraite, Janavel la porta, jusqu'à la fin de ses jours, près de l'os de la jambe (2).

L'alarme causée par la réapparition du héros de Rora au deçà des Alpes fut si chaude que tous les villages de la région demandèrent des garnisaires.

Ayant appris que Jahier était à Angrogne, Janavel lui écrivit, le 26, pour fixer un rendez-vous et dès le lendemain il alla le rejoindre au Verné avec les siens, ce qui porta le total de la troupe à sept ou

(1) *Editi*, p. 97.

(2) LÉGER parle du 22 mai, mais une relation d'un témoin oculaire, catholique, dit: Le 21 fut blessé Josué des Vignes, un de leurs capitaines.

huit cents hommes. Sans perdre de temps, ce même jour, ils marchèrent sur Garsillane. Des troupes à pied et à cheval les empêchèrent d'y pénétrer; ils perdirent un homme, mais purent se retirer en emmenant quelques prisonniers, six paires de bœufs et un grand nombre de têtes de menu bétail.

Sans se donner de relâche, ils attaquèrent le 28 la garnison de S. Second, approchant de leur forteresse à l'aide de tonneaux qu'ils roulaient devant eux, forcèrent par le feu l'entrée d'une grande salle où s'étaient entassés sept à huit cents Irlandais et les passèrent tous au fil de l'épée, ainsi que 650 Piémontais. Les Vaudois eurent sept morts et six blessés.

Les maisons et même les églises regorgeaient de butin et de bétail enlevés aux Vallées. Les Vaudois s'en emparèrent et, par représailles, mirent le feu au bourg.

Le 2 juin, l'assaut fut donné à Luserne, qui eut douze maisons brûlées. Pendant ce temps, Janavel se trouvait à Malbec, au-dessus de Bobi, lorsqu'il vit arriver 300 soldats escortant un convoi destiné au fort de Mirabouc. Quoiqu'il n'eût que neuf hommes avec lui, il sut si bien se prévaloir de cette position, où l'énorme *Roccia Nira* tombe à pic dans le torrent bouillonnant, qu'il disputa, pendant cinq ou six heures, le passage à l'ennemi, lui causant de graves pertes. Il fut enfin obligé à se retirer vers Villeneuve, quatre de ses hommes étant légèrement blessés.

Le 4, il était de retour à Angrogne, où le conseil de guerre décida de donner le lendemain deux attaques à la fois, contre Briquéras et contre S. Jean. Janavel, chargé de cette dernière, résista vaillamment aux forces prépondérantes survenues de Luserne et de la Tour, jusqu'à ce que Jahier, de retour de Briquéras, vint le dégager lorsqu'il était déjà sur le point d'être cerné. Les Vaudois eurent un mort, l'ennemi une centaine.

Après cela Janavel retourna à la Pèlâ, d'où il envoya un *ultimatum* aux réchappés de Bobi, la Tour et le Villar qui, après les massacres, avaient été réunis dans ce dernier bourg au nombre de plus de 700. Il leur disait que tous les réformés, qui n'auraient pas quitté, dans 24 heures, ce bourg, où l'on célébrait la messe, seraient traités en ennemis. Presque tous se joignirent à lui, les hommes valides comme combattants, les autres tâchant de se rendre utiles de quelque manière. Ceux qui avaient abjuré préférèrent passer en Queyras, d'où ils revinrent plus tard et rentrèrent dans l'église vaudoise. Les catholiques ne furent pas des derniers à vider la place.

Suivirent deux attaques contre la Tour, dans la seconde desquelles

les Vaudois employèrent « *certaines mousquets à croc, ou colourines, comme ils les appellent, deux ou trois pieds plus longues que les fusils ordinaires, par lesquelles ils pouvaient battre sur la porte de la Tour, sans que les armes à feu de leurs ennemis les pussent atteindre* » (1). Qui ne reconnaît, dans cette description de Léger, la couleuvrine de Janavel, qui est conservée au Musée Vaudois de La Tour ? Le nom de mousquet à croc est dû au fait que l'extrémité de cette canne, trop longue pour être tenue ferme par le tireur, était appuyée à un croc ou fourche que l'on plantait en terre. Parfois, c'était l'épaule d'un jeune garçon qui servait d'appui.

Le campement à la Pèlà n'avait plus raison d'être. Janavel retourna donc au Verné, où l'on montre la cave qui lui a servi de demeure. Il ne s'y arrêta guère.

Le lendemain de l'attaque de la Tour, 495 Vaudois, avec leurs deux chefs, passèrent au-dessus de la Tour sans être inquiétés, traversèrent la montagne aux environs du Friolent et peu après minuit, le matin du 12 juin, ils fondaient à l'improviste sur Crussol, dernière commune de la vallée du Pô, dont les habitants avaient largement participé aux massacres et au pillage du Val Luserne. Ces montagnards eurent à peine le temps de se retirer dans la profonde grotte du Rio Martino, d'où rien ne put les tirer. Là aussi les Vaudois reconnurent de nombreux objets, ainsi que des têtes de bétail, qui leur appartenaient. Ils en repartirent le lendemain avec un riche butin, notamment 400 bœufs et 600 chèvres et brebis. Leur marche en fut si fort ralentie qu'ils n'arrivèrent que le soir à l'alp de Ciabrarèssa, où l'on fit le partage.

Le pillage de Crussol fut complété par les milices de la plaine qui, appelées au secours, trouvèrent les Vaudois déjà partis et ne voulurent pas rentrer chez eux à vide.

Jahier s'étant rendu à Pragela avec le gros de la troupe pour vendre le bétail enlevé, Janavel, après avoir attendu en vain son retour, voulut attaquer Luserne. Il s'en approcha de nuit, coupa les canaux qui y amènent l'eau, détruisit le pont sur la Luserne afin d'empêcher l'arrivée des secours et donna bravement l'assaut. Il réussit à se défaire de deux corps de garde; mais, ayant appris que cette même nuit un nouveau régiment était entré dans la ville, il renonça à exposer davantage ses 300 hommes.

Le vendredi 18, il se vit à son tour assailli par 2500 hommes qui,

(1) BREZ, *Histoire des Vaudois*, II, 170, dit que quelques-uns prétendent que ces couleuvrines peuvent porter les ballés à la distance d'un petit mille d'Italie.

pendant la nuit, étaient montés, les uns de la Tour par la Sea d'Angrogne, d'autres de S. Second par S. Barthélemi et la Porte d'Angrogne.

Les Vaudois, harassés de fatigue, dormaient profondément. Mais la trompette, qui donna le signal de la marche concentrique sur le Verné, réveilla Janavel. Sans négliger, même en ce pressant besoin, sa prière habituelle, il se mit à la tête des siens et courut occuper une éminence, probablement les Barioles, qui dominait les ennemis. Là, il lutta pendant huit heures lorsqu'enfin, vers 2 h. après-midi, Jahier arriva de Pramol avec les siens. L'ennemi, déjà harassé de fatigue, découragé par ce renfort survenu aux Vaudois, s'enfuit alors en désordre, à travers bois et rochers, laissant 500 hommes sur le terrain, surtout des cavaliers, emportés par leurs montures dans ces régions abruptes. C'est ainsi que moururent plusieurs officiers, qui fuyaient à bride abattue. Au Chabas, les fuyards se partagèrent pour se diriger les uns vers la Tour, d'autres vers Luserne. Mais, trop vivement pressés par les poursuivants dans une région où ils pouvaient rétablir un peu d'ordre dans leurs rangs, ils firent quelque résistance, qui coûta cher aux Vaudois. Ils n'avaient eu jusque là qu'un mort et deux blessés; mais une balle perça Janavel en pleine poitrine, sortant ensuite entre les deux épaules (1).

Malgré la gravité de cette blessure, que plusieurs croyaient mortelle, il refusa de se laisser emporter loin du combat, et ce fut par force que ses soldats le déposèrent sur une civière et se rendirent avec leur précieux fardeau jusqu'à Pinache, alors terre de France.

Avant de partir, il avait recommandé à Jahier de ne plus rien entreprendre avant d'avoir laissé reposer ses hommes, fatigués les uns du combat, les autres de la longue marche; mais ce bouillant capitaine, ayant en vue une entreprise hardie sur Osasc, choisit les plus déterminés de la troupe et partit avec eux, à peine Janavel fut hors de vue. Enveloppé dans la plaine par la cavalerie, il y périt avec une bonne partie des siens, et l'un des réchappés, Daniel Arduin, arriva à Pinache à peu près en même temps que Janavel, avec cette terrible nouvelle.

Ainsi, en un même jour, les Vaudois étaient privés de leurs deux chefs et de plusieurs vaillants soldats. Tout semblait perdu. Il n'en fut rien. Ils reconnurent pour leurs chefs le capitaine Laurent, des Clos, et Jacques Jahier, frère de celui dont ils pleuraient la perte, qui continuèrent courageusement la lutte. Un peu plus tard, leurs rangs

(1) A cette occasion, la relation du témoin oculaire dit : « Le chef des Vaudois, Josué, fut blessé ».

furent grossis par des Huguenots de France et quelques Suisses. Mais leurs exploits ne rentrent pas dans notre cadre.

A cause de la gravité de sa blessure, Janavel ne recouvra ses forces que lentement, et ce ne fut que le 26 juillet qu'il put se retrouver à Angrogne et assister de loin à une attaque contre la Tour. Il avait la charge d'avertir ses frères s'ils risquaient d'être enveloppés. C'est ce qu'il fit, lorsqu'il vit accourir la cavalerie, et la garnison de Luserne. Sa vigilance sauva la troupe vaudoise d'un grand désastre.

Ce combat fut le dernier, l'intervention des Puissances Protestantes ayant provoqué une trêve, qui fut plusieurs fois confirmée, pendant que la Conférence pour la paix se tenait à Pignerol. Ouverte le 30 juillet, elle fut terminée le 18 août par un traité, auquel la Cour voulut donner le nom de Patente de grâce.

Janavel, encore trop faible, ne put se rendre à Pignerol, et ne figure pas parmi les signataires de la Patente.

On y trouve, par contre, son lieutenant Etienne Revel.

Les Vaudois désarmèrent un tiers à la fois, du dimanche 22 au 24, les troupes du 23 au 25.

Par ce traité, les Vaudois obtinrent une amnistie générale, l'annulation des abjurations dues à la force et à la terreur, la restitution sans rançon des enfants enlevés et des prisonniers.

Une liste de 60 de ces derniers, arrivés de Turin à Pignerol le 23 au soir à minuit, comprend la femme de Janavel, « *Caterina Gianavella e Margherita sua figlia* ». Les deux autres avaient donc été séparées de leur mère et peut-être placées dans des familles pour les catholiser. Elles revinrent aussi à leur tour; mais les enfants enlevés furent loin d'être tous rendus.

Une liste, publiée par Léger en 1669, nous montre que, à cette époque, les convertisseurs retenaient encore, entre autres, deux parents de Janavel: Anne, fille de son frère Jacques, à Cavour, et Jacques, fils de Jean Gignous Gay, aussi des Vignes, à Campillon.

On n'en eut sans doute plus jamais de nouvelles.

Quand l'église de Roia put se reconstituer, Janavel fut nommé ancien du quartier des Vignes, en remplacement de celui qui avait péri victime des massacres. En cette qualité, il fut appelé à distribuer à ses voisins les secours en argent recueillis par les protestants étrangers.

De nombreuses violations à la patente amenèrent Janavel à se faire, avec le modérateur Léger, le champion de la cause des opprimés contre un gouvernement déloyal et vendu à un clergé fanatique, qui comptait bien que les résultats acquis n'étaient qu'un nouveau pas vers la ruine totale de l'Eglise Vaudoise.

A Pignerol les représentants du duc avaient promis que la forteresse, bâtie près de l'Eglise romaine de la Tour, serait démolie. Mais avant la fin de l'année 1655, une autre, bien plus formidable, était érigée sur les ruines du vieux château féodal. Elle prit le nom de Port de S. Marie et on ne tarda pas à installer, à la tête d'une soldatesque prête à tout excès, un gouverneur bien décidé à faire renaître les pires jours de Castrocaro.

Aussi Janavel pensa-t-il bien vite à préparer la rescousse, ce qui ne laissait pas de préoccuper la Cour de Savoie. A la fin de janvier 1656 un espion, envoyé de Suse dans la vallée de Pragela, y recueillait des informations de haute fantaisie, qu'il s'empressait de transmettre à Turin. Dans son rapport (1) il dit que Janavel avait fait la paix avec le Roi de France qui s'engageait à laisser passer, au printemps, 40.000 fantassins, envoyés par la Suède, par Berne et par d'autres Etats Protestants; qu'ils devaient s'embarquer à Marseille, débarquer à Villefranche et venir rallumer la guerre au Val Luserne, qu'il y avait déjà un million prêt dans ce but, qu'on commencerait les hostilités à la fonte des neiges et qu'elles ne cesseraient pas que la Régente n'eût démoli le fort et ne leur eût livré la tête de Pianesse. Il ajoutait que le Val Luserne entendait s'annexer à la France.

Deux mois plus tard, le même espion informe de l'arrivée de troupes et de grandes sommes d'argent au Val Cluson, et il ajoute: « *A Pinerolo gli si disse che i Barbetti havevano fatto far 12 moschetti a cavaletto di grandissimo calibro, e grandi provvisioni di monizioni a Pinerolo, Pragelato, ecc., et han già più di 1000 sacchi di grano... A Pinerolo vide comprare da alcuni di Luserna circa 150 coltelli lunghi e larghi* (2), *e che han già ritirato effetti e bestiami in montagna* ».

Au milieu de ces nouvelles extravagantes, qui regardent sans doute les préparatifs de la guerre de la France contre l'Espagne en Lombardie, il y a quelque chose d'exact dans ces dernières informations. Janavel voulait, en effet, se pourvoir d'un certain nombre de ces couleuvrines qui avaient fait un excellent usage dans les derniers combats. C'est ce que nous apprend la déposition d'un fondeur armurier: « *Li 26 Marzo 1656. G. Antonio Retio (?) fabbricatore di canne d'archibugi dichiara: E circa un mese che il Capitano Giosuè Gianavello mi ha comandato di far venti canne di sei piedi e mezzo di lunghezza e di calibre d'una oncia di palle e più, e mi diede denari di capara, et Io ne ho fatto sei e doi io li rimessi, e doppo, per haver ancora delli*

(1) Conservé aux Archives d'Etat, Provincia Pinerolo, mazzo 16^o.

(2) Peut-être les *beidane*, dont le Musée Vaudois possède six exemplaires.

suoi denari nelle mani, mandò una notte a pigliarne ancor quattro, et io per esser stato avvertito non ne ho fatti di più, si che in tutto ne ha avuti sei ».

Il avait été décidé qu'on en viendrait à une division du territoire de Luserne en deux communes: l'une, catholique, comprendrait le chef-lieu et les propriétés des papistes; l'autre, plus grande, formée par ce qui appartenait aux Vaudois, prendrait le nom de S. Jean. La Cour avait compté rejeter entièrement ceux-ci sur la rive gauche du Pélis, les obligeant à céder leurs propriétés des Vignes. Mais on réussit à déjouer ce plan. Ce résultat est dû, sans doute, en bonne partie à Janavel (1), qui fut élu parmi les membres de la Commission chargée de cette délimitation, par procuration du 3 juin 1657, passée par les religionnaires. Leur travail fut achevé en un mois et, le 3 juillet, fut prononcé le partage des territoires et des comptes. Parmi ces derniers on trouve une dette de 76 livres et 7 sols en faveur de Janavel, mise à la charge de S. Jean.

Non seulement les Vignes de Luserne restèrent aux Vaudois, mais Jacques, l'aîné des frères Janavel, se hâta, le 11 août, d'acheter une propriété au Peui, attenante à la sienne et à celles de son frère et de son beau-frère Garnier.

Il semblait naturel que la séparation de S. Jean d'avec Luserne dût assurer, aux Vaudois de la nouvelle commune, le droit de célébrer désormais en paix leur culte dans leur propre territoire. Il n'en fut rien. Non seulement il ne leur fut pas permis d'avoir le culte principal, mais, le 5 juin, un ordre de Gastaldo prohiba aussi le catéchisme et l'école, qui s'y étaient tenus librement au temps où S. Jean n'était qu'un quartier de Luserne.

Le ministre Léger et son consistoire ayant continué comme par le passé, pour ne pas perdre le droit de l'usage séculaire, le Sénat intenta au pasteur et à ses anciens un procès inique dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Tous ces dénis de justice indignaient au plus haut point Janavel. Cependant l'année 1658 passa encore presque toute sans de trop grands troubles.

Le 3 août, Janavel prenait part à l'achat d'une maison, à la Tour, au nom « *delle Chiese della religione riformata delle Valli di Luzerna, Perosa e S. Martino* ». Il s'agissait d'établir une *Maison des Vallées*

(1) Il avait acquis parmi les Vaudois une popularité bien méritée; dans un acte de janvier '57 il est déjà appelé *Messer*. Plus tard, surtout après la publication du récit de Morland, le nom de Gignous cesse de lui être attribué et il commence à être appelé Janavel tout court.

pour l'Administration de l'Eglise et pour l'Ecole Latine, institution qui dura jusqu'à l'exil, à travers de graves difficultés financières. Parmi les procureurs des Vallées figure *M.^r Giosue Gianauello per le Vigne e Rorata*.

Ce qui fit déborder le vase de la patience de Janavel et de ses compagnons d'armes, ce fut la vente des biens, que la Patente obligeait les Vaudois d'abandonner à Luserne, Bubiane, Fenil, Briquéras et S. Second.

Un écrit du temps nous apprend que, ces biens étant ruinés par la guerre, furent évalués par le fisc à un prix très bas. Et lorsque les Vaudois rappelaient combien ils leur avaient coûté lors de l'achat, on leur demandait, par dérision, de produire leurs contrats, sachant bien que tout avait été saccagé et incendié.

D'après l'écrit cité plus haut, c'est à cette époque que Janavel commença ses actes de violence. Mais il faut remarquer que, à une époque et sous un gouvernement qui renversait toute idée de justice, la conduite de Janavel pour la défense des opprimés était plus près du droit et de l'équité que celle des autorités piémontaises. De plus, on a attribué à Janavel bien des actes de vengeance qu'il n'a pas commis, voire même de ceux qui ne furent pas commis du tout. Tous les moyens étaient bons pour le noircir aux yeux de la Cour de France, qui seule, après la mort de Cromwell, sembla pouvoir encore prendre le parti des Vaudois.

L'ouvrage auquel j'ai fait allusion parut en 1666 sous le titre: « *Le grand barbe ou Recit tres veritable de ce qua faict Josue Janavel dans les Valles de Luzerne* ». Nous verrons plus loin quel en fut, probablement, l'auteur et dans quel esprit cette diatribe a été composée (1).

S'il faut en croire ce pamphlet, une famille Bastie, de la Cartera de Briquéras, ayant dû céder ses vignes au fisc à un prix qui ne la satisfaisait pas, Janavel les envoya couper et arracher.

Une veuve Félician ayant de même dû céder au fisc une propriété qu'elle avait à Lusernette, un homme de cette région, qui lui avait jadis vendu un bois, s'opposa à la vente, sous prétexte qu'il n'avait pas été payé, et s'installa dans la maison abandonnée. La veuve s'en plaignit, et Janavel fit saccager cette maison.

C'était la nuit du 25 novembre 1658. Quelques jours plus tard, celui qui avait occupé cette maison, en passant près du pont de pierre, entre Luserne et Lusernette, reconnut un sien couteau entre les mains

(1) Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque de Sa Majesté, à Turin.

de Philippe Costafort et courut en prévenir le podestà. Costafort fut saisi et enfermé dans les plus basses fosses du marquis d'Angrogne. Janavel décida de le délivrer. La nuit du 8 décembre, il occupa toutes les avenues du palais, plaça une partie de ses hommes dans le clocher, fit passer les autres par une échelle, sur la muraille de la basse-cour, et entreprit de forcer la porte de l'escalier.

Les domestiques, voyant à qui ils avaient affaire, n'osèrent pas sortir. La marquise et son fils essayèrent de prêcher le calme; il leur fut répondu qu'on saurait bien ouvrir la prison sans clefs. C'est ce qui fut fait. Cependant, après avoir délivré Costafort, les Vaudois se retirèrent sans commettre aucune autre violence. Quoiqu'ils fussent masqués, les domestiques assurèrent d'avoir reconnu Fina, Janavel et quelques autres. Cités par-devant le Sénat, ils se gardèrent bien de comparaître et furent dès lors considérés comme bannis (1).

Une seconde série de faits, qui sont attribués à Janavel, concerne la répartition des deniers collectés en faveur des réchappés du massacre, et particulièrement de la grande souscription faite en Angleterre avec l'appui et l'exemple de Cromwell.

Ces secours, joints à l'esprit de corps et d'union des Vaudois, leur avaient permis de relever les ruines de 1655. Pour venir à bout de ce petit peuple, la Propagande s'efforça de rompre cette union. Elle se servit, à cet effet, d'un certain Longueil, qui arriva de France aux Vallées en disant qu'il avait abjuré le papisme et qui, grâce au faux zèle dont il fit preuve, obtint l'école du Villar en 1657. Il y commença aussitôt son œuvre délétère. Comme une grande partie des sommes recueillies avait été capitalisée en Angleterre pour assurer les honoraires des pasteurs et des régents des Vallées, Longueil répandit le bruit que ce qui n'avait pas été distribué était retenu par Léger et Janavel et était employé, entre autres choses, à entretenir les hommes dont Janavel se servait pour ses coups de main. Le premier acolyte que Longueil acquit fut un beau-frère de Léger, Michel Bertram, que l'on surnommait Villeneuve parce que son père était originaire de Villanova Solaro. Ce Bertram avait été quelque temps au service du marquis de Pianesse, qui avait su s'en faire un agent secret. Quelques autres se joignirent à eux, au Villar, à Bobi, à S. Jean, quand on leur eut fait accroire que, chaque Vaudois ayant droit à recevoir 1500 livres par tête, tout ce qu'on avait eu en moins était dérobé.

(1) Voyant que des nuages menaçants s'amoncelaient de nouveau sur les Vallées, Janavel mit ordre à ses affaires. Le 6 août 1659, au Villar, il dicta son testament et fit en même temps une reconnaissance de la dot de sa femme, qui sauva plus tard de la confiscation la plus grande partie de leurs biens.

Le synode du Dauphiné, tenu en septembre 1658, nanti de la chose, envoya un pasteur et un capitaine du Val Cluson pour participer à la vérification des comptes, qu'ils trouvèrent en ordre.

En juillet 1659, Léger étant parti avec deux autres députés pour encaisser en Angleterre un legs laissé par Cromwell, Longueil profita de son absence pour préparer une liste de deux cents signatures, presque toutes fausses, qu'il prétendait avoir recueillies au Val Luserne, et que Bertram apporta au Val S. Martin pour y enrôler d'autres signataires.

Le capitaine Peyronel saisit Bertram et sa liste à Pral et avertit Léger, son beau-frère, qui, renonçant à son voyage d'Angleterre, revint de Genève et convoqua aussitôt une assemblée aux Clos (1).

Les plaignants n'ayant pas voulu y comparaître, on y dressa un acte destiné à exposer aux Vaudois le vrai état des choses (2).

Longueil, qui s'était retiré en Queyras, et deux autres mécontents, se présentèrent en septembre au synode de Veynes, en Dauphiné. Ce dernier envoya à la Tour une nouvelle délégation qui reconnut, à son tour, l'intégrité du maniement de l'argent et obtint que Bertram même le reconnût par écrit. Néanmoins, deux des plaignants recoururent encore au synode national de France, qui s'ouvrit à Loudun et qui envoya, lui aussi, trois députés aux Vallées. Ils se présentèrent au synode de la Tour, en juin 1660, et y reçurent une réponse satisfaisante.

Ce même synode adressa une supplique au roi d'Angleterre, Charles II, pour qu'il restituât les dons souscrits au temps de Cromwell. Il refusa, disant qu'il ne payait pas les dettes d'un usurpateur ! La première signature, au bas de cette lettre, après celles des pasteurs, est celle de notre héros, qui signe sans autre *Janael* (*sic*). Mais revenons à lui.

Longueil avait disparu peu après le synode de Veynes, et l'on ne sut plus rien de lui. Cela suffit à l'auteur du *Grand Barbe* pour dire que Janavel l'a fait assassiner dans les montagnes. Léger assure que Longueil fut vu, pour la dernière fois, sur les hauteurs de la Roussa, à Bobi, avec Bertram, qui est peut-être l'auteur de sa mort, à moins qu'il s'agît d'une catastrophe. Il explique pareillement la mort de quelques personnages qui furent les victimes de vengeances particulières, tandis que d'autres furent tués par ceux-là même qu'ils s'apprêtaient à assassiner.

(1) Naturellement, l'auteur jésuite, que je citerai souvent plus loin, dit que Peyronel agit sur l'ordre de Janavel.

(2) J'ai publié cet acte intégralement dans mes *Synodes vaudois*, au *Bulletin*, N° 26, p. 76.

Il y eut, à cette époque, aux Vallées, plusieurs morts violentes, tant de Vaudois que de catholiques. A propos d'un seul de ces derniers, le prieur de Luserne ajoute dans ses registres: *occisus ab hereticis*, sans dire dans quelles circonstances.

Le Grand Barbe attribue ces assassinats à des actes de vengeance commis, soit par Janavel, soit par ses acolytes.

Les plaignants, retirés à Turin, recoururent au Gouvernement pour qu'il intervînt dans la répartition des collectes. C'est ce que la Propagande désirait. Le duc répondit à leur requête par le décret du 10 octobre 1660 (1), qui chargeait les Seigneurs de Luserne de faire justice sur ce point. La chose traîna jusqu'en 1662 et ne fut peut-être entièrement ensevelie que par la nouvelle guerre de religion, en 1663.

Celle-ci fut provoquée par la garnison du Fort de la Tour. Les violences de tout genre de ces soldats furent si nombreuses et si graves que, dès le mois de décembre 1656, une longue liste en fut présentée à la Cour, grossie encore par plusieurs exemples d'assassinats commis sur des Vaudois de passage dans les bourgs de la plaine. Si bien que, pendant l'hiver de 1657, l'alarme se répandit dans les Vallées et des familles entières passèrent le Cluson pour se retirer sur terre de France, tout comme en 1655.

On n'obtint en réponse que de belles promesses. Et lorsque, par la paix des Pyrénées, la Cour eut les mains plus libres, les violences légales et extra-légales s'aggravèrent encore. Aussi n'est-il pas étonnant que Janavel ait tâché de substituer sa justice à celle du pouvoir exécutif, qui s'était fait l'auteur et le complice de toute injustice. De là l'édit du 25 janvier 1661:

« Informati noi che nella Valle di Lucerna, e particolarmente nelli luoghi della Torre e San Giovanni, sono pubblicamente tollerati e ricettati li Banditi cattalogati e facinorosi della medesima Valle, con altri stranieri, che colà si vanno reffuggiare contro la mente e forma degl'Ordini nostri generali, et in sprezzo evidentissimo della giustitia, vengono etianadio sostenuti da' particolari de' medesimi luoghi, quali con detti banditi e facinorosi pubblicamente conversano e praticano con tutta libertà, e se ne servono per timoreggiare et opprimere li poveri in detta Valle, affinchè non ardischino raccorrere a noi, o a' nostri Magistrati, e Ministri, per riclamare dalli aggravij e mali trattamenti, che continuamente ricevono. Volendo per tanto rimediare a simili inconvenienti, e che in ogni maniera siano castigati li detti banditi e facinorosi, come

(1) Raccolta degli Editti... 1678, p. 107.

anche quelli che hanno praticato, praticano e praticaranno all'avvenire. Per le presenti, di nostra certa scienza, piena possanza et autorità assoluta, partecipato il parere del nostro Consiglio, confirmando li antecedenti Ordini nostri circa questo fatto publicati, e specialmente quello dell'ultimo Dicembre 1658 (1), mandiamo et espressamente commandiamo alle Communità, luoghi et huomini della suddetta Valle di Luserna, massime a quelli della Torre e San Giovanni, di non più ricettare li sudetti banditi famosi et altri facinorosi, che vanno in squadriglia armati e particolarmente li Giosuè Gianavello, Esaia Fina, Filippo Costaforte, Giovanni Grasso, Bartolomeo Bellino, Giovanni e Marco fratelli Vachieri o sia Imberti, anzi di dover dare campana e martello subito che detti facinorosi o alcuno d'essi compariranno, per captivarli e presentarli alla giustitia vivi o morti, sotto pena di scudi tre mila d'oro per caduna Communità, al fisco nostro applicanda, oltre le già portate da gl'Ordini nostri generali. In oltre, per maggiormente stimolare ogn'uno all'osservanza degl'Ordini nostri, al zelo della giustitia et al beneficio del publico, promettiamo in fede e parola di Principe a chiunque presenterà alla giustitia li sovranominati, o alcuno d'essi, la somma di ducatonì trecento, quali se li faranno subito sborsare in contanti, oltre le nomine, de' quali gioiranno pienamente, incaricando particolarmente, et espressamente commandando alli Sindaci, Consiglieri et Agenti di caduna Communità di dover eseguire il presente nostr'Ordine, et alli popoli di dar man forte alla giustitia, sotto le pene sovrespresse, all'esecutione de' quali si procederà irremissibilmente, subito che si sarà contravenuto, e da esse pene s'intenderanno esclusi li pupilli, orfani, donne, et inhabili al porto d'armi. Dichiarando l'esecutione di queste da farsi per voce di grida, et affissione di copia a' luoghi soliti valer. Che tal'è nostra mente. Dato in Torino li 25 di Genaro 1661 (2).

« CARLO EMANUEL ».

Sous le prétexte de chercher les incriminés, les soldats pénétraient dans les maisons, y commettant toute sorte d'excès, ou bien ils tiraient à bout portant sur des paysans inoffensifs, s'excusant ensuite en disant qu'ils les avaient pris pour des bannis.

Le 15 septembre, un nouvel édit vint défendre aux Vaudois toute habitation et commerce hors des Vallées, sauf les jours de foire. Et même alors ils devaient, à leur arrivée, se consigner à l'Inquisiteur ou, en son absence, à l'autorité ecclésiastique.

Pendant ce temps, s'achevait le procès pour la cessation de tout

(1) *Raccolta degli Editti...*, p. 106. Cet édit ordonnait la capture de Fina et de tous ceux qui le hantaient, sans en nommer aucun. C'était à propos de la libération de Costaforte.

(2) *Ibid.*, p. 108.

acte religieux à Saint Jean, et pour la condamnation du Modérateur Léger. Dans la dernière citation, du 7 décembre 1661, lui intimant de se présenter à Turin pour se justifier de mainte accusation telle que celle d'être l'auteur et la cause de l'alarme de 1657, impudemment fausse, on lui impute d'avoir donné à Janavel l'ordre de saccager la maison Félician à Lusernette, ainsi que celui de libérer Costafort et celui d'assassiner deux hommes de Bagnol. S'étant présentés aux Fusines du Villar sous prétexte de vouloir acheter du fer, ils avaient été mis à mort comme fortement soupçonnés d'avoir voulu tuer Janavel, pour en avoir la taille. Un d'eux est peut-être le *Johannes Falcus de Bagnolio occisus ab hereticis*, qui fut enseveli à Luserne le 23 août 1659. Léger est encore accusé de connivence avec Janavel pour avoir ordonné avec menaces que personne dans les Vallées ne portât les armes sans leur consentement.

Cependant, Léger était en voyage auprès des Puissances Protestantes. Le synode, tenu à S. Germain le 7 février 1662, excommunia Bertram et son principal acolyte et rédigea une attestation très favorable à Léger. Par contre, le 17, était prononcée à Turin une sentence de mort ignominieuse contre lui, comme convaincu de crimes nombreux et atroces ! Et dès le 12 le comte de S. Georges était arrivé à Luserne pour appuyer l'exécution du décret, avec des soldats de cavalerie et de la garde ducale à pied (1). Le 17, guidés par le commissaire Perrachino, ils ne se contentèrent pas de ruiner les propriétés de Léger ; ils firent de même au quartier des Vignes, non seulement aux maisons de Janavel, mais à celles de ses parents et voisins, sous prétexte qu'il s'y retirait. Une première fois, leur apparition fut saluée de nombreuses mousquetades, qui leur coûta deux morts. En effet, le prieur de Luserne consigne la sépulture d'un certain Jérôme, de Saluces, mort le 17 février *in conflictu contra hereticos*. Dom Guillaume Dorcan, capitaine de la garnison, y reçut une blessure mortelle, et fut enseveli le lendemain. Revenus une autre fois en plus grand nombre, ils purent, sinon détruire les maisons, au moins les incendier.

C'est depuis lors que Janavel et ses compagnons établirent leur retraite dans les bois qui revêtent les deux versants du sauvage *Bric des Bandi*, et qui lui appartenaient en partie. Sur le penchant occidental, dépendant de la Commune de Rora, à gauche de la Combe de l'Euidou, on montre une roche, qui s'allonge obliquement sans se relever, mais dont la paroi inférieure surplombe, de manière à

(1) Alloggiamenti fatti dalla Comunità di Luserna vecchia alli soldati di cavalaria e guardia a piedi di S. A. R., 12 febbraio 1662, col conte di S. Giorgio. Archivi Munic. Luserna, vol. 67, N° 477.



« Bric des Bandi » et hauteurs de Rora.

ménager un abri suffisant pour plus d'une famille. C'est la *Barma di Bandi*. On y voit encore de longs murs de soutènement laissant, vers le milieu, un passage avec seuil en pierre. Dans la roche même, des entailles semblent avoir été ménagées pour appuyer les poutres de la toiture. Là, masqués par un épais rideau de verdure, les bannis étaient relativement en sûreté, pendant que des sentinelles veillaient sur le Bric et sur la haute Rocca Bèra.

A quelques mètres en amont du rocher, s'ouvre l'étroit orifice du *Pèrtus di Bandi*, dissimulé dans un repli du terrain boisé, mais pénétrant profondément dans les entrailles de la montagne. C'est de là que, suivant la tradition, Janavel extrayait la pierre à feu nécessaire aux fusils.

Sur la droite du ravin, dans une paroi de rochers, coule, d'un creux circulaire dans la roche, la petite fontaine du *Boutalin*, à laquelle ils étanchaient leur soif. Un peu au-dessus, dans la même roche, un petit rebord porte le nom de *Crotta*. C'est là qu'était placée la cuve où ils apportaient le raisin de leurs vignes, qu'ils étaient obligés de vendanger en cachette.

Au reste, la vallée entière semble avoir été le témoin des exploits de Janavel. Ainsi, on le montre, debout sur la roche de Castelus, tirant de sa longue couleuvrine sur la place du Villar, sans manquer son coup.

La rapidité avec laquelle, lorsqu'on croyait le saisir, il disparaissait pour reparaitre bientôt à de grandes distances, lui a fait attribuer la construction de conduits souterrains d'une longueur hyperbolique. Effectivement, l'on peut encore voir aujourd'hui dans sa maison (et c'est la curiosité principale qu'on y trouve) un conduit partant de la cave, au fond duquel on lit, gravées sur la roche, les lettres W G G 1660, c'est à dire *Viva Giosuè Gianavello*. La roche de la montagne l'empêchant de poursuivre dans la même direction, le conduit continue à gauche, le long du mur même de la maison. Mais il ne va pas loin, à moins qu'il n'ait été comblé par un éboulement. Il est probable que Janavel ne put achever ce travail, destiné, peut-être, à trouver une fontaine, peut-être aussi à lui ménager une fuite, dans un cas de surprise. Quoiqu'il en soit, la légende s'en est emparée et trouve l'autre extrémité du souterrain en maint endroit, tel que le versant nord du Coulet de Rabi, voire même le plateau de Pian Pra !

En tous les cas, l'incendie de sa maison lui enleva toute possibilité de se servir de cette cachette, en même temps qu'elle l'irrita toujours plus.

Le *Grand Barbe* poursuit son énumération de crimes, accusant Janavel d'avoir envoyé douze des siens pour aider les habitants de Freyssinière à se débarrasser de leur seigneur qui les opprimait.

L'accusation suivante, qui porte le N° 11, est confirmée dans tous ses détails par la tradition locale.

Fort de son innocence, se considérant comme le champion des libertés des Vaudois, foulées aux pieds par un gouvernement et un clergé ligués pour les perdre, Janavel fréquentait le culte public, tantôt à Rora, tantôt à Bobi, au Villar ou à la Tour. Dans cette paroisse, il avait souvent lieu, alors, au temple des Bouisses, réduit, au siècle passé, en une école. Le Seigneur de Coudré, gouverneur du Fort, crut pouvoir en profiter pour se saisir, par un coup de maître, de Janavel et de plusieurs des autres bannis.

Il fallait pour cela corrompre quelque Vaudois, qui voulût se faire espion. Derrière le temple habitait un armurier, que son métier mettait en relations constantes avec les soldats du Fort. On l'amena peut-être à croire que Janavel et les bannis étaient le grand obstacle à la pacification des Vallées; on eut recours, à la fois, aux promesses et aux menaces. Bref, il demeura entendu qu'il étendrait un linge blanc sur son toit, quand il aurait vu les bannis intervenir au culte. Janavel fut-il mis en éveil par un premier danger couru, ou bien un voisin lui souffla-t-il un mot? Quoiqu'il en soit, le matin du dimanche 7 mai 1662, il s'achemina vers le temple avec une trentaine de ses hommes. Aussitôt l'armurier de monter sur son toit; mais, pendant qu'il plaçait le signal établi avec le Fort, Janavel, qui s'était posté dans la vigne voisine, lui tira un coup de fusil, qui le fit rouler en bas du toit, jusque dans sa cour (1). Il laissait sa femme et cinq enfants. Les bannis enfoncèrent la porte de la maison à l'aide d'une poutre et, ayant constaté la mort du père, ils cherchèrent en vain son complice, le fils aîné, âgé de 22 ans; caché dans la paille, il réussit ensuite à s'échapper au couvent des capucins, ce qui montre l'accord secret établi avec ce traître. Après avoir inspecté toute la maison, ils partirent sans faire d'autre mal et se rendirent à Bobi.

Le *Grand Barbe*, publié en 1666, ne parle d'aucun butin enlevé à cette occasion. Ce détail est ajouté dans l'*Histoire véritable des Vaudois*, manuscrit de la Bibliothèque Royale, dû à la plume d'un jésuite, habitué à pratiquer le principe: *Calomniez, il en restera toujours quelque chose* (2). C'est ce même écrivain qui, tâchant de nier les massacres

(1) Ce toit vient d'être refait, il y a deux ans, en rehaussant quelque peu la maison.

(2) Le *Grand Barbe* ne parle pas de saccagement. Le Manuscrit du jésuite, postérieur, brode à son aise et raconte que Janavel emporta l'argent et les papiers du défunt avec les meubles de la maison et les outils de la boutique d'armurier, ne laissant au mort, à la mère et aux enfants que la chemise!

Il est vrai que, dans l'inventaire fait en novembre 1666, ne figure aucun outil ni ustensile d'armurier; mais ils avaient probablement été pris par le fils aîné, qui s'était déjà mis à son

de 1655, invente les arguments que Pius Melia a répandus plus tard en Angleterre. Au reste, la presque complète identité de faits et de style de ce manuscrit avec le *Grand Barbe* semble prouver que le jésuite fut tout au moins l'inspirateur de ce dernier, et que Bertram ne fut qu'un vil instrument dans cette trame.

Malgré la vigilance du gouverneur, Janavel bravait hardiment les soldats, postant ses hommes tout près du Fort, franchissant le pont de l'Angrogne et passant plusieurs fois devant la maison de la munition, placée tout près de l'église de la Tour, paraissant avec les siens à Luserne en plein marché ou foire.

De nouvelles mesures, prises d'entente entre les gouvernements piémontais et français, limitaient la libre circulation des Vaudois à Pignerol, pendant que l'avocat Bastie, de Luserne, fils d'un apostat, les trompait indignement au sujet des privilèges de l'église de S. Jean. Une nouvelle intervention des Cantons Protestants ne réussit qu'à obtenir la libération de quelques détenus. En vain les Vallées demandèrent-elles la grâce des bannis, dans un mémoire, présenté au duc; ce dernier répondit, le 17 février 1663, « *esser non meno servizio suo, che della giustitia, del Publico, e delle stesze Valli, che i facinorosi siano castigati conforme alli loro demeriti* ».

Et, pour mieux montrer ses sentiments à leur égard, le gouverneur du Fort, de Coudré, étant mort (1), il nomma à sa place Jean Barthélemi Malingri, des seigneurs de Bagnol, un des plus féroces massacreurs de 1655 et le digne neveu du capitaine Mario. Ce bandit, dont Bagnol exècre encore la mémoire, obtint la grâce pour les bannis du reste des Etats de Savoie, à condition qu'ils le serviraient à la Tour (2).

Le nouveau gouverneur se vantait de suffire à lui seul à exterminer tous les Vaudois. Voulant signaler son zèle, il rompit le calme relatif, qui semblait s'établir aux Vallées et, c'est le *Grand Barbe* qui l'affirme, donna, « *par une action peu judicieuse* », le prétexte à une nouvelle série d'hostilités. Il commanda à ses gens de tuer tous ceux qui s'enfuiraient devant eux, parce que, disait-il, s'ils fuyaient, c'est signe qu'ils sont criminels. Le 26 mars, sous ombre d'arrêter des bannis, il envoya vers S. Marguerite des soldats, lesquels, voyant deux jeunes gens qui hâtaient le pas, les poursuivirent longuement, et en blessèrent enfin

ménage depuis quelque temps. Le frère cadet n'avait que huit ans. En dépit de ce partage, l'inventaire mentionne encore des meubles, des chaudrons en cuivre et d'autres objets pour la valeur de 1230 livres, ce qui contredit aussi le récit du pillage.

(1) Pendant la très-courte vacance, le Fort fut commandé par Marquet, lieutenant de Coudré, duquel les Vaudois n'eurent pas à se plaindre.

(2) Ce fait est reconnu par le récit du jésuite, qui le trouve tout naturel et normal.

un, Etienne Chabriol, si gravement qu'il mourut dans le Fort, à peine ils l'y eurent apporté. Connaissant l'humeur de Bagnol, chacun vit dans ce fait la reprise d'une ère de violences contre les religionnaires et, sachant que les soldats étaient assurés de l'impunité de la part des autorités militaires et judiciaires, chacun s'attendait aussi à voir Janavel reprendre le rôle de vengeur des faibles et des opprimés. La sûreté publique cessa aussitôt, la vie civile fut suspendue. On en a un indice curieux dans les registres du bureau d'insinuation de Luserne, qui s'arrête net le 21 avril, pour ne reprendre que le 31 décembre. Cependant Janavel ne recourut pas tout de suite à des représailles. Il grossit sa troupe de ceux que les nouveaux pouvoirs de Bagnol alarmait justement et se constitua un état major, ou un conseil de guerre, ainsi que l'appelle le *Grand Barbe*. Il nomma commissaire général et secrétaire Pierre Masse, provençal, qui bâtit des moulins et des fours au Pradutour et qui fit bastionner les lieux les plus faibles, tout en enrôlant des soldats dans toutes les Vallées. C'est ainsi qu'il fortifia Cio' de Mai à S. Jean, Coutaroun à Angrogne, les deux rives du Rusillard aux Barricades, entre S. Germain et Pramol, et maint autre emplacement, tout aussi bien choisi. Comme en 1655, Janavel eut pour lieutenant Etienne Revel. Le *Grand Barbe* énumère les autres gradés; mais ce n'est pas le cas de les insérer ici. Je rappelle seulement Jean Muston, mari de la fille aînée de Janavel; le Grand Barbe lui assigne la charge de *prévôt*. Bagnol avait placé à Luserne le capitaine Paul de Berges avec 300 partisans, qui ravageaient S. Jean, les Vignes et Rora, pendant que la garnison du Fort en faisait autant à la Tour, même chez les familles les plus inoffensives.

Janavel décida d'entrer en campagne en coupant les ponts du Pélis, par lesquels les deux chefs ennemis pouvaient s'entr'aider. C'est ce qu'il exécuta dans la nuit du 8 au 9 mai, avec sa troupe de 80 à 100 hommes; après quoi il attaqua Bubiane, mais sans pouvoir y pénétrer. Le surlendemain, depuis la colline de la Tour, il lança même quelques coups de couleuvrine sur le Fort, mais, paraît-il, sans aucun résultat. Nouvelle attaque le 12. Les Vaudois des communes menacées se retirèrent, cette fois encore, en Val Pérouse, et les troupes saccagèrent les maisons abandonnées. Bagnol détruisit même la maison communale de la Tour. D'autre part, ses soldats arrêtaient, hommes, femmes et enfants, ceux qu'ils trouvaient dans leurs biens. Néanmoins, le 19 mai, Bagnol fit paraître un ordre, au nom du duc, portant qu'ils eussent à rentrer dans leurs maisons dans trois jours et à aller se consigner dans le Fort, sans exception d'âge, de sexe, ni de condition.

Les autorités de la vallée, réunies à Angrogne, le 22, demandèrent à l'intendant général de justice Perrachino de révoquer un ordre, qui ne leur laissait d'autre alternative que d'aller se jeter dans la gueule du loup, ou de désobéir, ce qui serait représenté au duc comme une rébellion. Ce magistrat répondit le 24 que le duc et ses ministres, bien loin de révoquer cet ordre, ne feraient que le confirmer toujours plus, pour mettre leur obéissance à l'épreuve.

Quelques-uns se décidèrent alors à rentrer dans leurs maisons; mais mal leur en prit. Ils n'y étaient pas depuis 24 heures que les soldats survinrent, tuèrent l'un, blessèrent l'autre, entraînèrent femmes et filles au Fort, les laissant dans les prisons sans nourriture, sauf ce que leur jetaient quelques soldats français, moins dévoués à Bagnol. La garnison de Luserne ne faisait pas mieux. Le 25 mai, le capitaine Paul de Berges, joignant aux bandits, qu'il tenait avec lui à Luserne, les milices de Briquéras, Bagnol et Barge, attaqua les Vaudois près du temple de S. Jean, aux Malanots (1), et les obligea d'abord à reculer jusque près des confins d'Angrogne. Mais là, ayant fait tête, les défenseurs poursuivirent si vivement ces bandes de pillards qu'ils réussirent à les repousser entièrement avec de graves pertes, sans perdre eux-mêmes qu'un seul homme.

Les registres du prieur de Luserne mentionnent, à cette date, un Allemand, *hodie mane occisus ab hereticis*.

Le *Grand Barbe* même ne trouve aucun excès à reprocher à Janavel à cette époque, tandis que Bagnol multipliait les siens.

Les autorités des trois vallées recoururent alors au duc, par acte du 26 mai. Ce dernier répondit, le 31, qu'il punirait les délits, qui seraient prouvés juridiquement (ce qui n'était guère possible aux Vaudois sous la férule de Bagnol); mais que, en cas contraire, les signataires de la supplique seraient eux-mêmes grièvement châtiés. A son tour, il les accusait de meurtres et d'emprisonnements, par leur complicité avec les bannis.

Les propriétés des Vaudois (2) continuant à être dévalisées, les vins répandus, les vers à soie jetés à la voirie, Janavel décida enfin de recourir à des représailles. Le matin du 12 juin, il attaqua Luserne et pillà l'église des Recollets dont il enleva les cloches; mais il s'acharna surtout contre les propriétés des comtes: palais et moulins. Le prieur

(1) Aujourd'hui les Malans.

(2) Une déposition des catholiques de la Tour, conservée aux Archives d'Etat, prouve que Bagnol et ses sicaires ne respectaient pas plus les uns que les autres.

mentionne un seul mort, *occisus ab hereticis*, et un blessé, qui mourut trois jours après.

Il rompit encore le moulin des Airals et saccagea la *cassine* de S. Georges (1). Il se dirigea ensuite vers Briqueras, mais fut repoussé (2). Voici comment cette attaque est racontée dans les Annales du Couvent des Servites, rapportés par le diligent Garola (3). Il place le fait au 11 juin et ajoute que, sans l'arrivée de M.r de Marolles avec son régiment, la ville tout entière aurait passé par le feu. Son récit montre la modération de Janavel à l'égard des personnes.

« L'11 giugno 1663 Gianavello e compagni saccheggiarono il convento allo spuntar dell'aurora e fecero prigionieri i Padri con alcuni cattolizzati che eransi là rifugiti... ed eran detti Banditi in si gran numero che riempirono il Cortevicio del Convento, scbben grande, con la strada ivi attorno. Intanto condussero i Padri da Giosuè Gianavello, e da quello furon poi rilasciati cogli altri Prigionieri, e i Padri tornarono al Convento, ma prima d'essere rilasciati i cattolizzati furon condotti alla cima del Monte delli Banditi; tutti poi finalmente furon fatti rilasciare d'ordine del Gianavello; mentre li conducevano alla porta di S. Marco dove Gianavello si trovava con grosso seguito, fra tutti 500 o piu, ognuno armato d'archibugi, pistole, e la maggior parte anche di coltellazzi, di più luoghi delle Valli ed anche dei stranieri. Questi, dopo aver saccheggiata Luserna, ritiraronsi sul Monte de Banditi o Triboletto, dove posarono il bottino in un campo e vi era la campana di Lusernetta, le due de' Padri di San Francesco di Luserna, due campanelli d'essa chiesa, l'orologio de medesimi Padri, due veste di tuniche de Padri, un calice a cui bevettero, e quantità di robe, lingierie, ferramenta, rami, cerchi di ferro, ferri da molini, lampade, pattene di calice, ecc.

Le 17 juin, on se battit tout le jour à S. Jean, avec l'avantage des nôtres. Une partie des troupes ayant plié vers la Tour, elles y furent battues par ceux de Villar et Bobi, qui se trouvaient là par hasard.

Le duc envoya alors d'autres troupes dans la vallée et, par décret du 25 juin, confirma l'ordre de Bagnol offrant de pardonner tous les excès commis si dans 15 jours on lui portait des listes prouvant le retour de tous ceux qui avaient fui et si les milices vaudoises se trouvaient au Chabas, prêtes à marcher avec ses troupes à la recherche des bannis.

(1) Bulletin, N° 17, p. 61, dans RIVOIRE: *Storia dei Signori di Luserna*.

(2) A cette occasion, d'après le récit du jésuite, il aurait perdu quelques hommes, parmi lesquels un de ses frères, sans doute Joseph.

(3) Mss. du Prieuré de Luserne.

C'eût été rouvrir les Vallées aux massacreurs de 1655 et se joindre à eux contre les héros auxquels les Vaudois devaient d'avoir reconquis le pays de leurs pères !

Cet ordre, qui se présente comme porteur de clémence et de grâce, se termine par les noms de 44 bannis, tous condamnés à la confiscation ; en outre 34 d'entre eux à mort, 6 aux galères à vie, 4 à 10 ans de galères. La première place est donnée à Léger : *bando, confisca e morte*, la deuxième à Fina, quoiqu'on le supposât mort à l'attaque du Fort. Vient ensuite *Giosuè Gianauello delle Vigne, bando, confisca, tenaglie, morte e quarti, con esposizione della Testa in luogo eminente*. C'est à dire que, avant de lui donner le coup de grâce, on devait le torturer dans tous ses membres avec des tenailles rougies au feu. Après sa mort, son corps devait être coupé en quatre quartiers, et ceux-ci, ainsi que sa tête, exposés sur des pieux dans des localités en vue.

Parmi les autres, je rappellerai seulement son beau-frère et son lieutenant, Joseph Garnier et Etienne Revel, aussi des Vignes, condamnés au *bando, confisca e morte*, de même que son gendre, Jean Muston, de S. Jean.

On est étonné de ne pas y voir figurer le frère de Janavel, Jacques.

Par contre, on y trouve *Paolo Gignoso del Villaro, bando, confisca e morte*. Tant de clémence (!) cachait un piège. Le souverain était toujours le même qu'en 1655, Charles-Emmanuel II, ou plutôt sa mère, l'impérieuse et astucieuse Christine de France qui, toujours aussi féroce quoique au bord du sépulcre, s'était facilement laissé persuader, comme plus tard son neveu Louis XIV, que le plus sûr moyen d'expier les scandales de sa vie, c'était l'extermination des hérétiques.

En effet, sans attendre le terme de 15 jours qu'elle-même avait fixé, Son Altesse continua à pousser de nouvelles troupes dans la vallée, jusqu'à ce que, le matin du 6 juillet, Bagnol et les marquis de Fleury et d'Angrogne se mirent à leur tête pour envelopper par surprise les Vaudois de S. Jean, accusés « *d'avoir continué à faire des prières particulières, où plus de 300 personnes avaient assisté, et continué à tenir les écoles* » (1).

Ceux de S. Jean, échappés par miracle à cette surprise, se retirèrent à Angrogne ; mais on vit bientôt que c'était là, vers ce cœur des Vallées, que convergeaient les troupes, parties de bon matin de quatre côtés : de S. Second, Briqueras, Luserne et la Tour.

(1) D'après le jésuite, l'occasion du conflit auraient été les blés de S. Jean que tant Janave que Fleury voulaient moissonner et retirer.

Devant cette perfidie, les Vaudois étaient venus grossir les rangs de leur vaillant capitaine, qui, n'ayant guère que 750 hommes, osa cependant en affronter 8000 et montra dans cette lutte les mêmes qualités stratégiques, qui en avaient fait le héros de la guerre de 1655.

Les deux premières bandes, composées d'infanterie et de cavalerie, se joignirent aux Pian de Prarustin. Par une poussée rapide et vigoureuse, elles auraient pu atteindre la Sea, croupe douce et facile, et attaquer la Vachère; mais elles se laissèrent arrêter par 60 hommes, auxquels Janavel avait donné ordre de défendre à tout prix la Porte d'Angrogne, et se retranchèrent sur les Pian mêmes, dans un camp, que leurs *guastadours* avaient munis d'une gazonnade à hauteur d'homme.

Les autres, aux ordres de Bagnol, montant par la *costière* de S. Jean et par le Chabas, forcèrent le reste des Vaudois, avec Janavel à leur tête, à reculer, en combattant, jusqu'à Rocciamanéoud. Mais sur ce plateau, signalé par des combats glorieux à toutes les époques de leur histoire, ils tinrent ferme, en se masquant derrière des masures et des rochers, et causèrent de graves pertes aux soldats. Ceux-ci, las de combattre après une aussi rude montée, quand déjà plus de 200 des leurs avaient mordu la poussière, sans que l'armée des deux marquis vînt à leur secours, commencèrent à perdre courage et à se débander. Ils eurent d'autres pertes dans cette fuite, étant vivement poursuivis par les Vaudois jusqu'au point où la pente douce de la colline permit à la cavalerie de menacer le flanc des poursuivants. D'après le jésuite, le major du fort y reçut une blessure grave, qui le porta au tombeau, peu de temps après. Il admet que les Vaudois n'eurent que peu ou point de morts ni de blessés.

Ayant rendu grâce à Dieu, Janavel laissa une bonne garde de ce côté et accourut au secours des 60 qui, descendus de la Porte, essayaient en vain, vu leur petit nombre, d'emporter le camp des Pian. En les voyant arriver, deux Vaudois de Pramol enlevèrent les sentinelles et sautèrent par-dessus les remparts en criant: *Avance, victoire*. Les autres attaquèrent en même temps de différents côtés avec tant de rapidité et de vigueur que les généraux n'eurent pas le temps de se reconnaître, et ces 4000 hommes se jetèrent à corps perdu en bas de cette colline boisée, où ils subirent de graves pertes, la cavalerie leur étant inutile, et même nuisible. Poursuivi jusque près de Briquéras, le marquis de Fleury, apprenant la mort de 300 des siens, déclara qu'il n'attaquerait plus les Barbets à moins d'avoir 10.000 hommes sous ses ordres.

Nous avons beaucoup moins de détails sur cette campagne que

sur celle de 1655. Morland clot son livre en 1658; L'éger était absent et, dans son récit, publié en 1669, il se borne à résumer les informations incomplètes qu'il avait reçues par lettres. C'est ainsi qu'il parle de *plusieurs autres rudes escarmouches* (1), dont nous n'avons qu'un faible écho dans les registres d'inhumations du prieur de Luserne. Outre celles du 11 et 19 juillet, se rapportant à des blessés du 6, nous trouvons un volontaire du régiment du marquis de Fleury, *occisus ab hereticis* le 22; deux frères Ellena, des Vignes, qui eurent le même sort le 24, un autre le 28, un autre le 31. Nous ignorons quelle part eut Janavel dans ces rencontres, mais elle fut sans doute grande. D'après le jésuite, il avait divisé ses forces en trois corps, l'un défendant Angrogne, un autre agissant aux Vallées de Pérouse et S. Martin, le troisième, vrai camp volant, fondant ici et là à l'improviste.

Au milieu de ces troubles, on comprend les expressions par lesquelles s'ouvre une lettre officielle, écrite à L'éger par l'assemblée qui se tint à Pinache le 13 juillet: « *Ces quelques lignes écrites à la hâte pendant une assemblée tenue au bruit des mousquets et dans une très grande angoisse...* ».

Le 3 août, quelques pasteurs et laïques s'abouchèrent, à S. Germain, avec un capitaine français, venu de Pignerol pour offrir la paix officieusement au nom du duc, à condition: 1° de mettre bas les armes, 2° de ne plus faire de requêtes au sujet de la religion, 3° de ne plus traiter au nom du corps des Vallées, mais séparément, par communes. Le 6 était fixé comme date extrême pour accepter ou refuser.

Le modérateur, Ripert, s'empressa de rentrer chez lui, aux Malans de S. Jean, et de là de convoquer ses collègues chez lui pour le 5. Mais ces offres de paix n'étaient qu'une fourbe pour éluder leur vigilance, et peut-être pour les surprendre réunis en colloque, comme cela s'était vu aux Bonnets, en 1560.

En effet, pendant l'entrevue de S. Germain, une bande de pillards assaillit Prarustin et saccagea le quartier des Cardonats, y tuant un homme et une femme, quoique les Vaudois de cette commune eussent versé une forte somme pour s'épargner les dommages de la guerre.

Le lendemain, ils envahirent la Tour avec de grandes forces. Depuis leur défaite du 6 juillet, Bagnol, Fleury et le marquis d'Angrogne avaient enrôlé de nouveaux soldats et s'étaient adjoint toutes les milices du Piémont. La guerre avait assumé une telle importance

(1) Vol. II, p. 301

pour le duc de Savoie qu'elle l'empêcha pour lors d'envoyer des secours à Venise pour la guerre de Candie.

Les Vaudois, à leur tour, avaient recouru à leurs frères du Dauphiné, et leur ex-pasteur, Pierre Gros, établi à la Mure, avait réussi à décider plusieurs bons officiers huguenots à passer les Alpes.

Supposant probablement que le colloque aurait lieu aux Bouïsses, comme en 1655, les généraux ducaux placèrent dans la nuit quelques embuscades, sans doute pour se saisir de ceux qui y interviendraient. Mais ils s'étaient trompés de jour. Ils surprirent cependant quatre hommes de la Tour, qu'ils tuèrent. A l'aube du 4, (1) ils attaquèrent les Bouïsses. Mais, l'alarme ayant été donnée dans toute la vallée, les défenseurs accoururent en nombre et occupèrent la maison en amont du pont, réussissant à chasser les troupes sur la gauche du Billon. Ne pouvant se tenir sur la place du Girp, battue par le tir des Vaudois, l'ennemi se retrancha dans les premières maisons de S. Marguerite, attenantes au pont, et où s'était établi depuis peu d'années Jean Jalla, venu de Riclaret. On se battit rudement jusqu'à deux heures après-midi, alors que les Vaudois réussirent à les dénicher de leur retraite et les repousser jusqu'à la Tour « *con perdita di gran numero dell'enemico, come lo sappiamo per il sparggiamento di sangue in gran quantità che s'è ritrovato a Santa Margherita* ». Ainsi s'exprime une lettre, écrite du Villar le 6, qui poursuit en disant que, outre les quatre hommes tués le matin, les Vaudois eurent encore un mort « *e diversi altri feriti, e qualcheduni pericolosi di morte. Non vi erano ancora restati de morti nè feriti de nostrî si grande numero come detto giorno* ». L'ennemi, en se retirant, brûla S. Marguerite, qui comptait une vingtaine de maisons.

Mais les choses allaient s'aggraver encore. En dépit de cette attaque faite au cours des pourparlers, les Vaudois se réunirent le lendemain, 5, à S. Jean, et y formulèrent une réponse au duc, déclarant que les conditions étaient tout à fait inacceptables.

C'est à la suite de ce refus que Charles-Emmanuel émana le décret du 10 août, dans lequel, après avoir confirmé celui du 25 juin et longuement rappelé sa clémence paternelle (!), mais sans mentionner son offre du 3, ni la réponse du 5, il conclut que, les habitants des Vallées s'étant rendus les complices des bannis, seraient partant tous condamnés aux mêmes peines, c'est à dire, à la mort et à la confiscation de tous leurs biens, à moins qu'ils ne se consignent dans 15 jours et ne se déclarassent prêts à obéir à tous ses édits.

(1) LÉGER, trompé par une lettre privée, que j'ai publiée au *Bulletin*, N° 27, p. 33, place ce combat au 11. La vraie date est établie par une lettre du Consistoire du Villar.

Étaient exceptés les enfants au-dessous de l'âge de puberté, les femmes, et les vieillards ayant dépassé les soixante-dix ans.

Afin de rompre l'union vaudoise, le duc exemptait aussi du châtiement les hommes de Prarustin et Rocheplate, à condition qu'ils laissassent le passage libre aux troupes qui marcheraient contre Angrogne ou S. Germain, et ceux du Villar et de Bobi s'ils maintenaient libres les communications entre la Tour et le fort de Mirabouc.

Ce dernier était si bien bloqué et le Pra et le Col de la Croix si fortement gardés par les Vaudois, que le duc dut demander au roi de France de faire venir les munitions de Ristolas, par le Col de l'Agnel. La concession est du 10 août.

La guerre allait donc continuer, et plus acharnée que jamais.

On eut d'abord recours à un stratagème, en faisant courir le bruit que Bubiane avait refusé de recevoir une garnison, se vantant de ne pas craindre Janavel. Ce dernier s'y laissa prendre et l'assaillit le matin du 10 août, du côté de Lusernette, pendant que le corps venu d'Angrogne attaquait du côté du Pélis. Ils comptaient douze à quinze cents hommes, c'est à dire presque toutes les forces des Vaudois. Mais il trouva le bourg rempli de soldats et dut s'enfuir au risque de sa vie.

S. Damian ayant occupé le pont entre Luserne et Lusernette, rendit difficile la retraite de Janavel, qui perdit dans l'action plusieurs hommes, parmi lesquels trois gentilhommes français. Un quatrième, ayant eu une jambe cassée, fut porté par Janavel sur son dos, un bon bout de route, puis par d'autres, mais enfin déposé et fait prisonnier (1).

Le *Grand Barbe* conclut le récit de cette journée en disant que les conséquences funestes pour les Vallées des actes de Janavel furent que « les troupes ont pris Prarustin, Rocheplate et S. Germain et réduit presque tout en cendres, comme aussi les Vignes, Rora, le Plan de S. Jean et la Tour ». Il s'attache à raconter des excès que Janavel aurait perpétrés contre des coreligionnaires, pour lui aliéner l'intérêt des bienfaiteurs étrangers, auxquels est dédiée cette diatribe. Avant de quitter ce réquisitoire en 22 chefs d'accusations, je citerai les paroles d'une lettre que le Modérateur et le Secrétaire de la Table adressaient, le 28 juillet 1662, à ces mêmes bienfaiteurs, parce qu'elles me paraissent

(1) C'est ce qu'il raconte lui-même dans sa déposition du 14 août, conservée aux Archives d'Etat, Provincia Pinerolo, mazzo 16°. C'était Paul de Blosset, seigneur des Essarts, de Clermont, en Dauphiné. « Gianavello mi pigliò sopra sua schena e mi portò alquanto, indi mi fe' portare visino alle montagne, ove sendo pressati dalli Paesani di Bagnolo e Bubiana mi lasciarono... ».

sont révéler l'origine et le vrai caractère de cet écrit, avant même qu'il fût achevé.

« Villeneuve et Vertu en sont venus aux mains dans leur logis à Turin, et le marchand de Pinerol qui les a separez r'apporte que c'est par ce que le Marquis de Pianesse, ayant commandé à Villeneuve de mettre encore par escrit quelque relation pour envoyer par le monde contre les Vallées, il y mettoit des choses si horriblement fausses que Vertu disoit qu'il croiroit estre damné à le déposer et signer comme tesmoin pour servir d'allumette pour faire un tel carnage que ses propres père et mère et parens, qui sont ès mesmes Vallées, y fussent enveloppés, ce que refusant de faire, il estoit jetté ès mauvaises grâces du Marquis de Pianesse » (1).

Nous pouvons compter parmi ces choses si horriblement fausses, forgées exprès pour faire paraître Janavel comme profanateur impie du jour du Seigneur et des SS. Sacrements, ce que le *Grand Barbe* l'accuse d'avoir fait le même dimanche que fut tué l'armurier espion. Arrivés au Villar, Janavel et les siens auraient pourchassé successivement deux hommes et tué un « sur le point qu'on devoit aller au Presche ». A Subiase ils en auraient tué un autre qu'ils trouvèrent « sortant de chez lui pour aller au Presche à Bobi ». A Robi même ils auraient continué cette recherche de leurs ennemis particuliers.

Or, quand on connaît les 5 km. de route, qu'ils devaient parcourir entre les Bouïsses et le Villar, et les 4 qui relient le Villar à Bobi, on se demande comment Janavel, acheminé pour participer au prêche à la Tour, a pu faire sa perquisition minutieuse dans la maison de l'armurier, arriver quand même au Villar au moment d'aller au prêche, y accomplir ses vengeances et se trouver encore à Subiase au moment où de ce hameau on se rendait au prêche à Bobi !

Un autre dimanche, comme il voulait prendre la S. Cène au Villar, le Consistoire, lui objectant ses vengeances, l'aurait fait prier par un ancien vénérable de se présenter du moins sans armes. A la suite de ce fait, il aurait saccagé la maison de l'ancien qui, après quelque temps d'exil, aurait apaisé Janavel avec de l'argent, et le pasteur l'aurait admis à la table sainte.

Il aurait encore voulu arquebuser deux gentilshommes français, au sortir du prêche, et aurait été à grand' peine détourné par quelques pasteurs de massacrer les plus considérables de la Tour. Il aurait emprisonné et mis aux fers plusieurs Vaudôis influents, etc., etc.

Au reste, le *Grand Barbe* se donne comme une protestation des

(1) Bulletin N° 27, p. 27.

Longueillistes, comme il appelle son propre parti, et ajoute que c'est la crainte qui leur fait garder l'anonyme.

Sans doute, les calomnies étaient trop évidentes pour être produites tout de suite. Aussi l'opuscule ne vit-il le jour qu'en 1666 et nous ne savons s'il fut répandu à l'étranger, d'autant plus qu'à cette époque Janavel était en exil et un esprit d'apaisement relatif régnait aux Vallées.

Mais revenons au 10 août 1663.

Pendant que Janavel se laissait attirer à Bubiane par la ruse de l'ennemi, Bagnol occupa à la sourdine les hauteurs de Rora, demeuré presque dégarni de défenseurs. Ceux-ci, après une première résistance, durent se retrancher dans le chef-lieu, où ils se défendirent courageusement, mais non sans perdre 23 des leurs. Plus nombreux encore furent les blessés et les prisonniers. Mais Bagnol et ses collègues eurent aussi des pertes sérieuses.

Peut-être est-ce la crainte d'un traitement semblable qui induisit le Villar et Bobi à laisser le passage libre, et même à fournir une escorte au convoi qui fut envoyé le 27 août pour ravitailler le fort de Mirabouc, déjà bien endommagé par les rochers que les Vaudois y roulaient du haut de la paroi de Buffafol.

Le 16 août Janavel était au Dublon où il allait, paraît-il, rencontrer des renforts dauphinois. C'est ce que nous apprend une déposition, qui ne manque pas de piquant :

« *Pietro Vagnone, di Pinerolo, depone che in Agosto andò per affari a Perosa; gionto al Dubione, era la festa (1) e si ballava con gran concorso di Popolo; vidi venir Giosoe Gianavello con 15 o 16 altri tutti cogli archibugi a fugile, pistole e coltellassi, e si fermarono passeggiando per le ruote e vi dormirono; Gianavello è un huomo di statura mediocre, più tosto grande che piccola, con capelli ricci, corti, e barba negri, assai ben compresso (2), e sentii che tutti lo nominavano Capitano Gianavello facendoli gran carezze; l'indomani tornarono da Perosa, gionti in una praderia al disotto della Perosa, vidimo una grossa Compagnia di soldati di Infanteria di 100 e più huomini tutti ben armati, che venivano dal Pragelato con un Capitano alla testa ben vestito, e ben a cavallo, che traversavano il Chisone e se n'andavano nell'inverso di Perosa verso Pramollo c S. Germano, gente forastiera, e due Paesani che venivano dalla Perosa ci dissero che andavano a servire li Barbetti » (3).*

(1) Fête de S. Roch, patron de l'église romaine du Dublon, célébrée le 16 août.

(2) C'est-à-dire di buona complessione.

(3) Archives d'Etat de Turin, Prov. Pinerolo, mazzo 17°.

Peu de jours après, Janavel surprit aux Vignes une embuscade, qu'il défit entièrement. C'est sans doute alors que fut tué un homme enseveli à Luserne le 31. D'ailleurs « *il ne se passait guère de jours* », dit Léger, « *que l'ennemi ne reçût quelque échec d'un côté ou d'autre* ». Les soldats, alarmés par les coups de main de Janavel, perdaient courage et désertaient, quoique le marquis de Fleury, malheureux dans toutes ses entreprises, eût été remplacé par le marquis de S. Damian. A ses promesses, de nouveaux combattants accoururent; mais lorsqu'ils connurent quel genre de guerre les attendait et qu'ils virent qu'on ne leur avait plus rien laissé à piller, ils se débandèrent à leur tour.

Les Vallées étaient en effet dans un triste état. Les régions inférieures, les plus fertiles, étant dévastées, on n'avait pas pu récolter de froment, mais seulement quelque peu de seigle et d'orge sur les hauteurs. Et l'avenir se montrait encore plus sombre, vu qu'on ne pouvait ni labourer, ni semer. Quant au vin, on craignait de devoir le perdre entièrement, puisque, si même il eût été possible de vendanger, on avait enlevé ou brûlé cuves et tonneaux. Les Vaudois avaient déjà perdu plus de 40 de leurs meilleurs combattants, et ce chiffre croissait de jour en jour (1). C'est ce que nous apprend une lettre du 31 août qui résume ainsi la situation: « *Ces pauvres gens sont dans une grande angoisse et, à moins que Dieu n'y pourvoie par un miracle, ils ne pourront pas résister longtemps* ».

Néanmoins, il n'y eut pas un seul renégat.

Le duc avait espéré pouvoir se valoir, comme en 1655, des troupes françaises du gouvernement de Pignerol; mais Louis XIV s'y opposa carrément. Il accepta cependant de s'intéresser à la pacification des troubles, pour contrebalancer l'influence de la Hollande et de la Suisse, qui se préparaient à une nouvelle intervention diplomatique. Mais les démarches de ces États furent lentes et la lutte sanglante continua, avec des pertes sensibles pour les troupes duciales.

Les inhumations de militaires à Luserne nous donnent l'écho d'une rencontre qui eut lieu le matin du 18 septembre. Le lendemain, un combat coûta la vie à un gentilhomme savoyard, de vingt ans, l'illustre Seigneur Charles Christophe Emmanuel d'Arsiù (*sic*). Un autre mourait le 26, peut-être de ses blessures; mais d'autres rencontres mortelles se répétèrent le 28 septembre, le 5 octobre (2), le 29, le 30,

(1) Il arriva à un total de soixante, indication fournie par les représentants du duc aux assemblées du mois de mai 1664.

(2) D'après le jésuite, le 7 octobre, S. Damian brûla et pilla Rora et ses hameaux.

le 6 novembre, le 15, le 3 décembre, le 12, sans compter les nombreux cas de morts subites que le registre consigne à cette époque.

Les Vaudois de Prarustin avaient promis de se tenir tranquilles, si leurs vignobles étaient respectés. Mais, dans une assemblée à Rocheplate, Janavel leur avait fait rétracter cette promesse. Le 21 novembre, le capucin de S. Second écrit qu'ils lui ont déclaré que, si on brûle une seule de leurs maisons, tout S. Second serait passé par le feu (1).

A la suite des instances réitérées des ambassadeurs suisses, le duc leur avait accordé, le 14 novembre, des passeports pour amener quelques députés des Vallées à Turin, afin de mieux éclaircir l'état des choses; mais cette démarche n'avait pas eu de succès, puisque S. A. persistait à considérer tous les Vaudois comme rebelles, pour avoir l'occasion d'extirper entièrement l'hérésie de ses Etats, sous un prétexte politique. Aussi fut-il décidé de « *cingere Luserna di mura e torri con mantenerci qualche presidio* ». C'est à cette même époque que fut bâti le *Touras de S. Michel*, sur les ruines du château de Luserne.

Bien que le nom de Janavel ne figure pas dans les données sommaires que nous avons sur ces derniers événements, il est certain qu'il fut l'âme de la résistance. En tous cas, il va remporter une dernière victoire, et hâter ainsi la fin de la guerre.

Le 15 décembre, les députés vaudois s'étant rendus à Turin pour traiter d'un accord, on leur promit solennellement qu'on ne ferait aucun acte d'hostilité pendant les Conférences. Cependant on ne voulut pas leur donner cette promesse par écrit. Au reste, on eut bientôt des preuves plus convaincantes de la mauvaise foi de la Cour, puisqu'on vit affluer aux Vallées de nombreuses troupes fraîches. Ce fut le 21 décembre que ces nouveaux croisés choisirent pour frapper le grand coup, en attaquant en même temps, dès le point du jour, la Tour, Angrogne, Rocheplate et S. Germain. Nous possédons l'ordre de marche, où l'on voit engagés dans cette action 5775 hommes, outre les chefs. Les défenseurs d'Angrogne réussirent à maintenir les postes du Chabas, de Rocciamanéoud et de la Porte, assaillis par le marquis de Parelle, qui devait occuper la Garsinera avec 1576 hommes et 50 chevaux, et purent même envoyer cent hommes au secours du Taillaré assailli par Bagnol, qui était monté par les Copiers avec 1118 hommes

(1) Dans une supplique, les habitants de Luserne se plaignent d'être foulés par les hérétiques et par les troupes. Archives communales de Luserne, vol. 7, fascic. 32. Une autre fois, ce sont les catholiques de la Tour qui dénoncent les violences de Bagnol.

nouveaux, joints probablement aux 150 de garnison du Fort de la Tour, aux 50 du Touras de S. Michel, et aux 140 placés à Luserne.

M.^r Cagnolo devait parcourir la plaine de S. Jean avec 100 chevaux pour accourir où il serait besoin. Malgré cet appareil formidable, les Vaudois purent refouler l'ennemi, depuis le Taillaré et depuis Angrogne, jusque dans le Fort et le bourg de la Tour. Ils n'eurent que six morts et comptèrent plus de 600 cadavres ennemis sur le terrain, sans parler de nombreux morts et blessés qui furent emportés. L'ennemi perdit entre autres quatre hauts officiers. L'un d'eux, le comte de S. Front, descendant d'un réformé qui avait apostasié au temps des guerres civiles de France (1), reçut une blessure très grave et mourut le surlendemain, à Pignerol, où on l'ensevelit dans l'église de S. Donat.

Cependant les Vaudois eurent le dessous au Val Pérouse parce que les gardes, chargés de veiller à la Collette de Rocheplate, dégarnirent leurs postes, pour aller chercher des vivres, persuadés que la trêve serait observée. S. Damian monta de S. Second à la tête de 1805 hommes, dont 700 grenadiers et 70 cavaliers, et le comte de Genola traversa l'Envers-Portes avec 786 hommes. Ces troupes purent se répandre à Rocheplate et à S. Germain, incendiant, torturant et massacrant hommes et femmes, tandis que d'autres périssaient dans les neiges des montagnes où ils s'enfuyaient. Cependant les Vaudois opposèrent une vive résistance, qui coûta de fortes pertes à l'ennemi, parmi lesquelles un de ses chefs, le comte de la Trinité.

La nouvelle de l'insuccès de cette dernière (2) tentative de massacre arriva à Turin comme la vieille duchesse mère Christine agonisait. La mort (27 décembre) de cette nouvelle Catherine de Médicis, qui avait continué à peser sur la volonté de son fils, habitué dès l'enfance à céder à ses ordres, facilita sans doute l'accord. D'ailleurs, le secrétaire de l'ambassade suisse revenait des Vallées disant que les Vaudois comptaient 2000 combattants déterminés et qu'ils occupaient 50 postes fortifiés.

Sur la protestation des députés vaudois et des Suisses contre l'attaque traîtreuse, le 26, on fixa, par écrit cette fois, un armistice de douze jours, qui fut renouvelé par sept fois jusqu'au 17 février.

Les Vaudois auraient voulu qu'on traitât de nouveau à Pignerol, terre neutre; mais les ambassadeurs cédèrent aux instances de Piennesse, ce qui aggrava la condition des opprimés, qui n'eurent pas,

(1) Cf. ma *Storia d. Riforma in Piemonte*, à l'index alphabétique.

(2) D'après les registres du prieur de Luserne, il y eut encore une échauffourée le matin du 26.

dans ces débats, la parole aussi libre qu'en 1655. D'ailleurs, on ne put y envoyer aucun des chefs, que la Cour voulait exclure de l'amnistie.

Les magistrats circonvenaient les députés vaudois par des menaces, se prévalant de ce qu'il manquait la puissante intervention de l'Angleterre, et que celle de la Hollande ne se manifestait que par des lettres. Quant à la France, elle entra dans la voie de l'intolérance qui devait aboutir à la Révocation.

Plus d'une fois on fut sur le point de tout rompre; le 22 janvier les Suisses se préparaient à partir sans rien conclure. Mais les Vaudois avaient hâte d'en finir. La meilleure partie de leurs Vallées était ravagée, les maisons brûlées, les arbres fruitiers coupés ou dépouillés de leur écorce, les familles, naguère les plus aisées, n'avaient plus ni demeure, ni meubles, ni outils de travail, ni bétail, ni provisions, et cela en plein hiver.

Aussi le besoin d'une paix immédiate se fit-il sentir si fort qu'il fournit des armes aux ennemis pour maintenir quelques-unes des conditions les plus graves. Une partie des Vaudois, oubliant ce qu'ils devaient à Janavel et aux siens, étaient d'avis qu'on les sacrifiât à la paix des Vallées. C'est ce qui parut dans une assemblée dont parle un espion, dans un billet en date du 28 janvier (1). Je n'en rappelle que ce qui concerne particulièrement Janavel.

Le gouverneur français n'ayant pas permis que cette assemblée eût lieu au Villar Pérouse, elle se tint dans une grange, à l'Envers-Pinache. « *V'erano sette ministri, con Giosuè, Massa...* ». Le pasteur Léger, frère de l'ex-moderateur qui était en exil, insista pour qu'on fît comprendre les bannis dans l'amnistie; mais un de ses collègues, un Dauphinois, répondit que, si les bannis voulaient la guerre, qu'ils la fissent à eux seuls, mais qu'il n'était pas sage d'exposer pour eux tant de familles à une ruine totale. Devant cette ingratitude, que la nécessité rendait, hélas! excusable et peut-être nécessaire, Janavel garda un silence plein de dignité. Il avait déjà pris le parti de sacrifier ses propriétés et son bien-être à la cause pour laquelle il avait maintes fois exposé sa vie. « *Giosuè non ha mai risposto ma stava in un cantone col cappello negli occhi. Massa è sempre stato alla porta. Tutte le Comunità son contente di ciò che s'è ottenuto* ». Plusieurs insistèrent pour qu'on ne désarmât pas avant que le traité fût dûment entériné par la Chambre des comptes.

(1) Archivio di Stato, Provincia di Pinerolo, mazzo 16°. Je l'ai publié intégralement au *Bulletin* 28°, p. 50.

Le capitaine Jahier, collègue de Janavel en 1655, mais qui semble avoir gardé une conduite plus prudente en 1663, voulait qu'on obtint les biens des bannis pour leurs héritiers, mais on refusa d'en faire une question *sine qua non*, qui pût compromettre le succès de l'accord. Aussi furent-ils perdus pour les Vaudois.

Une autre scène d'ingratitude avait dû précédemment remplir d'amertume le cœur de Janavel. « *Giosuè, cinque giorni fa, chiamò a quelli d'Angrogna, nella chiesa di S. Lorenzo, la licenza di ritirarsi, et li fu risposto da Lorenzo Buffa che, già che egli era la cagione di tutto il male, che poteva stare alle archibugiate come gli altri sino che il tutto fosse aggiustato, in qual caso, non essendo compreso nella grazia, che se ne poteva poi andare alla guardia di Dio, senza proposito di dargli cosa alcuna... (1). Convieni in ogni modo che Stefano Bertino con il Massa siano scacciati perche avevano risolto di sostenere il comando de rebelli, fra tre che sono, se veniva esser ammazzato Giosuè, ed il Mancino faceva il terzo* ». Ce Mancino, ou gaucher, n'était autre que Jean Muston, gendre de Janavel.

Ayant ainsi cédé sur le point des bannis et de leurs propriétés, les Vaudois espéraient garder du moins la liberté de culte à S. Jean, ce qui pensa encore tout rompre. Cette nouvelle exigence de la Cour rapprocha quelque peu les Vaudois des bannis. Une assemblée se réunit, le 6 février, à la Sagne de S. Germain. Voici ce qu'en dit un autre espion, un Français :

« *On a tenu l'assemblée des barbets à la Sagne, à la présence de Janavel comme chef des Vallées, auquel il a oui dire que en sortant de l'assemblée il prétend être obéi. E a oui dire à plusieurs, entr'autres Janavel, que les Vallées ne feraient point d'accommodement qu'on ne pardonnât aux bannis et qu'on n'eût l'exercice à S. Jean. Et Janavel dit que cet exercice prouvait que la guerre était de religion et non contre les bannis* ».

Enfin, sur le conseil des ambassadeurs suisses, les Vaudois cédèrent encore sur ce point. La Patente fut signée préliminairement le 13 par trois pasteurs, le lendemain par le duc, et ratifiée par les Vallées le 16 février, dans une assemblée tenue à Rocciafiè, entre S. Germain et l'Envers-Pinache. Le 18 elle fut entérinée et, le même jour, les Vaudois posèrent les armes. Le 20 S. Damian retira les troupes, après avoir vérifié la démolition des fortifications érigées par les Vaudois.

Cette nouvelle Patente aggravait celle de 1655 sur plusieurs points; mais ce serait m'éloigner de mon sujet que de m'y arrêter. Je dirai

(1) D'après une lettre de S. Damian, du 15 octobre, les syndics d'Angrogne auraient offert, déjà alors, de faire partir du pays Janavel et les bannis, ou même de les remettre entre les mains du marquis de Luserne, si S. A. accordait la grâce à la vallée.

seulement qu'elle enlevait à la commune de S. Jean, et aux Vallées Vaudoises, le quartier des Vignes de Iuserne, berceau de Janavel. Les peines de mort et de confiscation contre les bannis étaient confirmées. Aussi Janavel dut-il dire adieu au pays qui l'avait vu naître, où il avait fondé une famille et qu'il avait illustré par ses exploits. Evitant les régions inférieures, où le guettaient les assassins, désireux de gagner la prime mise sur sa tête, il franchit le Col Julien, encore encombré de neige, et par le Val S. Martin atteignit le Dauphiné et enfin Genève, la terre d'exil où il trouvait des protecteurs et de chauds amis. Voici les informations qu'un anonyme envoyait à la Cour au sujet des bannis, le 19 février: « *Gianavello è passato verso il collo Giuliano, con Gian Grus, Rivet, Stefano Revel, e non si sa dove si fermeranno, ma iersera Massa si portò al Villar per dargli qualche danaro. Il Mancino suo genero, con Stefano Dema, Pietro Ponte, tutti tre di S. Giovanni, sono ancora in Angrogna... Oggi alle 22 ore quelli d'Angrogna han cominciato demolire li fortini di Rocciameneo e Chiodemai e dimani devono abbattere il Bastione di Cotaron, il più grosso, verso la Sea d'Angrogna. Diversi banditi si trattengono in Val Perosa, terra di S. Maestà. Stefano Bertino è stato a consultare con Giosuè e Massa ciò che si dovea fare per sicurezza di Giosuè essendo suo amicissimo. Tutti quelli che custodivano li posti han abbandonato, e deposto l'armi. Resta ancora qualche po' di polvere e piombo in casa di Massa, e dimani han detto di distribuirli agli ufficiali. Al Pra del Torno vi sarà ancora qualche barili di polvere in casa di Pero Frascia, e han detto anche di distribuirli. Oggi Massa ha fatto li conti al Villar e Bobbio per ciò che restano di avere. Dimani 20 farà li conti a S. Giovanni, Angrogna e Rocciapiata. L'amico mi darà nuove de banditi » (1).*

La Patente, hâtivement conclue, ne satisfait pas les Vaudois. Aussi dut-elle être examinée par une nouvelle assemblée diplomatique, réunie en mai sur territoire français, à Pinache. On y remit aussi sur le tapis la question des Vignes, mais les représentants du duc répliquèrent que cette région était en partie confisquée sur les bannis, pour 123 livres de registre, que de là était sorti Janavel, qui avait subverti les bons, et que l'escouade, qui exécutait ses commissions et qui tirait après soi toute la commune de Rora, était aussi des Vignes.

« *Alle Vigne, est-il dit, i beni più considerabili son quelli di Gianavello hor confiscati, come pure son confiscati quelli di Stefano Revello, Gioseffo Garnerio, Michele Morglia e Giovanni Grasso tutti banditi »* (2).

(1) Archives d'Etat de Turin, Provincia Pinerolo, mazzo 160.

(2) *Ibid.*, mazzo 180.

Aussi ne tarda-t-on pas à voir les courtisans accourir à la curée. Voyant tous ses crimes impunis, grâce à la protection de Pianesse, Bagnol s'était cru intangible. Mais lorsque, après avoir servi le clergé en opprimant les Vaudois, il eut osé faire assassiner un dignitaire ecclésiastique, alors tout le monde se tourna contre lui et on accumula toutes les informations possibles sur ses actions infâmes. Destitué en 1664, il fut condamné quelques mois plus tard au dernier supplice. Le nouveau gouverneur, Compans de Brichanteau, se fit assigner les biens de Léger et de Janavel, outre le reste des sommes imposées par Bagnol aux communes et non encore intégralement payées. Les seigneurs de Luserne protestèrent, au nom de leurs droits féodaux.

Lors du traité de 1664, la Cour avait prétendu imposer aux Vaudois 2.050.000 livres comme frais de guerre. Ceux-ci ayant refusé de signer cet article, l'assemblée de Pinache finit par remettre la décision à l'arbitrage du Roi de France. La sentence, qui ne parut que le 18 janvier 1667, réduisit la contribution de guerre à 50.000 livres. Jusqu'à ce moment, l'exécution des autres articles demeura aussi suspendue, ce qui permit à la femme de Janavel de rester dans les propriétés de son mari, à titre de fermière.

L'arbitrage du Roi ayant établi l'obligation aux Vaudois de vendre les biens qu'ils tenaient au quartier des Vignes, Brichanteau recommença à en exiger les loyers et les fruits. Mais le marquis d'Angrogne, Amédée Manfredi, obtint des commissaires ducaux un décret, en date du 26 juin 1667, intimant une amende de 50 écus d'or et d'autres peines aux fermiers qui auraient livré quoique ce soit à Brichanteau ou à d'autres prétendus propriétaires des biens confisqués. C'est ainsi qu'inhibition en fut faite, le 5 juillet, par voie d'huissier à Catherine, femme de Janavel, en sa qualité de fermière. Brichanteau n'en tenant aucun compte, nouvelle inhibition fut faite à Catherine Janavel, le 8 octobre 1668 (1).

Ce sont sans doute ces questions qui firent retarder l'exécution définitive de la saisie des Vignes. Le duc l'annonça enfin par son Edit du 15 février 1670, qui nous apprend que les biens à vendre formaient 7 livres de registre au cadastre.

L'Intendant Général de Justice, Beccaria, vint à Luserne et intima aux propriétaires de vider la place avant le 26 du même mois. Bien qu'ils sussent que c'était une des conditions de l'arbitrage du Roi, ces pauvres gens ne pouvaient croire que le duc voulût les expulser de leurs maisons quand la campagne était encombrée de neige.

(1) RIVOIRE, *Storia dei Signori di Luserna*, dans *Bulletin* N° 17, p. 63 ss.

Un recours dans ce sens, daté des Vignes le 24 février 1670, est signé: Giuseppe Gai, Giovanni Melli, Giacomo Gianavello, Lorenzo Benecchio. La réponse négative est du 28. Le même jour, « *il Messo, a nome del Patrimoniale, in segno di presa di possesso, ha passeggiato per li beni, rotto rami, chiusi e aperti usci, e nelle case affissi i pennoncelli delle armi di Savoia in luoghi alti* ».

Il s'agissait de déplacer 35 familles, comptant 163 personnes de tout âge et sexe, qui ne savaient où s'établir dans le reste du pays, surchargé de population dans un territoire toujours plus restreint. Aussi les Vallées demandèrent-elles grâce pour eux dans un autre recours. Le ministre S. Thomas y donna, le 13 mars, cette réponse brutale: « *Facciano quel che è ordinato, è il miglior modo di non demeritare* » (1).

Le même jour on en vint au paiement des 57.000 livres, prix d'estimation. Voici quels étaient alors les biens des Janavel. « *I beni del fu Giuseppe Gignoso o sia Gianavello, regione di Liorato: casa con pertinenze e giardini, coerenti li beni già di Giosuè Gianavello, e quelli di Giacomo suo fratello. Bosco e poca vigna, coerenti gli stessi. — Prato e bosco, coerente tutto attorno Giosuè. — Bosco e rivaggio coerenti a tre parti Giosuè, e Paolo David. — Più, alla Comba de' Banditi, coher. Sibilla, Bergero e li banditi. — Più ivi un roletto (2), coher. Garosino, il Comune della Torre, Giosuè e i Padri Serviti. In tutto piccole 16, denari 9 di registro. Del che informata Maddalena di Giuseppe Senaudo vedova del fu Giuseppe Gianavello, come tutrice di Giovanni e Giosuè suoi figli, si offrì pronta a ricevere il prezzo, in compagnia di Giuseppe Senaudo fu Giordano, suo padre. La sua dote figura per livre 48 all'atto nuziale. Fu pagata doppie 17, soldi 8, denari 11 e mezzo d'oro per le doppie, il resto in moneta a ragione di doppie 100 per livra di registro.*

Giacomo Gianavello fu Giovanni: casa e pertinenze in regione Podio, e beni in regione Liorato: prati, vigne e boschi, coher. i beni già di Giuseppe Garnero, i fratelli Gay, Daniele Pavarino, gli heredi Giuseppe Gianavello, e Giosuè. Quelli del Podio in parte statigli venduti da Scipione Bastia e da Gianolato; quelli di Liorato sono antichi di casa sua. Doppie 25, soldi 3, denari 7 $\frac{3}{4}$.

Furono ridotti alle mani regie i beni del fu Giuseppe Garnero (3) per delitti. Fra altri casa e pertinenze al Podio, coher. i fratelli Gay, Giacomo Gianavello e Giosuè. In tutto piccole 17, denari 2. È insorta Cat-

(1) Archives d'Etat de Turin, Provincia di Pinero'lo, mazzo 17°.

(2) C'est-à-dire un bois de chênes (roul).

(3) Beau-frère de Janavel, et banni comme lui.

terina, figlia di Margherita moglie di detto fu Garnero, la quale, per ragioni dotali cf. gli atti delli 18 maggio 1639 e 20 gennaio 1651, s'è intrusa in quei beni che, a cagione dei moti, eran rovinati, e la casa distrutta ed inhabitabile, e coll'aiuto di Lorenzo Benechio suo marito li migliorò, rifacendo la casa, piantando molte viti, e pagando lire 25 e mezza di taglie pel 1662. Si ricorre ad una transazione, per cui essa riceve lire 213 e mezza.

Gioanna, Paolo, Daniele e Susanna, figli del fu Giovanni Parisa e della fu Anna fu Giuseppe Gianavello Gignoso. A Cachiayna. Piccole 37. Doppie 38.10.10. I beni già confiscati che eran posseduti da Giuseppe, Giacomo, Francesco e Susanna, figli del fu Giuseppe e di Maria giugali Gaï, e da Maria fu Stefano altro loro fratello, son pagati doppie 23, soldi 2, denari 6 d'oro.

Si pagano pure i beni già confiscati a Bartolomeo Marauda » (1).

Janavel, de beaucoup le plus fort contribuable de la région, payait, pour la taxe annuelle, livres 82.7 1/2 sur un total de 690.6. Or il se trouva que la plus grande partie de cette somme, 72.8 1/2, représentait les biens hypothéqués pour la dot de sa femme Catherine, et qui furent payés 74 doublons. Il restait donc fort peu de chose au fisc sur les propriétés du vaillant capitaine banni. Le document cité plus haut contient cette note: « Per la moglie di Gianavello, che ne occupa i beni, s'è deciso pagarla per escluderla dal possesso d'essi ».

Ces biens, dans la région de Liorato, comprenaient « più case con loro pertinenze, prati, boschi, campi, alleni e vigna, in coerenza delli Comuni della Torre, del finaggio di Rorà, dei boschi detti de Banditi, degli eredi fu Giuseppe Gianavello, Giacomo Gianavello, ecc., ecc. ».

Le 27 mars, toutes les opérations du fisc étant terminées, les commissaires partirent pour Turin. Le duc, en dernier ressort, assigna au gouverneur Brichanteau tout ce qui avait appartenu à Janavel. Mais le Gouvernement se trompait s'il croyait d'avoir ainsi, par la violence, effacé la mémoire de ce héros. Au contraire, c'est depuis lors que ce hameau, appelé précédemment Liorato, commença à figurer sous le nom de Gianavella.

Les familles expulsées s'établirent où elles purent. Celles des frères de Janavel se fixèrent en partie sur les hauteurs de Rora, vers Pian Pra (probablement sur une propriété de la famille), mais surtout au Villar, tant au chef-lieu qu'au Ciarmis et sur les deux rives du Caroufrat, qui marque les confins du Villar et de la Tour.

(1) Gendre de Janavel. Il fut le dernier à vouloir accepter le paiement. « Solo Bartolomeo Marauda tien duro a non far la domanda del suo denaro ».

La région des Vignes, qui leur avait été enlevée, demeura en grande partie en friche et ne se repeupla que fort lentement. Aujourd'hui encore on y voit telle grande maison, qui a dû un temps héberger une famille aisée, montrer ses parois désolées comme pour protester contre les iniquités des siècles passés; ainsi aux Mouïasses, peu au levant de la maison du capitaine.

Ce fut sous le régime de Napoléon que les Vaudois purent de nouveau prendre pied aux Vignes. Cette région, qui formait jadis un quartier de la paroisse de Rora, fut alors rattachée à celle de S. Jean. Il s'y trouve une école, qui sert aussi aux réunions religieuses du quartier.

En 1815, la Jannavella était une ferme de Charles Henri Vertu, de la Tour. Il y eut toujours là, depuis, des familles vaudoises. Mais il s'agissait de la *Gianavella d'en haut*, l'ancienne propriété de Jacques Janavel, l'aîné des trois frères.

La *Gianavella d'en bas*, celle qui recélait les initiales du capitaine, gravées sur le roc, a appartenu longtemps à une famille originaire de Bagnol, qui se plaisait à en interdire l'accès à ceux qu'attiraient les souvenirs du passé. Un petit incendie et d'autres circonstances amenèrent au partage et à la vente de la petite propriété. La Table Vaudoise en a profité pour s'assurer, en 1913, la propriété de la chambre où s'ouvre le conduit souterrain dû au ciseau de Janavel.

Au couchant de la maison était un four, de forme antique, mais tout crevassé. Le nouveau propriétaire l'a démoli pour en faire une grange. Derrière, contre la montagne, un pressoir des plus rustiques était constitué par une barre, scellée dans la roche de manière à pouvoir être tournée horizontalement. Cela aussi a disparu récemment, sans même que la photographie fixât l'image de ces restes séculaires.

Mais, une fois de plus, retournons à Janavel, pour ne plus le quitter jusqu'au bout.

Même depuis son exil, il n'avait pas toujours été absent des Vallées. Il y revenait en cachette, et les espions du duc le signalaient aux autorités. Le 14 juin 1664, peu de mois après l'arrivée de Janavel à Genève, Galley, juge-mage de S. Julien, informait le duc sur sa conduite:

« Josué Janavel est encore à Genève avec quelques-uns de ses compagnons; il prétend retourner bientôt aux Vallées, où il tient qu'il y aura nouveau bruit, à ce qu'il dit à quelques amis ».

Le mois suivant, il ajoutait: « Son compagnon, qui se dit son lieu-

tenant (1), partit le 14 du courant à dessein de s'en aller aux Vallées avec deux autres; quatre de ceux qui estoient allés en Hollande (2) sont revenus avec deux autres à Genève par la conduite du ministre Guérin (3), pour joindre le dit Janavel, lequel, après les avoir caressés et défrayés durant deux jours, en conduisit trois jusqu'à la porte de Rive, qui passèrent à travers ce pays pour se rendre aux Vallées, ayant gardé avec lui le quatrième... Ils tiennent qu'il y aura de nouveaux troubles dans les Vallées d'où Janavel reçoit des nouvelles fort fréquentes. Ceux de la ville lui font caresses et particulièrement les ministres ». Il continue en disant que, bien que Genève recoure elle-même à la Hollande pour pouvoir fortifier ses murs, elle fait ce qu'elle peut pour Janavel et ses compagnons. Il n'a pas pu découvrir les noms de ceux-ci, ni leurs projets. « ...ils sont à présent quinze assez bien couverts, entretenus des deniers publics; ils font des assemblées de temps en temps à la maison d'un Régent du Collège nommé Plan, en laquelle habite Janavel, et encore chez le ministre Turretin, à mesure qu'ils reçoivent des nouvelles des Vallées ou du Dauphiné où ils sont en correspondance, paroissant rarement par la Ville ».

Le 19 mars 1665, il écrivait: « Les compagnons de Janavel, qui se fait appeler le capitaine des Vallées, logés à l'enseigne du Croissant, ont esté obligés à se disperser à des maisons particulières pour ne pouvoir subsister à l'hostellerie avec le petit entretien que le public leur donne, de deux florins monnoye de Genève par jour, et sans les charités qui leur sont faites à la recommandation des ministres qui prêchent le jour de jeûne général, qui parlèrent d'eux sous le nom de pauvres réfugiés, ils auroient esté nécessités de quitter la ville et faire la route de leurs compagnons, qui partirent il y a 18 jours pour Lyon ».

Le 23 avril, nouvelle information: « Les compagnons de Janavel n'y pouvant plus subsister à moins que de prendre parti dans les levées qui s'y font pour la république de Venise, ont pris la route de Lyon, Janavel estant resté seul avec un sien allié ». C'est alors que le capitaine médita une visite aux Vallées.

Le 15 juin 1665, le gouverneur Brichanteau écrit, de Luserne, à Charles-Emmanuel II: « Janavel a été assez téméraire pour traverser les Etats de V. A. R. Il est venu dans la Val S. Martin, en une terre nommée Massel chez le ministre David Léger, de là il est allé

(1) Probablement Etienne Revel.

(2) Le Synode Wallon, tenu à Goes du 7 au 10 mai, avait recommandé aux églises la collecte en faveur des Vaudois, et le Synode des Vallées du 18 septembre accuse réception d. 10.680 florins venus de la Hollande par Genève. Ces deux données expliquent suffisamment la mission à laquelle Galley fait allusion.

(3) Probablement François Guérin, ministre au Roure et précédemment à Bobi.

chez M. Passon en un petit village nommé le Villaret, où il s'est fait un compte pour la répartition d'une bonne somme de deniers provenant des aumones d'Angleterre. Ce qui est considérable, c'est qu'il a été arrêté en Savoye par les officiers députés pour la santé. Il est vêtu en habit vraisemblablement de gentilhomme, porte perruque et la barbe bien mise ».

Au reste, cette information inexacte montre combien Brichanteau connaissait peu son gouvernement. Aucun ministre ne résidait alors à Macel, et celui de Maneille, qui y officiait, était Jean Laurens. Par contre, David Léger prêchait et résidait à Villesèche, son village natal. Devons-nous croire que le proscrit vint à Macel, et qu'il y eut un colloque avec Léger ? C'est peut-être aussi alors que Janavel apprit à connaître l'importance de la position des Quatre Dents, qu'il désignera plus tard aux héros de la Rentrée ; à moins qu'il ne l'eût déjà visitée dans sa jeunesse, au cours d'une partie de chasse.

Peu après lui, Léger se trouvait aussi à Pinache pour des comptes, qui lui furent définitivement réglés en 1668.

Janavel échappa cette fois, et plusieurs autres encore, à la vigilance de Brichanteau, qui se promettait (comme il dit) de donner à S. A. R., par une bonne prise, une preuve splendide de son zèle intelligent et actif pour son service. Aussi, rongé de dépit, eut-il à déclarer plusieurs fois sa résolution, s'il ne pouvait le capturer dans les États du duc, de le surprendre dans sa tanière à Genève même.

Ainsi le noble Compans de Brichanteau, non content de se faire adjuger les propriétés de Janavel, comptait se défaire, par un assassinat, du propriétaire légitime. Et le duc lui laissait carte blanche, remettant à son jugement la faculté d'employer les moyens qui lui sembleraient le plus appropriés pour atteindre son but.

Aussi, après d'autres tentatives échouées aux Vallées, Brichanteau conclut-il le marché infâme. Le 24 octobre 1667, il écrivit au comte de Buttigliera, fils du marquis de S. Thomas : « S. A. R. me commanda, lorsque je voudrois traiter quelque chose concernant Janavel, que je m'adresse à vous ; ainsi aiant traité avec le relateur (1) qui s'offre de faire le coup dans Genève même, quelque difficulté qu'il y ait, je lui ai dit que l'on lui baillera 300 pistoles et l'entretien d'une place comme un soldat dans le régiment des Gardes, payable en quel village du Piémont que ce soit ; mais parce que s'agit d'un coup de fusil et en pays étranger et d'une grosse somme, qui seroit néanmoins bien employée pour prouver qu'il n'est rien impossible à la toute puissance de notre souverain, je ne me suis voulu charger de tout faire que S. A. R. ne

(1) Le porteur, il l'atort, de la lettre.

délibère par votre organe, outre que cela le rendra bien plus ferme pour l'exécution. Il lui est plus facile qu'à un autre, parce qu'il est fort familier avec lui. Vous pourrez faire déboursier de six à dix pistolles pour lui donner le moyen de subsister, en attendant l'occasion de faire son coup; pour la somme principale, il offre de la laisser déposée jusqu'à ce que la mort du personnage soit bien justifiée, espérant que le coup réussira à la satisfaction de V. A. R. et au plein avantage de ses Etats ».

Le comte de Buttigliera transmet l'affaire au duc, avec ce billet du 30 octobre :

« Celui qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. A. R. est la personne que M. de Brichanteau m'a proposé pour se défaire de Janavel; V. A. R. verra dans la cy-jointe lettre ce que M. de Brichanteau m'en écrit; si V. A. R. agréé la proposition, et me marque qu'il faudroit lui faire donner de six à dix pistolles, si non, il faudra le renvoyer, et luy donner, si V. A. R. le trouve bon, pour boire à considération de sa venue icy et du séjour qu'il y a fait ». Il semble qu'on peut lire entre les lignes que Buttigliera n'approuvait pas cet assassinat, auquel il ne fut pas donné suite.

Mais Brichanteau n'en démordait pas. Deux ans et demi plus tard, le 17 mars 1670, au moment même où le payement fait à la femme de Janavel allait rendre le Gouverneur des Vallées maître sans contraste des propriétés du proscrit, Brichanteau revient à la charge auprès du duc, toujours par l'entremise de Buttigliera :

« Je vous dis que par tierce personne deux Savoyards me font assurer que pourveu que j'aie lettre de S. A. R. qui m'assure de la récompense qu'il donnera à qui mettra entre les mains de la justice vif ou mort Janavel, qu'ils réussiront infailliblement en cette entreprise. S. A. R. me dit une fois que j'engageasse sa parole jusqu'à 500 pistolles mort, et vif beaucoup plus. Enfin qu'il délibère et m'en écrive la lettre car ces gens-là veulent voir clair. Je vous prie, selon le concert et l'ordre que j'ai de S. A. R., de luy en vouloir parler ».

Cet essai non plus n'eut pas de suites ou, tout au moins, ne réussit pas (1). La toute-puissance du duc se trouva en défaut. Un autre Tout-Puissant veillait sur Janavel, qui survécut au duc et à Brichanteau. À l'époque même de ce second projet d'assassinat, il eut sans doute la joie de voir arriver à Genève la fidèle compagne de ses travaux et de ses périls, après qu'elle eut défendu jusqu'au bout ses droits sur

(1) Les documents concernant ces tentatives d'assassinat sont publiés dans l'opuscule de D. PERRERO, *Il rimpatrio dei Valdesi e i suoi cooperatori*. Torino, Casanova, 1889.

les propriétés de la famille. Mais nous ne savons plus rien d'elle à partir de cette date.

L'année suivante, il paraît que Janavel recourut aux Vallées pour que le synode le compensât des pertes qu'il avait supportées pour le service des Vallées, comme on l'avait fait pour Léger, trois ans plus tôt. Mais le synode, réuni aux Clos en septembre 1671, s'y montra tout-à-fait contraire, s'il faut en croire le jésuite, que j'ai cité maintes fois, et qui est la seule source qui nous reste sur ce fait. L'assemblée, afin d'ôter à Janavel l'appui des « *entremetteurs trop charitables ou trop crédules ou pis* », comme les appelle le jésuite, aurait « *fait prendre des informations publiques d'une partie de ses forfaits pour le faire connaître à Genève (informations des 23 septembre, 1-4 octobre 1671, signées Mondon et Fornerone notaires, prises à la requête du synode, des ministres et des syndics de la Tour, Villar, Bobi et Angrogne)* ». Mais le jésuite ment impudemment lorsqu'il dit que c'est de ces informations de 1671 qu'il a tiré la plupart des choses qu'il a dites de Janavel, tandis que nous avons vu que tous les excès qu'il lui attribue sont déjà narrés dans le *Grand Barbe*, enrichi des inventions du jésuite lui-même et de Verſu, et qui avait vu le jour dès 1666. En l'absence des documents, on ne peut rien affirmer; mais il se pourrait que les informations, prises d'ordre du synode, regardassent les versements déjà faits à Janavel sur l'argent d'Angleterre, pour établir que les Vallées ne lui devaient plus rien. Certes, sa mémoire fut loin d'être en exécution dans son pays, comme le jésuite tend à le faire croire, et la suite le fit bien voir. Avant de quitter définitivement le disciple de Loyola, rappelons que, au moment (1675-76) où il rédige son récit, « *Janavel* », dit-il, « *vit à Genève tant d'une pension considérable que ces MM. lui font paier que de son travail en qualité de vendeur d'eau de vie* ».

Les circonstances avaient changé aux Vallées. Charles-Emmanuel avait remercié et loué publiquement les milices vaudoises pour les services qu'elles lui avaient rendus, lors de l'expédition contre Gênes, en 1672. La régence de Victor-Amédée fit de même en 1677, 1678 et 1682, rendant à tous les habitants des Vallées un magnifique témoignage, en réponse aux instances du nonce papal, qui voulait déchaîner une nouvelle persécution (1).

Janavel se tint donc tranquille et ne fit plus parler de lui jusqu'à ce qu'un nouvel orage éclata sur ses chères Vallées. La seule mention que je connaisse de lui, pendant ce laps de temps, est un brouillon

(1) Cf. mon *Histoire des Vaudois des Alpes*, p. 219.

de lettre de F. Turrettini, dont j'ai dû la communication à l'amabilité inépuisable de feu M. Eugène de Budé, qui le conservait dans ses riches archives de famille. Le grand ami et protecteur de Janavel écrivait en 1682 — la date n'est pas mieux précisée — à la première autorité de Zurich, pour les Cantons Evangéliques: « ... *Je finirois ici ma lettre si ie ne me trouués engagé de luy faire très humble priere en faueur du Capitaine Janavel* (1), *afin que V. E., par la faueur de qui il y a pres de 14 ans il obtint une pension annuelle de cent escus blancs des Illustres Cantons Evangéliques en considération de ses pertes et de ses services, à tirer sur les deniers des collectes qui auoient esté faites en Suisse pour les Vallées, et qui estoient alors icy, luy face la grâce et la charité de l'en faire jouir. Je crois qu'il en ait eu des lors la permission par l'Acte authentique que les Ill. Cantons luy firent tenir, et dont M.r François* (2) *envoye la copie à M.r le Secrétaire Hirzel. Il n'a pas voulu iusques ici s'en preualoir pour l'amour qu'il a pour sa patrie à cause de* (3) *qu'il sauoit qu'il y auoit dans lesdites Eglises, et qu'il auoit encore moyen de subsister sans cela, mais depuis ce tems là ayant fait des pertes considérables du peu de bien qui luy restoit, et le voyant avancer en âge et pas en estat de pouuoir trauailler Il a cru qu'il pouuoit en bonne conscience se preualoir de la charité que LL. EE. luy ont voulu faire, sur tout ayant appris que les Vallées, ayant eu de bonnes récoltes depuis quelques années* (4), *se trouuent en tranquille estat, mais comme il ne veut rien faire que sous l'approbation de LL. EE., il a dessein de les supplier très humblement de luy confirmer et rafraichir la dite pension afin qu'il puisse la toucher désormais. Je luy rens d'autant plus volontiers ce petit office que, comme ie le connois particulièrement, ie puis asseurer V. E. qu'il ne le demande pas sans nécessité. Et ie dois lui rendre ce témoignage que, quoiqu'il soit loin des Vallées, il ne laisse pas de leur rendre continuellement tous les services qu'il peut, et depuis deux ou trois ans sa maison a esté comme la retraite et le refuge de quantité de ces misérables qui sont venus ici, auxquels il a toujours fait beaucoup de charité ».*

A la suite d'une réponse favorable, Turrettini écrivait, un peu plus tard, à la même adresse: « Monseigneur, J'ay reçu la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire avec l'Acte qu'il luy a plu d'y ioindre, qui contient la confirmation de la pension que les Ill. Cantons

(1) Une première rédaction disait: « *si ie n'auois esté prié du Capitaine Janavel* ».

(2) Turrettini.

(3) Suivent deux mots illisibles. Il faut peut-être suppléer *la misère*.

(4) Il y avait eu aux Vallées, et dans tout le Piémont, une terrible disette, qui avait sévi de 1678 à 1680.

Evangeliques avoient accordée à M. le Capitaine Janavel, que V. E. a eu la charité de luy faire expédier dans la dernière diète d'Arau. Ce bon personnage est tellement confus de la grâce que vous luy avez faite, et de l'affection cordiale qu'il vous plait de luy témoigner qu'il n'a point de paroles pour vous en remercier comme il doit, ni pour vous exprimer le ressentiment (1) qu'il en a et qu'il en aura toute sa vie, et la passion qu'il auroit de vous en donner quelques preuves par ses profonds respects et ses très humbles services. Cependant il ne se lassera pas de faire des vœux ardens pour la prospérité de leurs fleurissants Etats et en particulier pour V. E., à ce qu'il plaise à ce bon Dieu la combler de plus en plus de toutes ses grâces et la conserve de longues années pour le bien de l'Eglise. Une petite difficulté, qui auroit besoin de quelque éclaircissement afin que le capitaine pût jouir de la libéralité des Illustres Cantons, c'est que, dans l'acte qu'on a dressé en conformité du premier, on luy assigne à prendre les cent Escus sur le fonds qui est à Genève, parce qu'alors tout l'argent des Vallées estoit ici, mais depuis quelques années, comme V. E. sait, on l'a remis pour la plus grande partie aux Ill. Cantons Evangeliques, qui ont eu la bonté de s'en charger pour le faire valoir au profit de ces pures Eglises, et il n'est resté qu'une petite somme par deça, dont les intérêts auroient de la peine à faire les dits cent escus, ainsi il seroit fort aisé à remédier à cela, quand on ajouteroit seulement sur la fin, après ce qui est dit du dit fonds et argent qui se trouve à Genève, ou ailleurs; afin que, s'il ne peut estre satisfait de ce qui est ici, il puisse l'estre des revenus de ce qui est logé par dela, afin que la bonne volonté des Ill. Cantons puisse avoir lieu à son égard ».

Avant d'entrer dans son repos, Janavel devait être le témoin d'une tragédie encore plus sanglante que celles de 1655 et 1663.

Après avoir, par la Révocation de l'Edit de Nantes, avec les horreurs qui la précédèrent et la suivirent, étouffé le protestantisme dans ses Etats, y compris les Vallées vaudoises du Guil, de la Durance, de la Doire et du Cluson, Louis XIV imposa à Victor-Amédée d'en faire autant dans les vallées de Iuserne, de S. Martin et de la Pérouse. Mais, au lieu de fermer ses frontières à l'émigration, comme en France, la duc voulut la faciliter, plutôt que de recourir aux armes contre ceux à la fidélité desquels il avait encore rendu hommage dans une lettre du 2 septembre 1684. Cependant, comme les Vaudois s'étaient trouvés divisés, les uns penchant pour l'exil, d'autres pour la résistance, Victor-Amédée en profita pour ajouter au départ des proscrits des conditions que rendait suspectes la mauvaise foi, dont la Cour de

(1) On dirait aujourd'hui la reconnaissance.

Savoie avait donné de nombreuses preuves. C'est ce qui fit prévaloir la parti de la résistance, dont les regards se tournèrent une fois de plus vers le vieux capitaine. « *Ils attendent des hommes et de l'argent, que doit envoyer Janavel* », est-il dit dans une lettre du temps. Cette attente exagérée montre la grandeur du souvenir que ses exploits avaient gravé dans le cœur de ses frères.

On eut recours à lui dès que les circonstances se troublèrent, sans doute tôt après l'édit du 31 janvier. L'ambassadeur de Savoie à Paris écrivait en mai avoir entendu parler d'un étudiant allemand, M.^r Martin, « *che si trovò, al principio degli emergenti di Luserna, in Geneva, dove, durante 15 giorni che vi si trattenne, non ne passò mai alcuno, che non vi arrivasse o corriere o staffetta per parte delle Valli di Luserna, tanto per chieder consiglio e aiuto, quanto per haver seco loro il Capitano Genavel. Il che tutto seppe dallo stesso Genavel, havendo pranzato seco in casa di un ministro, dove gli disse che, non potendosi più trasportar cold per causa della sua vecchiezza, mandò loro un progetto in iscritto del modo di regolarsi, distinto in 14 capi, de' quali detto Martin non si ricordava più che di quattro* ». La lettre poursuit, résumant assez fidèlement ces quatre points, que l'on retrouve dans l'original (1). Ces instructions sont conservées aux Archives d'Etat de Turin, ayant sans doute été enlevées à un Vaudois prisonnier. Elles portent ce titre: *Règlement pour la guerre 1686*. Certaines expressions ont fait croire à Alexis Muston que Janavel l'avait rédigé et envoyé dès 1685, ce qui en faisait presque un prophète. Elles me semblent simplement indiquer que ces lignes, comme le dit l'information ci-dessus, furent écrites au commencement de l'année, dès qu'on put pressentir que le duc cèderait aux impositions de son puissant voisin. Muston (2) et Rochas d'Aiglun (3) ont inséré dans leurs ouvrages de copieux extraits de ce Règlement; mais il mériterait d'être publié en entier, s'il ne grossissait trop le présent travail.

« *Ce peu de mots, écrit Janavel, sont pour vous saluer de tout mon cœur, et vous donner des témoignages de l'amour que je vous porte.*

« *Vous ne serez pas fâchés de savoir mes sentiments sur plusieurs choses qui vous regardent. C'est que, si Dieu vouloit mettre votre foi à l'épreuve, comme on le dit et comme on le croit, je vous prie de prendre en bonne part le contenu de la présente* ».

Suivent les instructions, dictées par les expériences faites en 1655

(1) D. PERRERO, déjà cité, p. 66.

(2) *Israël des Alpes*, II, 485.

(3) *Les Vallées Vaudoises, Etude d'histoire militaire*, Paris, Tanera, 1880, p. 103.

et 1663, sur la part qui revient aux pasteurs, sur les relations avec la Cour, sur le refus à opposer au cantonnement de troupes dans les Vallées, sur l'ordre et la discipline, sur la division en petites compagnies et sur l'importance des positions à occuper dans la guerre de montagnes. Passant rapidement en revue les différentes vallées, il renonce à défendre celle de Rora. Il recommande de ne jamais faire battre la retraite les premiers; de placer dans de bonnes mains les couleuvrines, auxquelles il attachait une grande importance. « *Pour ce qui est des munitions, ajoute-t-il, ne vous mettez pas en peine qu'elles manquent; je vous en dirai quelque chose à la première commodité assurée* ». Cette phrase est sans doute une de celles qui encouragèrent le plus les Vaudois à oser résister, pour la première fois, dans leur longue et sanglante histoire, aux forces réunies de France et de Savoie. Au reste, le tout est émaillé d'expressions qui respirent une foi ferme comme le roc et une énergie indomptable, ce qui ne l'empêche pas de recommander d'épargner le sang innocent.

A ces instructions, qu'il avait dictées à son secrétaire, Janavel ajouta onze lignes de sa propre main, d'une écriture presque illisible et sans orthographe.

« On ne doute point, dit-il, qu'on ne se serve des mêmes artifices et ruses dont on s'est servi ailleurs; c'est qu'ils étudieront tous les prétextes imaginables contre les pasteurs afin d'avoir lieu de les chasser... et surtout qu'ils n'aillent point à Turin; car c'est sûrement le commencement de notre perte... s'il y avoit un pasteur assez lâche pour abandonner son troupeau il faut qu'on lui déclare qu'il n'aura à l'avenir aucun emploi dans les Vallées.

« J. Janavel ».

Le va-et-vient continuel de messagers entre les Vallées et Genève et leurs pourparlers avec Janavel n'échappèrent pas aux espions de France et de Savoie, et on retrouve les échos des préoccupations de ces Gouvernements dans les registres du Conseil d'État de Genève. Dès le 27 février 1686, « *le premier Syndic dit que le Résident de France lui fit voir une lettre du Roy pour nous faire entendre que nous ne nous meslassions point de fournir argent, conseil ou assistance à ceux des Vallées, de quelle manière que ce soit; autrement que S. M. en concevroit de l'indignation. Sur quoi il est nécessaire qu'on advise sur les précautions à prendre... Qu'on fasse appeler présentement Spect. François Turretin et Fabrice Burlamaqui et leur défendre de n'avoir aucun commerce ni intrigue avec ceux des Vallées... On avisera lundi* ».

Il paraît cependant qu'on parla de Janavel puisque le verbal de la séance du lundi 1. r mars consigne ce qui suit : « *On envoie dire au*

Résident qu'on ne s'en mêlera pas. Le professeur Turretin l'aîné a répondu que, si on fait sortir de la ville le Sieur Janavel, il en mourroit de regret; mais que si on le tolère en cette ville, il se ménagera fort. On envoie deux conseillers chez les frères Turretin pour leur ordonner de prendre garde à leur conduite ».

Il ne paraît pas qu'on ait recouru alors à l'expulsion de Janavel hors du canton de Genève. Au reste, aux Vallées les événements se précipitaient. Manquant d'un chef unique qui jouit de la confiance générale, les Vaudois ne suivirent pas le conseil de Janavel d'avoir une Direction centrale de leurs affaires. Chacun voulut défendre sa commune, son vallon; et surtout, la vallée de S. Martin, en se rendant, sans combattre, après l'expiration du terme fixé, ouvrit aux troupes françaises et piémontaises les passages qui leur permirent de surprendre par derrière Pramol et le Val Luserne, sans s'épargner à elle-même les horreurs d'une prise d'assaut.

Malgré des prodiges d'héroïsme, au commencement de mai, tout était fini aux Vallées dans un effondrement général: des milliers de personnes mortes en combattant ou lâchement massacrées, des centaines d'enfants enlevés, douze mille âmes croupissant dans des prisons infectes où plus de la moitié périrent, leurs biens confisqués et cédés à vil prix à des étrangers appelés à y remplacer par la célébration de la messe la prédication de l'Evangile.

Quelles journées poignantes, quels mois douloureux dut vivre Janavel dans l'attente des nouvelles toujours plus désastreuses que lui apportaient de rares réchappés!

Pendant l'été, les exploits des Quatre-Vingts vinrent lui rendre quelque espoir, mais c'était trop tard. Ces héros obtinrent, du moins, de pouvoir partir avec tous les honneurs de la guerre et d'arriver à Genève armés, avec femmes et enfants, le 15 décembre. Janavel assista sans doute à leur arrivée, qui devait être le prélude de la libération des prisonniers, autre fruit de leur victoire. Le 22 janvier 1687 arriva aux portes de Genève, après une lamentable odyssée, la première bande de ces cadavres ambulants qui avaient vu la plus grande partie des leurs mourir de dénuement et de froid le long de la route. Et de semaine en semaine ces spectacles navrants se renouvelaient, provoquant l'indignation des Genevois contre la barbarie raffinée et impitoyable du duc et de ses suppôts.

Dans ses lettres, l'avocat Place, de S. Julien, remarque que Janavel ne manquait aucune de ces arrivées. Il écrit le 6 février: « Deux de la brigade de dimanche moururent peu d'heures après leur arrivée, et l'on en ensevelit un de la première la semaine passée, à qui ceux de

la nation firent un singulier honneur, s'estant trouvés au nombre de quatre-vingts, tous de ceux qui se sont rendus des premiers dans Genève, qui, ayant à leur tête Janavel qui en est reconnu et vénéré comme le père commun, le suivirent deux à deux jusques au lieu où il fut enterré et rentrèrent en ville dans ce mesme ordre » (1).

L'indignation, bien naturelle devant ces horreurs, ne fit que s'accroître quand on apprit que le duc ne comptait libérer ni les pasteurs et leurs familles, ni les 80 prisonniers, presque tous de Rora, enfermés à Asti, ni les 400 et plus d'enfants enlevés. En même temps, S. A. exigeait que les exilés fussent éloignés, le plus possible, des frontières de Savoie.

Trop de sentiments naturels, joints au désir de rallumer le chandelier sacré sur leurs montagnes, empêchaient les Vaudois d'accéder à la demande du souverain parjure. Aussi ne tardèrent-ils pas à méditer de rentrer à main armée dans leur patrie. Entreprise folle, rêvée par des gens *« follement amoureux de leur pays »*, comme les appelle le Résident français (2). Entreprise folle, mais que Dieu se plut à couronner de succès.

Janavel ne pouvait pas ne pas s'y intéresser. Aussi, dès le 31 mai, calendrier julien, c'est à dire le 10 juin 1687, *« le Conseil de Genève, repassant sur l'avis de Zurich pour empêcher la retraite des Vaudois, qui sont dans ledit Canton, en leur patrie, de peur qu'on ne nous blâme d'y avoir contribué, ordonne de parler aux frères Turretin, et de faire appeler le Sieur Capitaine Janavel par devant les Syndics pour lui dire qu'il ayt à se retirer de la ville. »*

« Le 11 juin (3) une lettre de MM. de Berne, du 7, en réponse à la notre du 31 dit que les Vaudois, qui ont été transportés dans leur Canton, se retirent secrètement, et qu'ils ont donné l'ordre de ne les laisser passer par leurs terres sans passeports; ils nous prient d'y concourir comme étant une chose dangereuse, et de détourner le dessein pernicieux dans lequel on estime que ces Gens ont été encouragés par le Nommé Janavel. Le Conseil, demeurant à ce qui a été ordonné au sujet de Janavel, ordonne qu'on le fera sortir et qu'on en avise nos Alliés ».

Janavel avait peut-être allégué la maladie pénible et douloureuse, qui devait le terrasser moins de trois ans plus tard. Le fait est que, cette fois encore, la menace ne fut pas mise en exécution. Mais le 28 juin (3), nouvelle alerte. *« Le Conseil, ayant appris que le Sieur*

(1) PERRERO, già citato, p. 69.

(2) Correspondance publiée par M. CRAMER dans le Bulletin, N° 32.

(3) Ici, comme dans tous les pays protestants jusqu'en 1700, il s'agit du calendrier julien. Il faut y ajouter dix jours pour avoir la date exacte.

Janavel étoit en santé allant et venant par la ville, a mandé le Sauvetier (1) lui signifier un arrest et commandement de se retirer de la Ville dans trois jours prochains, à peine de cent escus et de prison; et à ceux qui le logent de le garder davantage, sous la même peine, et ordonné au Sieur Major Chouet de visiter cette maison, honnestement (2), s'il n'y a point de provision d'armes. Que le Syndic de la Garde s'informe du dessein de ces Vaudois qui sont revenus de Suisse (3), lesquels sont employés en nostre Garnison... — Le 1.^r juillet, le Syndic de la Garde rapporte que ces gens lui ont avoué qu'il y avoit bien eu quelque chose... mais que le Sieur Janavel ne les a conseillés ni déconseillés de cela. Ensuite il a rapporté que Janavel le seroit venu voir hyer pour remercier le Conseil de tant de support et de bonté qu'il a pour lui de si long tems et que, puisque par intérêt politique il ne le peut souffrir davantage, il se dispose à partir demain pour la Suisse et s'y tenir coy et caché, afin d'éviter l'abord de ses compatriotes ».

Il quitta, en effet, Genève et se rendit en Suisse, c'est à dire, probablement, dans le pays de Vand. Mais l'agitation continuait, et le 25 juillet le Syndic de la Garde rapportait « *que les Vaudois qui sont en ville persistent dans leur résolution par les démarches qu'ils font, mesmes leur a esté assuré qu'il y a un rendez-vous de se rencontrer de là d'Lausanne, pour de là se mettre en chemin... Le 26 juillet, on a lu une lettre d'un particulier de Neuchâtel à un de cette Ville où il dit qu'il prie Dieu pour les pauvres Vaudois qui s'en retournent en leur pays* ».

Mais MM. de Berne veillaient. Le 23, ils avaient écrit à Genève de désarmer ceux qui passeraient par leur ville. Il fut facile à leur bailli de Lausanne de surveiller ceux qui se trouvaient dans cette ville, sans plan bien arrêté, « *sans chefs, presque sans armes, sans la participation de ceux qui prenoient soin de leur conduite* ». Ces paroles d'Arnaud (4) semblent indiquer que Janavel étoit plutôt contraire à cette expédition, ne la jugeant pas suffisamment préparée. Au moment décisif, le bailli les empêche de s'embarquer à Ouchy, leur ordonnant, de la part du gouvernement bernois, de se retirer chacun chez soi.

Janavel rentra à Genève. « *Le 29 juillet, le Syndic de la Garde rapporte au Conseil que Janavel, estant de retour de Suisse, est venu l'assurer que le dessein de quelques-uns des Vallées de retourner en leur Patrie a été entièrement dissipé, ajoutant que, le Major Perdriau ayant*

(1) Officier municipal.

(2) Sans violence ni rudesse.

(3) Genève n'appartenait pas à la Suisse à cette époque.

(4) *Glorieuse Rentrée*, édit. 1880, p. 39.

fait saisir et serrer les armes de ceux qui se sont trouvés dans la ville, ils ont déclaré s'en vouloir retourner en Suisse, et qu'on leur a dit qu'on leur y fera tenir leurs armes ».

Le 30, on recevait encore une lettre du 26 dans laquelle MM. de Zurich insistaient pour qu'on s'employât à empêcher le dessein des Vaudois.

Ce ne fut que partie remise. Pendant l'hiver, Henri Arnaud et les capitaines Pellenc, Robert, Tron tenaient en éveil leurs frères dispersés dans tous les cantons protestants, et se retrouvaient à Genève chez Janavel, pour se concerter sur les mesures à prendre. On envoya des hommes aux Vallées, soit pour étudier la meilleure route à suivre, soit pour savoir dans quel état elles étaient et quel accueil on y trouverait de la part de leurs frères du Val Cluson et du Queyras, qui avaient plié sous les dragonnades.

Janavel prépara de nouvelles instructions, à moins qu'il les eût déjà rédigées en 1687. En effet, on y lit ces mots : « Daté en Suisse ce moy de juin 1688 ». Or Janavel ne semble pas avoir quitté Genève en 1688, à moins qu'il n'eût fait une échappée secrète au commencement de juin, car vers la moitié de ce mois l'entreprise, dirigée sur le Valais, avait déjà échoué. Au reste l'infirmité, dont souffrait Janavel, ne lui permettait guère de voyager. Lui-même écrit : *« Le Seigneur ne me permettant pas, à cause de mon infirmité, que je puisse vous suivre, à mon grand regret... j'ay fait mettre mes sentiments par écrit... »*. Et plus loin : *« Je vous envoie mon sentiment par écrit »*.

Je ne résume pas ces Instructions, qui ont le même caractère que celles de 1686, parce que, outre que Muston et Rochas d'Aiglun en citent de longs extraits, elles ont été publiées comme appendice à la Glorieuse Rentrée d'Arnaud, édition 1880, et, d'une manière encore plus exacte et complète, par Perrero (1).

Pendant que Janavel et ses compatriotes faisaient leurs préparatifs, Berne et Zurich avaient l'œil ouvert et écrivaient à Genève, dès la deuxième moitié de mars, de s'informer *« quel nombre il y a parmi nous de Vaudois; qu'ils ont pensée de retourner en leur Patrie »*. Mais le Conseil genevois ne s'en occupa que le 1.11 juin, pour entendre un mémoire d'Étienne Turretin disant qu'il y avait à Genève environ *« 150 Piémontais, partie femmes et enfants, qu'ils ne sont point armés et ne se trouvent en estat ni en volonté de retourner aux Vallées. — Le 9 après-midi, le Syndic de la Garde avise que les Vaudois employés*

(1) Déjà cité, p. 73.

aux fortifications n'y sont point allés aujourd'hui, et que ce matin, tant eux que les autres Piémontais sont sortis, environ 70, partie du côté de Suisse par eau, et le reste par terre... Le 23. Avis que les Vaudois se sont mis en chemin (1). — Le 26. Délibéré si on fera sortir d'icy Janavel et autres Luzernois. On fera savoir au Sieur Janavel de se retirer en Vaud, et on fera sortir les Vaudois et n'en pas laisser rentrer d'autres. — Mercredi 27. A été ordonné au Sautier de dire au Capitaine Janavel que la conduite des Vaudois a fâché le Conseil et que, pour éviter les soupçons, il se retire en Suisse dans le reste de la semaine. On se plaint en Savoie de ce que nous les favorisons, et on a fait partir de Chambéry dix Cies... S'informer de ceux qui sont sortis, et des armes et munitions qu'ils ont achetées en cette ville. Envoyer Pierre Gautier nous justifier à Chambéry. Janavel a témoigné au Sautier chagrin et surprise de sortir en l'estat d'infirmité et de faiblesse en laquelle il est, cependant il obéira. A été enjoint au Sautier d'aller l'après-midi retirer cet ordre à Janavel. — Le 29. Rapporté que les Vaudois n'ont acheté ici ni armes ni munitions. Arrêté qu'on surseye de faire sortir Janavel ».

Le 20 juillet, apprenant la présence d'Arnaud à Genève (2), on lui fait dire qu'« on a des considérations pour lesquelles on ne le peut souffrir ici. Le 27. Vue la lettre du 24, de Berne, annonçant que, dans la diette évangélique, on a résolu de faire partir les Piémontais, mais qu'il y a des bruits qui courent que partie d'eux veulent venir à Genève, à quoi ils nous prient de remédier. Le Conseil délibérant de nouveau si on fera sortir le Sieur Josué Janavel, arrêté qu'on le face sortir incessamment; qu'on voye si le Sieur Arnaud a obéi aux ordres, et s'il est encore dans la ville et en ce cas le faire sortir tout à l'heure. — Le 28. On rapporte qu'Arnaud est sorti de la Ville depuis quelques jours. Ordonné de faire savoir aujourd'hui à Janavel par le Sautier de sortir pour bonnes considérations qui lui sont connues ».

Les projets d'établissement des Vaudois en Allemagne, suspendus par la tentative de rentrée de juin, reprirent de plus belle, grâce à l'insistance des Suisses, qui craignaient de rompre avec France et Savoie et qui étaient d'ailleurs chargés de réfugiés français. Aussi n'usaient-ils plus des mêmes ménagements que Genève envers les pauvres proscrits, qui redemandaient leurs enfants et leurs ministres prisonniers. En dépit des efforts d'Arnaud et de ses collaborateurs pour empêcher cette dispersion du peuple vaudois, 365 personnes quittèrent la Suisse pour le Brandebourg. En même temps, le duc

(1) C'est en effet ce jour-là qu'eut lieu le rendez-vous à Bex.

(2) Il avait été expulsé le 13 de Neuchâtel avec Pellenc et Robert.

de Savoie garnissait ses frontières et multipliait en Suisse ses espions et ses sicaires sur les pas d'Arnaud et de Pellenc.

Tout semblait perdu pour toujours. Néanmoins, Janavel et Arnaud ne perdirent point courage. Les abus de pouvoir de la France avaient déchaîné contre elle la puissante ligue d'Augsbourg, qui fut encore fortifiée par l'accession de l'Angleterre en 1689. Et l'on savait que même le duc de Savoie était impatient d'échapper à l'alliance onéreuse que Louis XIV lui avait imposée.

Arnaud se rendit en Hollande, où le stattholder Guillaume III, bientôt après devenu roi d'Angleterre, lui fournit des secours considérables et lui en promit de plus grands, comptant surtout sur un changement de politique de la part de Victor-Amédée II.

Janavel, dont les forces déclinaient rapidement, voulut encore montrer son intérêt pour la cause de son peuple, en ajoutant à ses Instructions de 1688 une *Instruction pour attaquer les Vallées avec les armes*. Elle est riche en détails pratiques et montre sa profonde connaissance des Vallées Vaudoises, même après vingt-cinq années d'exil.

L'*Histoire du retour des Vaudois* (1) nous le montre encore à la tête des directeurs des Vaudois lorsqu'on accepta les offres empressées de Bourgeois pour être le chef de l'expédition, « quoique, à dire le vrai, ajoute l'auteur du récit, « le capitaine Janavel qui, outre sa grande valeur ne manquait pas de bon sens et de pénétration, ayant vu quelquefois cet homme là au sujet du concert des mesures, ne l'eût jamais bien goûté, soit qu'on le lui eût rendu en quelque sorte suspect, soit qu'il ne lui trouvât pas à la chose toute l'aptitude qu'il aurait fallu, et surtout l'endroit de lui voir trop de cuisine, et un ventre trop gros pour pouvoir bien grimper tant de rochers ».

Il vit de loin, en pensée, la réunion nocturne de Prangins, la traversée du lac, le départ, à travers la Savoie ennemie, de ses compatriotes, amis et parents — il comptait, semble-t-il, un petit-fils et un neveu parmi les héros de la Rentrée —; puis les nouvelles se firent rares et ne tardèrent pas à se réduire à quelques échos, combien vagues ou exagérés.

Il fut du moins, à ce qu'il paraît, laissé tranquille par les autorités de la ville. Dès le mois de mai, les cantons allemands priaient les Genevois de s'opposer aux Vaudois « qui avoient derechef formé dessein de retourner en leur pays ». Mais ni alors, ni au moment culminant du grand rendez-vous, ni lors des troubles qui accompagnèrent

(1) *Bulletin*, N° 31, p. 59.

l'expédition de Bourgeois, ni lorsque le Résident de France demanda l'expulsion de deux réfugiés français, *bouteux* de ces mouvements, — Janavel ne fut l'objet d'aucune démarche désagréable de la part du Conseil de sa ville de refuge.

Cela est dû, sans doute, en grande partie, à la maladie incurable qui faisait pressentir l'approche de sa fin.

Le 3 janvier 1690, il dicta ses dernières volontés par devant maître Gabriel Grosjean, notaire (1), en ces termes :

« 3 janvier 1690.

« *Testament nuncupatif de Josué Javanel (2), de la Vallée de Luserne en Piémont, demeurant à Genève.*

« *Après avoir recommandé son âme à Dieu, il veut que son Corps soit enseveli à la manière accoutumée en cette ville. Il lègue 4 écus aux pauvres de l'hôpital de Genève, 10 écus aux pauvres de la Bourse italienne, 10 écus à Dorothee Malblanc sa servante; à Josué fils de feu Joseph Javanel son neveu tous les droits du testateur contre Isaac Pilloud et sa femme, comme créancier d'une somme de 3000 florins... sous la condition qu'il délivrera à Jean Javanel son frère, dès qu'il sera libéré des prisons où il se trouve détenu et tant qu'il fera profession de la religion protestante, la somme de 200 écus blancs, payables par le dit Josué son frère un an et demi après le décès du testateur. Item aux enfants de Jean fils de Jacques Javanel 25 écus blancs tant qu'ils seraient réduits au nombre de 4 et au-dessous et qu'ils professeront la religion réformée, et au cas qu'ils fussent réduits à un seul et qu'il professe la R. R. il lui sera remis 100 écus. Et en cas que le dit Jean Javanel frère du dit Joseph Javanel (3) vint à mourir dans les prisons ou professer une autre religion que celle du testateur, les 200 écus blancs devront être légués à ses enfants. Au cas que les enfants du dit Jean fils de Jacques Javanel vinssent à mourir ou professer une autre religion que la R. R. il décharge le dit Josué son neveu du paiement du dit legs.*

« *Item 800 écus blancs à Pierre son petit fils, feu Jean Musseton et Jeanne Javanel sa fille. Le dit Pierre étant prisonnier ou sur les galères, cette somme sera assurée sur un fonds, par les soins de Nob. et Sp. Robert Rilliet, auditeur. Au cas que le dit Musseton soit sur les galères, on négociera son rachat au moyen du susdit legs.*

« *Héritiers universels: Marguerite Javanel veuve de Barthélemy Maraude, Marie Javanel femme d'Etienne Bonnet, ses filles, chacune par moitié. Il donne au dit R. Rilliet 100 écus.*

« *Signé Giosué Giavanell ».*

(1) Vol. 19, p. 141, Archives de Genève. J'en dois la communication à l'obligeance de feu M. Eugène de Budé.

(2) Il est curieux de voir paraître ici, comme dans l'acte de décès, la forme du nom qui est peut-être la vraie, puisqu'elle rappelle le patois de Bobi.

(3) Il faut lire, ou bien: *fils du dit Joseph*, ou: *frère du dit Josué*.

Comme on le voit, les temps tragiques, dans lesquels il avait été appelé à vivre, avaient bien réduit la famille de Janavel. La mort lui avait enlevé sa femme, son unique fils, duquel on ne sait plus rien depuis qu'il l'eut apporté en Queyras, en 1655, sa fille aînée, deux de ses gendres. Un petit-fils, peut-être le seul qu'il eût, était en prison pour sa foi, ainsi qu'un neveu. Lui-même était probablement seul à ses derniers instants, soigné par une fidèle servante.

Avant de mourir, il eut la joie de pouvoir connaître en détail les premiers exploits des héros de la Rentrée. Lors de la perte de l'Aiguille de Bobi, le 6 novembre 1689, avait été oublié, dans la position abandonnée, le journal de l'expédition, tenu par l'étudiant en théologie Paul Reinaudin et allant jusqu'au 27 octobre. « *Un officier de S. A. R. le porta à la Cour de Turin. Ce journal, après avoir passé en plusieurs mains, parvint enfin en original, par une voie inconnue, en celles d'un homme de lettres de Genève, qui en régala le bon vieillard Josué Janavel, peu de jours avant la fin de ses jours. Cet excellent personnage versa comme un torrent de larmes, en partie considérant tant de merveilles que ces pauvres gens avaient faites, et en partie pénétré de douleur, voyant que leurs souffrances n'avaient point encore pris fin, quoique son courage ordinaire et qui l'a accompagné jusqu'à sa mort, et sa confiance en Dieu lui fissent espérer qu'elles cesseraient infailliblement bientôt. Ce journal avait apporté des nouvelles des Vaudois où on ne savait quoi que ce soit d'eux* » (1).

Ce fut après la perte de l'Aiguille et de leurs autres positions que les Vaudois, suivant le conseil du capitaine Poulat, se retirèrent aux Quatre Dents de la Balsille, qu'ils devaient rendre à jamais célèbres par leur résistance à trois sièges et à plusieurs assauts furieux des meilleures troupes de France. Dans ses Instructions Janavel avait dit : « *Ne quittez jamais la Balciglia qu'à la dernière extrémité. Ils ne manqueront pas de vous dire que vous n'y pouvez tenir toujours, et que plutôt que de n'en venir à bout, toute la France et l'Italie se tourneront là contre; mais dites que vous ne craignez rien, ne craignant pas la mort, et que si le monde entier était contre vous, et vous seuls contre tous, vous ne craignez que le Tout-Puissant qui est votre sauve-garde* ».

Ainsi, pendant que Janavel se mourait à Genève, sa prudence avait encore contribué à ménager à ses frères une retraite où ils purent se maintenir jusqu'au jour où le revirement de politique de Victor-Amédée II changea ces proscrits en alliés du prince qui avait si longtemps cherché à les détruire.

(1) ARNAUD, *Histoire d. glorieuse rentrée*, édit. 1880, p. 168.

C'est pendant le temps de repos, qui précéda le siège de la Balsille dirigé par Catinat en personne, que Janavel s'éteignit à Genève.

Voici son extrait mortuaire: (1)

« Du Mercredi 5 (2) Mars 1690 à 8 heures du matin.

« Sieur Josué Javanel du Val Luzerne et capitaine aux dites Vallées, âgé de 73 ans mort hydropyque, sa demeure à la Magdelaine ».

Et maintenant, si je voulais clore le récit de cette existence glorieuse, mais riche en épreuves amères vaillamment supportées, en cherchant à retracer le caractère de Josué Janavel, je ne pourrais le faire mieux qu'en répétant le jugement pondéré et motivé qu'en a porté M. le pasteur Henri Bosio, sous le titre: « *Josué Janavel et la Renirée* » (3). J'y renvoie le lecteur, en me bornant à en citer les principaux traits tels qu'ils ressortent, d'ailleurs, de toutes les données qui précèdent.

Janavel fut foncièrement pieux, montrant toujours une foi humble, ferme et éclairée. « *Qu'il n'y ait rien de plus ferme que votre foi* », écrit-il dans ses Instructions.

Homme de guerre quand la nécessité s'en présente, il ne la considère que comme une *ultima ratio* pour la défense des opprimés; mais il veut d'abord qu'on recoure au Prince pour obtenir justice et droit. S'il met en garde les siens contre la mauvaise foi des ennemis, trop souvent fatale aux gens sans défiance, il insiste pour qu'on ne rende pas la pareille: « *Quand on a promis la foi, il faut la tenir, quoiqu'il arrive* ».

« *Vous prendrez bien garde, en toute rencontre, ajoute-t-il, d'épargner le sang innocent ou inutile, afin de n'avoir point à en répondre devant Dieu; et surtout de ne jamais vous laisser saisir par la peur, ni par la colère. Alors l'Esprit du Seigneur sera avec vous, de même que sa grâce: celui qui espère en Dieu vivant, jamais ne périra* ».

Aussi, malgré les massacres de vieillards, de femmes et d'enfants, qu'il avait vu exécuter aux Vallées par les hordes déchainées de l'Eglise romaine, il ne porta jamais les mains sur ceux qui étaient désarmés et, dans le saccagement de S. Second, en 1655, qui coûta la vie à tant d'hommes, une seule femme périt, tuée par mégarde. On ne voit non plus jamais qu'il ait pris des femmes ou filles prisonnières, quoique les siennes fussent entre les mains d'un ennemi impitoyable. On l'a vu, par contre, prendre sur son dos un blessé

(1) J'en dois la communication à feu M. Eug. de Budé.

(2) C'était le 15 mars, selon le calendrier grégorien, en usage en Piémont.

(3) *Bulletin du Bicentenaire*, N° 6, p. 32.

et le porter longuement, pour l'arracher à l'ennemi, comme aussi renvoyer sans rançon des ecclésiastiques pris à Luserne.

Les qualités de Janavel, comme chef militaire, sont l'ordre et la discipline dans l'organisation, la prudence dans les conseils, la hardiesse et la rapidité dans l'exécution, aidés d'une profonde connaissance des lieux, d'une énergie à toute épreuve et d'une santé de fer, qui lui permettaient de fournir des marches et de supporter des fatigues, qui peuvent paraître incroyables.

Tel est l'homme dont Dieu se servit pour rendre les Vallées à nos pères, sans que, comme Moïse, il ait pu lui-même finir ses jours dans ces montagnes, dont le beau panorama des rives du Léman ne put jamais effacer le souvenir dans son cœur. Il est juste aussi que le souvenir de celui qui a tout sacrifié, famille, biens, patrie, à son Dieu, à son Eglise et à son peuple, vive à jamais dans le cœur de tout Vaudois.

JEAN JALLA.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

Janavel est célébré dans de nombreux romans historiques, surtout anglais. Ses premières luttes héroïques forment le sujet d'une pièce de vers, qui a paru sous ce titre: « *The Waldenses, or the fall of Rora; a lyrical sketch* », by Aubry. Oxford, 1842, 94 p. 8°.

Ses exploits ont inspiré récemment la veine poétique d'une personne de Rora, qui a composé une *Complainte sur Josué Janavel*, en 14 strophes de douze vers. Elle a paru dans le *Recueil de vieilles chansons et complaintes vaudoises, publiées par Gabrielle Tourn. Torre Pellice*, Imp. Alpine, 1908; nouv. édit., 1914.

Les communes de Rora, Luserne S. Jean et Villar ont, depuis peu d'années, donné le nom de Janavel à une rue de leurs chefs-lieux. La Genève italienne n'a pas encore osé en faire autant.

Josué Janavel n'a pas laissé de descendants mâles, portant son nom. Son gendre, et compagnon de combats et d'exil, *Jean Musseton* ou *Muston*, après avoir pris part à la guerre de 1686, avait gémi, lui aussi, dans les cachots infects, d'où il était sorti malade. Arrivé avec beaucoup de peine en Suisse, il était passé le 15 février 1687 de Moudon à Payerne, où il était mort le 23. Sa femme, Jeanne Janavel, avait, paraît-il, succombé déjà avant cette date à tant de souffrances. Leur fils Pierre prit part à la Rentrée avec son cousin Jean, le chirurgien. Il fut fait prisonnier dès les premiers mois de l'expédition, nous ne savons dans quelles circonstances. Mais, tandis que Jean fut appelé à glorifier Dieu en supportant 25 années de travaux forcés, sur les galères de France, Pierre, pris dans les Etats du duc, fut sans doute libéré en 1690. Le 18 décembre 1692 il fit son testament: « *Capitano M.^r Pietro Mussettone fu Giovanni lega ai poveri di S. Giovanni Lire 200 da prendersi sul Capitale di Scudi bianchi 500*

legatili dal fu M.^r Giosuè Gianavello suo zio (1) Matterno ». Son héritage passa, je ne sais comment, à une famille Turin, aussi de S. Jean.

Quant à Barthélemi *Maraude*, et Marguerite Janavel, je ne leur connais point d'enfant. Je ne connais pas non plus la famille d'*Etienne Bonnet*, feu Abram, du Villar, mari de Marie Janavel au moins dès 1668.

Les *Janavel*, qui subsistent assez nombreux aujourd'hui, aux Vallées, — où on en comptait quatorze familles en 1889 (au Villar, la Tour et Rora), — dans l'Uruguay et l'Argentine, descendent tous de Jacques et Joseph, les frères du capitaine. Remarquons Antoine, qui occupa, pendant plusieurs années, la place de régent à la Tour, à l'époque de la Révolution et de l'Empire, et Paul, qui fut instituteur à Angrogne, puis chargé de cours au Collège de la Tour, enfin retiré à Genève, où sa famille s'est éteinte tragiquement.

Outre ses initiales gravées dans le roc à la Gianavella, il nous reste deux souvenirs de Josué Janavel: son portrait et sa couleuvrine. Le portrait, duquel ont été tirés les clichés, tant de fois reproduits, est un dessin dû au professeur J. B. Olivet; mais je n'ai pas réussi à établir sur quel original il est basé.

L'histoire de la couleuvrine est quelque peu plus aisée à retracer. Dans son *Histoire des Vaudois* (2), Jacques Brez, qui écrit en 1794, dit que la famille Goante, de la Tour, possède la couleuvrine que l'on prétend être celle du capitaine Janavel, et que la même famille possède aussi la canne de ce vaillant guerrier. Cette dernière a disparu, tandis que la couleuvrine a été déposée, au cours du siècle suivant, dans le petit musée du Collège. Elle a passé de là au Musée Vaudois, ouvert en 1889, dont elle a constitué, dès l'abord, un des objets qui attirent le plus l'attention des visiteurs. Elle mesure 2.60 de long, dont 2.20 pour la canne. Le poids en est de près de 8 kilos.

JEAN JALLA.



(1) *Zio* pour *avo*, confusion fréquente dans les actes du temps.

(2) II, 170.

Per una nuova Biografia del

Generale CARLO BECKWITH

All'indomani della sua morte, il generale Beckwith ebbe il suo biografo nel pastore G. P. Meille; il quale ne scrisse, con animo grato e con parole commosse, rievocando bellamente l'immagine e rassegnando sinteticamente l'opera di Colui che fu popolarmente acclamato « il maggior benefattore dei Valdesi », più che narrandone partitamente la vita operosa e benefica (1). Una revisione di quella biografia, sotto questo rispetto, è desiderata, per rettificare qualche inesattezza e colmare talune lacune, attingendo a tutte le fonti valdesi, oggi a disposizione dello scrittore.

Ma una fonte nuova, tutt'altro che trascurabile, è quella dell'Archivio di Stato, dove non mancano documenti interessantissimi, riferentisi direttamente o indirettamente al Beckwith. E si capisce di leggieri che uno straniero della levatura di lui, un ufficiale superiore inglese che, venuto alle Valli, vi si stabilì come in una seconda patria, trascorrendovi tanta parte della sua lunga vita, non potesse sfuggire all'occhio vigile del Governo, sempre sospettoso verso gli stranieri alle Valli; indi documenti preziosi, specialmente ai Ministeri dell'Interno e dell'Esterio, che proiettano una luce nuova sulla persona e sull'opera del grande filantropo.

Pubblichiamo oggi un documento interessante, recante la data 5 8bre 1842, ma senza firma. È una relazione segreta, un abbozzo di biografia del Beckwith, scritta in un momento di particolare vigilanza sull'uomo, indirizzata al Governo, da un funzionario particolarmente incaricato di sorvegliarne le mosse.

Il Governo aveva dovuto occuparsi del Beckwith, in quegli anni, per l'agitazione da questi sollevata alle Valli colla sua proposta del Moderatore a vita. La concessione della tenuta del Sinodo del 1839 non era stata perciò senza difficoltà. L'Avvocato Generale voleva

(1) J. P. MEILLE, *Le Général Beckwith*, Sa vie et ses travaux, Lausanne. G. Bridel édit., 1872.

che, nella sua domanda, la Tavola specificasse i punti di disciplina da porsi in discussione. Il Re fu più liberale assai. Leggiamo nella Relazione del Ministro, in annotazione marginale: « *Le roi n'approuve pas le système de l'Avocat Général; il pense que de même que le Roi de Prusse a tort de se mêler de la discipline et du dogme des catholiques, le Roi ne doit pas intervenir dans la discipline intérieure des Vaudois, pour ne pas produire le même effet, savoir irritation et exaltation* ». Quanto alla quistione più scottante: « *S. M. ne voudrait pas permettre, par exemple, que l'on changea le titre de Modérateur en celui d'Evêque, sans s'opposer à ce que le Modérateur, qui était jusqu'ici temporaire, devienne par vote du Synode Modérateur à vie* ».

Il Sinodo del 1839 fu poi autorizzato, senza troppe restrizioni, ma coll'esclusione dei cattolici e dei non sudditi. In avvertenze confidenziali all'Intendente di Pinerolo, che doveva presenziare il Sinodo, il Ministro ancora raccomandava l'esclusione dei non sudditi di S. M. « *qualunque possa esserne la condizione, il grado o la dignità* ». Leggete: il Conte Waldbourg-Truchsess e il Colonnello Beckwith. E aggiungeva: « *Più specialmente poi mi occorre raccomandarle di non permettere che sotto speciosi pretesti o altrimenti possa prendere parte a quanto si tratterà nello stesso Sinodo un tale Colonnello Beckwith Inglese, che si sa abitare codeste Valli, esercitandovi opera di beneficenza, principalmente verso i Valdesi* ». In ultimo, « *sarà di lei cura non lasciare che si ponga in discussione nel Sinodo alcuna proposizione tendente a modificare i principî fondamentali sulla setta tollerata dei Valdesi* ». Informare il Ministro di ogni novità.

Il Beckwith, venuto ben può dirsi appositamente da Londra per il Sinodo, in quella primavera del 1839, ne rimase escluso; non vi fu presa in considerazione la sua proposta, lasciata cadere nel silenzio rispettoso dell'eletto consesso; ma gli venne votato un ordine del giorno pieno di gratitudine per le insigni benemerenze sue.

Il Sinodo ebbe luogo nei giorni 23, 24 e 25 Aprile, a San Giovanni. Il 27 dello stesso mese l'Intendente accompagnava l'invio degli Atti del Sinodo al Ministro, con una particolareggiata relazione interessantissima. Per farsi un concetto oggettivo dei Sinodi Valdesi, giovano assai le relazioni che intorno ad essi scrivono al Governo gli Intendenti che li presenziano. Nella sua relazione, il Conte Somis di Chiavrie, accenna al desiderio di alcuni che il sig. Bonjour fosse nominato Moderatore a vita, ma se ne abbandonò l'idea « *non suscitata nè suggerita da veruna istituzione straniera* ». Il nuovo Regolamento di disciplina ecclesiastica, egli concludeva, compose ogni dissenso. Notevole il giudizio sintetico: sinodo buono e ordinato. Poi:

« In dette tornate ho scorto con vero contento i leali e sinceri sentimenti d'amore e di gratitudine che i Valdesi nutrono pel nostro ottimo Sovrano »; e accenna all'ordine del giorno votato dal Sinodo all'indirizzo di Re Carlo Alberto.

Ma più notevole ancora il « P. S. Fui pure accertato che le immense elemosine fatte dal Colonnello Beckwith nelle Valli di Luserna sono fatte di denaro proprio, per unico spirito di filantropia e non già per incarico straniero; ed io che ho la sorte di conoscerlo, ne sono pienamente convinto, essendo egli fregiato de' sentimenti più nobili ».

Men soddisfatto del Sinodo era subito partito dalle Valli il Colonnello Beckwith, per tornarsene a Londra, a smaltire l'amarezza della sua delusione. Ma, passando per Torino, ignaro certo dei sospetti in cui era stato presso il Governo e forse invogliato a ciò dalla benevolenza dimostratagli dal rappresentante del Governo stesso, Conte Somis, egli chiese un'udienza dal Re, per mezzo dell'Incaricato di affari Inglese, e fu dal Re ricevuto il 10 Maggio 1839.

Ecco come racconta questo suo ricevimento, il giorno dopo, scrivendone da Torino all'amico Bonjour, pastore di San Giovanni, in una lettera rimasta fin qui inedita:

« Le Roi m'a reçu hier à quatre heures en bourgeois. Le Chargé d'affaires m'a assuré que c'était la première présentation faite par un Chargé d'Affaires et que j'étais la première personne reçue à la cour en bourgeois, que la cour en serait fort surprise, le maître des cérémonies scandalisé, et que cela ferait époque. Je ne suis pas assez courtisan pour interpréter la manière dont j'ai été reçu, ou de savoir au juste l'importance qu'il faut y attacher, mais pour ma part je n'y attache aucune.

« Le Roi m'a parlé du pays, des Vaudois, et de vous en termes avantageux. Je lui ai dit que vous étiez un homme prudent et intègre. Il me disait qu'il savait que j'avais fait beaucoup de bien dans son pays, il me parlait d'autres Anglais qui étaient fixés dans son royaume, me disant en même temps: « Vous avez fixé votre résidence aux Vallées ». Je lui ai répondu « que, oui ». En parlant des bonnes dispositions des Vaudois, je lui ai dit: « Oui, Sire, ce sont des gens tranquilles qui s'occupent avec les travaux de la campagne et l'éducation de leurs enfants, et vous savez, Majesté, avec nous autres Protestants c'est un besoin absolu ». Il a souri. « Cependant, j'ai ajouté, c'est une éducation religieuse qui ne va pas beaucoup plus loin ». Il répondit: « Je m'imagine ». — Il me disait alors: « Tout est bien allé au Synode ». — « Oui, Majesté, avec beaucoup d'ordre et de tranquillité ». La conversation ne durait plus d'un quart d'heure et M. Sullivan avait sa part.

« Je ne connais pas le style du roi, mais son langage m'a paru mesuré,

mais au même temps il me parlait de vos gens comme si j'étais au fait de tout, ce qu'il n'aurait pas fait probablement si il avait voulu jeter de l'eau froide sur moi. En parlant au Chargé d'Affaires sur Gènes et un traité de commerce fait avec les Etats-Unis, il disait en se tournant vers moi: « Je cherche tous les moyens d'avantager le pays », — c'était son expression.

« Voilà le résumé d'une conversation assez insignifiante, mais qui n'offrait pas l'occasion de dire davantage et qui ne saurait laisser aucune impression sur l'esprit du roi, ni en bien ni en mal, à mon égard. Le point capital c'est sa remarque sur mon domicile aux Vallées et ma réponse. Si le Roi avait quelque intention à mon égard il me paraît qu'il l'a marqué par la manière de ma réception; qu'il a voulu me renvoyer sans que j'eusse rien à répéter; qu'il ne voulait pas ni m'encourager ni décourager de peur de blesser les Vaudois. Si cela est ou ne l'est pas, je n'en sais rien; mais je sais bien qu'avec les grands de la terre « à chaque jour suffit sa peine » et que toutes ces choses passent comme les nuages d'Avril. Il suffit que je n'ai pas fait de mal ».

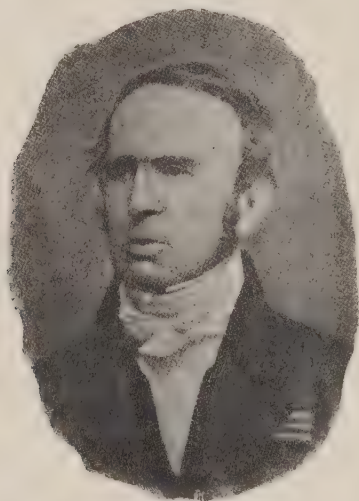
Tornato a Londra disilluso, il cuore lo riconduce alle Valli per proseguirvi, anche da lontano, le molte opere di beneficenza intraprese; erra il suo biografo facendolo restare, come imbronciato, oltre due anni lontano dalle amate Valli. Il Beckwith tornò alle Valli alla fine di Ottobre del 1840; ma non si fermò per trascorrervi tutto l'inverno; si ridusse tosto a Londra, e solo nell'autunno del 1841 se ne tornò alle Valli per i suoi regolari soggiorni.

Tornando allora, egli era stato informato del vento di reazione che soffiava alle Valli. Scriveva da Londra, 2 Ottobre 1841, al caro Bonjour: « Je vois dans les journaux que la Gazette de France et autres sont défendus en Piémont, reste à savoir si Mons.^r la jambe de bois ne sera pas également défendu par Messieurs de Saint Maurice et Lazare. J'espère que je suis utile aux Vaudois en quelque chose, que je vivrai à l'ombre du mépris ».

Il Re, sotto l'influenza del vescovo di Pinerolo Mons. Charvaz, stava elaborando un grandioso progetto di conversione dei Valdesi: molestarli da un lato colla più rigorosa applicazione degli antichi editti e convertirli dall'altra coll'esca di più valida protezione. La presenza del Beckwith in quel momento dava più che mai noia al Governo. Indi la richiesta di dati più precisi sull'uomo e sull'opera sua; indi la redazione del documento che pubblichiamo.

Chi lo redasse? L'autore è rimasto anonimo. È presumibilmente un funzionario di ordine superiore, che conosce bene l'ambiente delle Valli e non gli è sistematicamente ostile. Venturiamo due nomi:

il Conte Somis di Chiavrie ? — Quel che sappiamo di lui giustifica l'ipotesi. Ma più verosimilmente riteniamo si debba fare qui il nome del giudice di Torre di Luserna, l'avv. Baudino. Uomo integro e umano, che l'ufficio delicato tenuto per molti anni in questo luogo non impedì dall'apprezzare ognor più le belle qualità di mente e di



Generale Carlo Beckwith.

cuore del Colonnello Inglese, sì da trasformarlo gradatamente da giudice in devoto amico. Ricordiamo una lettera di lui, affettuosissima, alla signora Beckwith, quando, nel 1855, un grave morbo condusse l'illustre Consorte sull'orlo della tomba: un amico intimo non poteva scrivere parole più confortevoli e più commoventi.

Non entriamo nel merito del documento; nel quale, più che dati nuovi e piccanti, abbiamo da apprezzare il concetto che del gran benefattore dei Valdesi si aveva nell'altro campo e nelle alte sfere governative.

Poche note di rettifica o spiegazione basteranno al nostro intento

DAVIDE JAHIER.

NOTIZIE sull'Inglese detto comunemente il Colonnello della gamba di legno, che da parecchi anni pratica fra i Valdesi.

Il Sig. Carlo Beckwith, Luogotenente Colonnello Inglese giubilato, ha fatto la sua prima apparizione alla Torre di Luserna tredici anni circa fa (1). D'allora in poi, meno un solo anno, vi ricomparve costantemente ogni anno in principio dell'Inverno, ripartendone alla prima bella stagione sotto pretesto che ne soffriva il caldo. Quest'anno invece, per la prima volta, vi si trattenne anche nella stagione estiva, e nulla accenna sin'ora che abbia intenzione d'andarsene. Visse ne' trascorsi anni in pensione, prima colla famiglia Bert alla borgata di S.ta Margherita della Torre, poi nei tre ultimi inverni presso il sig.r Bonjour Ministro di S. Giovanni. Quest'ultima volta affittò il primo piano della casa Vertù sulla piazza della Torre, che era il palazzo dei Signori del luogo, e montò casa da sè con una sola donna di servizio.

Asseriva nei primi anni di sua venuta che aveva trenta mille Lire circa di rendita, ma che le esigenze di sua sig.ra Madre e le storditezze del di lui fratello gliele assorbivano (2). Successivamente fece poi intendere d'aver avuto un'eredità d'oltre 30 m. L. di rendita.

Checchè ne sia è fatto che egli vive signorilmente sì, ma con ben modica spesa, e senza alcun sfarzo. Il suo tenore di vita fu ed è sempre lo stesso solitario e ritirato.

La di lui principale occupazione è la lettura e lo studio, ed è quindi reputato di molta erudizione. D'ordinario non sorte che nelle ore pomeridiane per far passeggiate più o meno lunghe e disastrose, alcune volte anche pel tempo cattivo. Recasi per lo più a qualcuno de' circònvicini paesi, o su qualche montagna che offra un bell'orizzonte. In quest'ultime escursioni, come pure nelle gite che qualche volta, ma di rado, fa nella valle di S. Martino, suol servirsi di caval-

(1) Propriamente il Beckwith visitò le Valli Valdesi, per la prima volta, nell'ottobre 1827, ma per pochi giorni.

(2) Non sappiamo donde si avessero queste informazioni. La madre del Beckwith, donna distinta per sapere e bontà, era morta più che settantenne, nel 1841; i due suoi fratelli furono entrambi tenenti-colonnelli nell'esercito inglese. Cfr. MEILLE, op. cit. D. J.

catura e di scorta; le altre volte è sempre solo, colla sola compagnia del suo cane, e va a piedi.

Non frequenta alcuna famiglia, e non vanno da lui se non se indigenti per chiedergli l'elemosina, ed in ispecie i diversi Ministri che di quando in quando invita a pranzo.

In quanto a moralità ed a politica nulla lascia a ridire, ed anzi sotto quest'ultimo rapporto passa per essere seguace del Duca Wellington sotto il supremo comando del quale militava nel 1815 e perdette, com'egli asserisce, la gamba sinistra alla battaglia di Vaterlò essendo allora in età di soli 22 anni.

Vuolsi che possa egli essere membro ed inviato d'una Società privata, formatasi già da molti anni in Inghilterra nella mira di sovvenire ai bisogni morali e materiali dei Valdesi, della quale credesi sia attualmente capo un tale Canonico Ghily, che era stato alla Torre prima di lui, ed il quale è ora il principale suo corrispondente.

Egli è amato, rispettato, direi quasi idolatrato dai Valdesi tutti. Hanno i medesimi fatto litografare il di lui ritratto a Parigi, sottoponendovi un'iscrizione che lo qualifica *Benefattore de' Valdesi*, ed ogni famiglia di qualche conto se ne è provvista e lo tiene esposto nelle rispettive abitazioni. Moltissimi sono in fatti i beneficj d'ogni genere, de' quali sono ad esso lui debitori. Annoveransi più di sessanta le scuole pubbliche, che mercè le sue sovvenzioni pecuniarie hanno i medesimi potuto sin qui istituire o ristabilire in ogni luogo anche il più alpestre delle valli, e ciò oltre la corrisponsione da esso fatta di quindici mila lire per l'ultimazione del fabbricato del Collegio alla Torre. Continui sono pure i soccorsi che per mezzo, ed a sollecitazione in ispecie de' Ministri, elargisce a' suoi correligionarj tanto in danaro che in vestimenta, quanto in provviste di bestiami e di cereali. Si parla pure d'alcune sue generosità a favore di Cattolici miserabili, ma furono limitate, e durarono poco perchè avendo elevata la pretesa che quest'ultimi, i quali ricorrevano alla sua beneficenza, gli presentassero una attestazione del Parroco e del Sindaco constatante la loro miseria, questi due funzionarj della Torre si rifiutarono di spedirgliela, tanto più che seppero che il Colonnello erasi prima trasferito personalmente in casa di certuno dei Postulanti, ed aveva potuto co' proprj occhi rendersi piena e sicura testimonianza della loro assoluta indigenza.

Lo spirito di carità e di beneficenza non è però il solo che anima il sig.r Colonnello alla Torre; quello dell'ambizione, dell'intrigo si scoprono pure egualmente in lui, mentre

Egli è costante e di notorietà pubblica che sin dai primi anni di

sua venuta ha saputo acquistarsi, ed esercita ora una decisa superiorità sia sul Moderatore che sui singoli Ministri delle due Valli, a segno che quest'ultimi in ispecie nulla fanno di qualche rilievo senza consultar prima il suo oracolo, ottenere il di lui assenso.

Ell'è parimenti opinione accreditata presso i Cattolici della Torre, e massime nel Clero della Valle, essere stato lui che, per mezzo del sig. Geymet, Protestante, già banchiere del sale e tabacchi a Luserna, stato da due anni circa traslocato in Savoja, ha fatto tradurre con molti errori in dialetto Piemontese la sacra Bibbia, e ne attivò quindi la stampa in Inghilterra coll'intenzione di disseminarla in seguito fra i Cattolici delle due Valli, e dei circonvicini Comuni, locchè non ha poi potuto effettuare per cause indipendenti dalla sua volontà (1).

È pienamente noto a tutti alla Torre che tre anni circa fa, egli ha secretamente sedotto buon numero di Ministri e diversi Protestanti inducendoli ad aderire alla proposizione loro fatta di nominare il Moderatore a vita, invece che per tre soli anni, come attualmente si pratica, con obbligo ai Ministri di consultarlo ne' casi dubbj, uniformarsi alle sue decisioni, e seguire anche quelle direzioni che il medesimo avrebbe creduto di dar loro direttamente pel maggior bene della propria religione; che tentò quindi palesemente di ottenere l'assenso degli altri, ma che avendo il maggior numero scorto che la mozione del Colonnello mirava a imporgli, sotto diverso nome, un vero Vescovo Inglese, paventandone le conseguenze, si sono rifiutati d'aderirvi. Il Colonnello per lo contrario si teneva certo dell'esito della cosa, e già aveva compilato un analogo discorso in Inglese, che si fece tradurre in lingua francese dal predetto sig. Geymet col divisamento di leggerlo e distribuirlo ai Valdesi. Fu quindi indignato della contrarietà provata, e per quanto sia in ogni altra circostanza prudente, lo ha lasciato apertamente travedere. Se ne andò poco dopo, facendo sentire che non sarebbe mai più ritornato. L'anno successivo non è infatti più ricomparso, e già disperavasi di più rivederlo, quando inaspettatamente s'intese che era capitato dal sig. r Bonjour Ministro a S. Giovanni.

Fra le suaccennate scuole se ne conta pure una alla Torre, per la quale somministrò oltre a tre mila Lire. Essa è situata quasi in cima del paese della Torre verso ponente, e fronteggia la pubblica via.

I Protestanti se ne servirono poco dopo per officiarvi, ma siccome

(1) Per verità il Beckwith fece solo tradurre in dialetto piemontese e stampare « *I Santi Evangelii de nossègnour Gesù Crist, secound S. Luca e S. Giovan* », Londra, 1838; oltre un'edizione dei Salmi in italiano e piemontese.

non ne erano autorizzati, e che la cosa presentava degli inconvenienti, massime per l'attiguità del fabbricato alla pubblica via, due mesi circa fa hanno ricevuto ordine di desisterne. Ai consigli ed agli eccitamenti del Colonnello ascrivesi pure un tale tentativo d'innovazione.

Molti tengono per certo che il Colonnello stia ora occupandosi più che mai per riescire nel suo intento di risolvere i Valdesi a nominare il loro Moderatore a vita. Certuni assicurano anzi che non trova più fra i medesimi quella ripugnanza che dimostrafono la prima volta, anzi che taluno dei più ricalcitranti sia già stato vinto.

La prova di questa e delle precedenti circostanze è però moralmente impossibile d'acquistarla. Il Clero stesso, il quale avrebbe tanto interesse ad ottenerla sia perchè ne fu eccitato dal proprio Vescovo, sia perchè ravvisa nelle elargizioni e generosità del Colonnello a favore de' Protestanti un gravissimo ostacolo al conseguimento di maggiori conversioni de' medesimi, non è sinora riuscito a poterla conseguire. I Valdesi iniziati nel segreto sarebbero i soli che potrebbero somministrarla, ma essi sono troppo liggi del Colonnello, apprezzano troppo le sue beneficenze per poter sperare che s'inducano a porgere in proposito il menomo lume. D'altronde l'esperienza m'ha dimostrato che rifuggono essi dal parlare di cose concernenti la loro religione.

5 8.bre 1842.

(Arch. Stato Torino, Materie Eccles., XXXVIII Eretici, 5).



